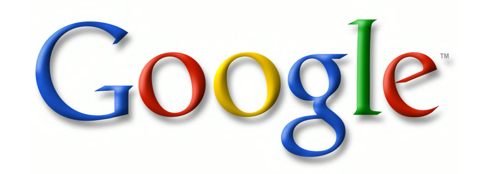
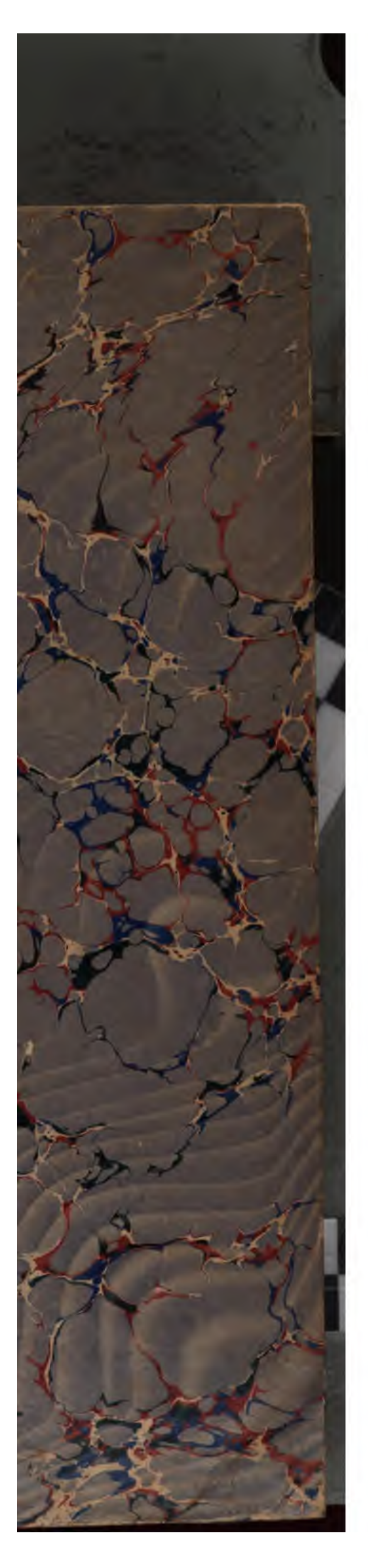
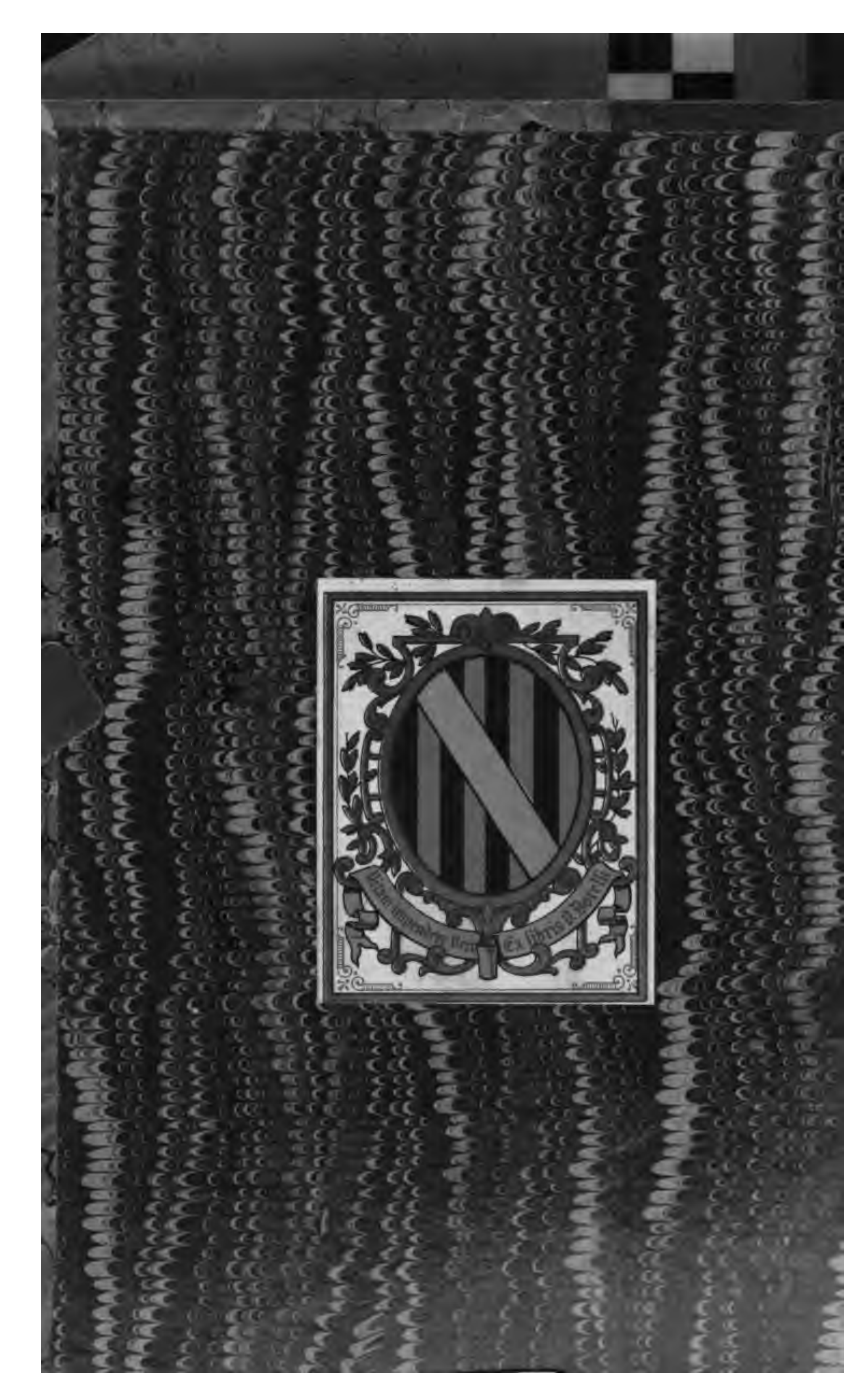





Ex libris





HORTENSE
ALLART DE MÉRITENS

DU MÊME AUTEUR :

—

ÉTUDES D'HISTOIRE ROMANTIQUE

ALFRED DE VIGNY, 1 vol. in-8°, illustré, librairie F. Juven, *couronné par l'Académie française* (1902).

SAINTE-BEUVE, son esprit, ses idées, ses mœurs. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreux portraits et autographes. Société du Mercure de France (1904).

CORRESPONDANCE INÉDITE DE SAINTE-BEUVE AVEC M. ET MADAME JUSTE OLIVIER, DE LAUSANNE, publiée et annotée par Léon Séché. 1 vol. in-18. Société du Mercure de France (1904).

LAMARTINE, de 1816 à 1830. Elvire et les Méditations. 1 vol. in-8°, illustré du portrait d'Elvire en héliogravure et d'autres portraits et autographes. Société du Mercure de France (1905).

ALFRED DE MUSSET, l'Homme et l'Œuvre, les Camarades, les Femmes. 2 vol. in-8°, illustrés de nombreuses planches dont deux en héliogravure. Société du Mercure de France (1907).

CORRESPONDANCE D'ALFRED DE MUSSET, 1827-1857, recueillie et annotée par Léon Séché. Portrait de Musset en héliogravure et reproductions de dessins à la plume inédits et d'autographes de Musset. Société du Mercure de France (1907).

LETTRES INÉDITES DE HORTENSE ALLART DE MÉRITENS A SAINTE-BEUVE, publiées et annotées par Léon Séché. Portrait et autographes. Société du Mercure de France (1908).

Pour paraître prochainement :

DELPHINE GAY (*Mme Emile de Girardin*)

En préparation :

LE CÉNACLE DE LA MUSE FRANÇAISE (1824).

LE CÉNACLE DE JOSEPH DELORME (1828-1830).

ANTHOLOGIE DES POÈTES ROMANTIQUES.

LÉON SÉCHÉ

MUSES ROMANTIQUES

Hortense
Allart de Méritens

DANS SES RAPPORTS AVEC

Chateaubriand, Béranger
Lamennais, Sainte-Beuve
G. Sand, Mme d'Agoult.

(Documents inédits)

PORTRAITS ET AUTOGRAPHES



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Trois exemplaires sur papier impérial du Japon, numérotés de 1 à 3

Huit exemplaires sur papier de Chine, numérotés de 4 à 11

et dix-neuf exemplaires sur papier de Hollande,

numérotés de 12 à 30

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

161

A

JULES TROUBAT

EN SOUVENIR DE SON MAITRE

DONT JE SUIS

LE DISCIPLE TRÈS INDIGNE

L. S.

AVERTISSEMENT

Sous le titre général de « Muses romantiques » nous inaugurons aujourd'hui une nouvelle galerie de portraits littéraires où nous comptons faire entrer les femmes qui, — sans avoir joué le rôle prépondérant de Pauline de Beaumont dans la vie de Chateaubriand, de Mme Charles dans la vie de Lamartine, de Juliette Drouet dans celle de Victor Hugo, de Marie Dorval dans celle de Vigny, de Mme V. Hugo dans celle de Sainte-Beuve, de George Sand dans celle de Musset, — n'en ont pas moins, à certaines dates, exercé une action importante et parfois décisive dans la vie des grands écrivains de l'école romantique.

Nous espérons que le public fera à cette nouvelle série le même accueil qu'à nos « Etudes d'histoire romantique », qu'elle continue sous une forme plus légère.

PRÉFACE

A M. Albert Fournel,
Président de section au Tribunal civil de la Seine.

MON CHER AMI,

Vous souvenez-vous de certaine conversation que nous eûmes ensemble, au mois de juillet 1898, dans le train de Robinson à Paris?

Nous revenions de la Vallée-aux-Loups, où nous avions fêté, sous la présidence de Sully Prudhomme, le cinquantième anniversaire de la mort de Chateaubriand, et, tout en causant du rôle de « jeune premier » que le grand écrivain s'efforça de jouer toute sa vie, vous me demandâtes, à un moment donné, si je ne m'occuperais pas quelque jour de ses relations avec la muse des *Enchantements de Prudence.*

Je vous avouai que je n'y avais jamais songé et que, pour le quart d'heure, cette muse m'était assez indifférente. Mais je m'empressai d'ajouter que, si vous ou un autre pouviez me documenter sur elle, je

serais heureux de mettre le nez dans ses petites affaires, étant avant tout l'ami des documents.

Depuis lors, huit ans s'étaient écoulés sans que l'occasion désirée se fût offerte, quand, au mois de janvier dernier, en ouvrant mon dossier sur Chateaubriand, j'y trouvai une lettre de vous où il était question de Mme de Méritens. Elle me rappela notre conversation d'antan et que, cette année, tombait le cinquantenaire de la mort de Béranger, qui fut l'ami dévoué et désintéressé d'Hortense. Et ce fut le point de départ de ce livre.

La vie littéraire, comme l'autre, est pleine de retours en arrière, de rencontres et d'impromptus. Rien ne se perd de ce qui est entré une bonne fois dans l'oreille d'un curieux. Il suffit qu'un événement quelconque ramène l'attention publique sur un mort illustre, pour que tout ce qu'on a appris sur lui de bric et de broc vous revienne à la mémoire et soit aussitôt mis en œuvre.

Les gens de lettres qui font de l'histoire ne doivent pas mépriser l'actualité, car, outre qu'elle prolonge et renouvelle la vie, elle augmente le nombre de leurs lecteurs. Médise qui voudra de l'habitude que nous avons prise de célébrer périodiquement et de loin en loin la naissance ou la mort de ceux qui ont marqué dans l'art ou la littérature, — moi, je la

bénis : je lui dois, en effet, d'avoir écrit mes ouvrages sur Sainte-Beuve et Alfred de Musset, et c'est grâce encore au cinquantenaire de Béranger, comme je le disais tout à l'heure, que je me suis occupé des relations de Chateaubriand avec Hortense Allart de Méritens.

Certes, ce livre contristera plus d'une âme. J'en pourrais nommer quelques-unes de grande distinction qui auraient voulu me voir jeter au feu les lettres d'Hortense à Sainte-Beuve ayant trait à ce pauvre René. Comme si j'avais eu le droit et le pouvoir de mettre ainsi la lumière sous le boisseau !... Chateaubriand a encore des dévots fanatiques — Edmond Biré était du nombre — qui ne peuvent pas croire que chez lui l'épicurien balançait le chrétien ! Assurément, l'un jure à côté de l'autre. Quand on a eu l'honneur incomparable de relever les autels, on ne devrait avoir d'amour que pour Dieu. Mais quoi ! n'est-ce pas aux pieds d'une jeune païenne que fut écrit *le Génie du Christianisme*, et n'est-ce pas aussi par la vertu de ce livre que cette jeune femme mourut chrétienne ? — N'en voulons donc pas à Chateaubriand d'avoir si bien amalgamé l'amour et la religion qu'on ne saurait pas plus les séparer dans sa vie que dans son œuvre. Il était voué au premier avant d'embrasser la seconde, ou plutôt il avait sucé

l'un et l'autre avec le lait maternel, et la morale relâchée de ceux qui ont fait le catholicisme à leur image était incapable de lui imposer, à trente-deux ans, le sacrifice nécessaire...

Oui, mon cher Fournel, en Bretagne tous les cœurs biens nés sont amoureux dès l'enfance. L'amour, au pays de *Marie* et de *Pêcheur d'Islande*, est aussi indispensable à la vie de l'âme que le pain à la vie du corps. Tout petits, on nous berce avec des chansons dont l'amour est le thème unique ; c'est sur les bancs du catéchisme que s'ébauchent les premières idylles, et, la mer et le ciel aidant, — la mer grise sous le ciel brumeux, — vers la seizième année les passions naissantes nous plongent dans des rêveries sans fin. De là notre fonds de mélancolie naturelle, car il n'y a pas d'amour sans trouble et sans chagrin. Et voilà pourquoi aussi, dans l'espèce de prison où son père l'avait pour ainsi dire emmuré à Combourg, Chateaubriand s'éprit d'abord de sa sœur Lucile. Il n'y a qu'une chose qu'il n'ait pas connue en amour, c'est la fidélité — vertu si bretonne pourtant, que sa ville natale s'en est fait une devise : *Semper fidelis*, lit-on sur l'écusson de Saint-Malo. Mais de cela encore il ne faut pas lui faire un grief trop sévère : il tenait de sa caste sa belle inconstance. C'était un vieux reste de chevalerie, la noblesse

française ayant toujours mis son amour-propre à marcher sur les traces du roi vert-galant. Et d'ailleurs, s'il fut inconstant en matière d'amour, on peut d'autant mieux l'excuser, de ce chef, qu'il poussa la fidélité jusqu'à l'héroïsme en matière d'honneur.

Le roman de René avec Hortense Allart ne le diminue donc pas à mes yeux. Et pourquoi le diminuerait-il plus que ses romans avec Pauline de Beaumont, la marquise de Custine ou la duchesse de Mouchy? Est-ce parce qu'il avait alors soixante ans et qu'Hortense n'était qu'une roturière? Mais l'amour n'a pas besoin de quartiers de noblesse; de beaux yeux valent bien un blason, surtout si l'esprit les anime, comme c'était le cas de ceux d'Hortense. Et quant à l'âge avancé de Chateaubriand, je ne vois pas pourquoi on le lui imputerait à crime. J'aurais plutôt envie de lui reprocher, comme Sainte-Beuve, d'avoir rougi de cet amour d'automne, en le passant sous silence dans ses *Mémoires d'Outre-tombe*. Car les roses de l'arrière-saison ont plus de charme que celles de l'été, et je ne sais rien de plus glorieux pour un sexagénaire que d'inspirer encore de l'amour à une femme de vingt-cinq ans. On m'objectera peut-être que c'était son illustration plus que son beau physique qui avait séduit Hortense. Je le veux bien; cependant elle avoue dans ses *Enchantements* qu'il

était encore fort désirable à cet âge, et nous savons par ailleurs qu'à la même époque il prit plus d'un jeune cœur dans ses filets toujours tendus.

Il n'est pas le seul, du reste, à qui l'amour ait souri jusqu'au sein de la vieillesse. Gœthe et Bernardin de Saint-Pierre inspirèrent des passions semblables, quand ils avaient des cheveux blancs. Qu'en conclure ? qu'il y a des grâces d'état pour certains hommes et que l'amour, quoi qu'on en dise, ne dédaigne pas tout à fait la gloire.

Voilà ce que ne comprirent ni Armand de Pontmartin ni Barbey d'Aurevilly. Vous connaissez les articles qu'ils firent sur Chateaubriand à l'apparition des *Enchantements de Prudence.* N'êtes-vous pas d'avis qu'ils auraient mieux fait de se taire ou de prendre texte de ce livre pour soutenir, comme le fit, il y a quelques années, l'abbé Bertrin, que la sincérité religieuse de Chateaubriand n'avait reçu aucune atteinte de ses aventures galantes ?

L'auteur du *Génie du Christianisme* était, en effet, un être éminemment complexe. L'homme en lui n'était pas seulement double, il était triple et quadruple ; mais, dans tous ses états et dans tous ses actes, il était mené et mal mené par son imagination qui n'était pas très saine. De là certaines contradictions violentes entre son langage ordinaire et sa conduite

habituelle. Comment donc se fait-il que des critiques clairvoyants comme Armand de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly n'aient pas tenu compte de la complexité de sa nature d'artiste? C'est que, avec leur esprit de parti, ils se placèrent à un point de vue d'où il ne pouvait que leur paraître odieux. Son grand crime à leurs yeux fut moins d'avoir couru, à soixante ans, les guinguettes avec Hortense que d'avoir mis sa main, en 1830, dans celle du chansonnier populaire qui avait contribué plus que personne à renverser Charles X. Et comme cette alliance de l'écrivain royaliste et catholique avec le chansonnier républicain et voltairien avait été cimentée par l'amour d'une femme, il est tout naturel que cette femme ait eu sa large part de leurs réprobations.

Ce sera pourtant l'éternel honneur d'Hortense et ce pourquoi elle occupe une si grande place dans ce livre. Encore n'a-t-il pas dépendu de moi qu'elle ne fût plus grande. J'avais eu l'idée de publier à la suite toutes ses lettres à Sainte-Beuve, mais cela faisait un paquet trop volumineux. J'ai dû me résigner à les publier à part. Quand on les aura lues, on verra quelle femme supérieure était cette « Messaline » et ce « bas-bleu ». — Barbey d'Aurevilly lui-même n'en reviendrait pas. Oh! non, celle qui a écrit *les Enchantements de Prudence* n'était pas une

gourgandine de lettres. Sainte-Beuve, qui s'y connaissait et la connaissait à fond, l'appelait « femme à la Staël » ! C'est, en effet, la seule qualification qu'elle mérite, bien qu'elle n'ait pas fait *Corinne* (1). Elle résume tout, son talent et ses mœurs. Mais si Hortense Allart avait l'esprit mâle de Mme de Staël, elle était tout de même beaucoup plus femme qu'elle : j'entends qu'elle avait plus de grâce, plus de montant, plus de séduction. La nature l'avait véritablement comblée sous tous les rapports. A vingt-cinq ans, ce devait être un morceau de roi. Il le faut bien, du reste, pour qu'elle ait enchanté les derniers jours du grand Enchanteur !

Sainte-Beuve a donc été bien inspiré en nous conservant les lettres d'Hortense. Outre qu'elles justifient pleinement le surnom qu'il lui avait donné, elles le justifient pleinement, lui aussi, de l'accusation injurieuse dont il fut l'objet, lors de la publication de *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Lui, se faire l'éditeur de mémoires apocryphes pour satisfaire ses petites rancunes ! Allons donc ! Je l'ai dit et répété

(1) Le 10 août 1860, Sainte-Beuve écrivait à Mme de Solms, qui lui avait demandé quelques renseignements sur elle : « Mme Hortense Allart est, je crois vous l'avoir dit, une cousine germaine de Mme de Girardin et de Mme O'Donnell... C'est une femme loyale, un honnête homme, très instruite, spirituelle dans ses lettres mais très décousue dans ses livres, dont aucun n'a eu un véritable succès... » (Lettre publiée dans *le Correspondant* du 10 août 1907.)

cent fois, Sainte-Beuve était ce qu'il était : méchante langue et jaloux ; on lui portait facilement ombrage, mais il était incapable d'inventer une histoire, de fabriquer une pièce, ou seulement de l'altérer, pour écraser un rival ou un ennemi, et, depuis que je l'étudie, je n'ai jamais pu lui prendre la main dans le sac aux mensonges.

Je suis certain, mon cher Fournel, que cette constatation, faite en toute sincérité par un homme qui se pique d'être impartial, vous causera un vrai plaisir, car vous êtes de longue date un fidèle de Sainte-Beuve, et l'on n'aime pas, en général, entendre dire du mal de ceux qui ont acquis des droits à notre admiration ou à notre estime.

Amitiés bretonnes.

LÉON SÉCHÉ.

Ostende, 29 août 1907.

CHAPITRE PREMIER

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS

I. — Sainte-Beuve et *les Enchantements de Prudence*. — Fragment qu'il en publie dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*. — Lettre inédite de George Sand sur la première édition des *Enchantements*. — Article qu'elle leur consacre dans *le Temps*. — Accueil fait à ce livre par la presse religieuse et monarchiste. — Comment Armand de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly traitèrent Chateaubriand et Mme de Méritens. — Marcus Allart envoie ses témoins à Barbey d'Aurevilly. — Il est condamné pour coups et blessures. — Lettres inédites de Capponi, d'Hippolyte et d'Antoine Passy sur *les Enchantements*. — La clef de ce livre.

II. — Acte de naissance d'Hortense Allart. — Ses parrain et marraine. — Ses origines maternelles. — Marie-Françoise Gay, sous la Terreur, en Savoie. — Elle se lie avec Ducis, Arnault et Marie-Joseph Chénier. — Lettre inédite de l'abbé Grégoire. — Marie-Françoise Gay traduit les œuvres d'Anne Radcliffe. — Nicolas-Jean-Gabriel Allart. — Sa réputation d'homme de plaisir. — Sa liaison avec Mlle Desgarcins, d'après les *Mémoires* d'Arnault. — Il épouse Marie-Françoise Gay. — Lettres inédites de Talma, de Duroc et de Marie-Joseph Chénier. — Grandeur et décadence d'Allart et de Sigismond Gay, trésorier général, son beau-frère. — Un mot de Sophie Gay à l'Empereur.

III. — Hortense Allart orpheline à vingt ans. — Sa première éducation, sa jeunesse. — Son admiration pour l'Empereur. — Elle entre comme institutrice chez Mme la générale Bertrand. — Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély la prend

surprendra personne. S'ils devaient enchanter quelqu'un, c'était assurément Lélia, Prudence étant sa sa sœur naturelle selon l'esprit et ayant comme elle placé dans sa destinée « l'amour et l'indépendance au-dessus de tout ».

George Sand était à Nohant lorsqu'elle reçut ce curieux ouvrage. Son attention fut d'abord attirée par la couverture grise et nue qui ne portait aucune inscription, aucun nom de libraire. En ouvrant le volume, elle fut intriguée par le titre : *les Enchantements de madame Prudence de Saman l'Esbatx !...* De qui pouvait bien être ce livre ? Elle n'en avait pas lu vingt pages qu'elle en devina l'auteur. Aussitôt elle prit sa plume, qui ne demandait qu'à courir, et elle écrivit à Mme Allart de Méritens :

« Nohant, 24 septembre 1872.

« Où êtes-vous, astre errant? Vous sembliez fixée à Montlhéry, mais votre livre annonce une fois de plus un tel amour de la promenade que vous n'y êtes peut-être plus, et il y a des siècles que vous ne m'avez écrit.

« Je viens de lire ce livre étonnant. Vous êtes *une très grande femme.* Voilà le résumé de mon opinion. Voulez-vous que je vous la dise à vous ou que je fasse en toute liberté un article dans *le Temps*, où je donne un feuilleton bimensuel, les mardis?

« Répondez et sachez bien qu'en dépit de nos désaccords (1) je vous admire et vous aime.

« GEORGE SAND.

« Votre livre est-il imprimé pour vos amis seulement, ou bien sera-t-il publié? Répondez encore. Et défendez-vous qu'on vous nomme (2)? »

Prudence, qui ne détestait pas le mystère, ne tenait pas à être dévoilée. Mais, du moment qu'elle avait mis son livre en vente, même d'une façon discrète (3), c'était évidemment avec l'espoir d'être lue. Elle accepta donc l'offre aimable de son amie, et, le 16 octobre 1872, on pouvait lire dans *le Temps*, signé de George Sand, un feuilleton de douze colonnes qui commençait ainsi:

« *Les Enchantements de madame Prudence de Saman l'Esbatx*, tel est le titre bizarre d'un des livres les plus curieux que j'aie lus. Il a été imprimé à Sceaux et se vend, je crois, sous les galeries de l'Odéon, comme si l'auteur n'eût voulu, par aucune annonce, chercher la grande publicité. Je devine

(1) Dans des Notes inédites laissées par Mme de Méritens, je lis ce qui suit : « Dimanche, 6 avril 1873. — Je reçois une longue lettre de la Reine (George Sand) en réponse à deux de moi, la dernière contre l'idée qu'il y a des femmes *déchues*. Elle dit bien que la femme *déchue*, comme on dit, tient à l'ensemble du passé qu'elle désavoue : l'enfer, les prêtres hypocrites, etc. Elle croit que tout cela sera changé. Elle dit que je n'ai rien de la vieillesse et je mourrai toute vive. Sa lettre est très aimable. Elle est découragée et ennuyée de notre temps singulier. Mais c'est qu'elle espérait beaucoup plus que moi... »

(2) Lettre inédite.

(3) On ne le trouvait que sous les galeries de l'Odéon.

bien pourquoi, mais je n'ai à juger que le livre, dont j'accepte et ne trahis point le pseudonyme. »

Après avoir analysé l'ouvrage, Georges Sand en tirait cette conclusion :

« J'ai beaucoup de sympathie pour cette âme fervente, qui n'est point exclusivement chrétienne, et qui entre tranquillement dans les temples de son temps et de son pays, sans renoncer à sa personnalité, à ses sentiments et à ses idées. »

« Quant au grand combat de la vie livré par elle et terminé si bravement, choque-t-il la raison, le droit personnel, qui est de se sacrifier à une croyance ferme et raisonnée? Non, assurément. Choque-t-il la morale? Dans cette situation particulière et avec ce fonds de grande loyauté et de parfaite tolérance qui caractérise madame de Saman, nul n'est autorisé à lui jeter la pierre, et, pour mon compte, tout en faisant, en théorie, certaines réserves que je n'ai point à dire ici, je lui jette une couronne de roses à feuilles de chêne. »

Cette belle couronne enorgueillit Prudence, qui voulut donner plus de publicité à son livre. Ayant obtenu de George Sand la permission de reproduire son article en guise de préface, elle porta ses *Enchantements* chez Michel Lévy, qui les lança, comme il savait, au mois de janvier 1873.

J'ai à peine besoin de dire qu'ils furent assez mal

accueillis par la presse religieuse et monarchiste. L' « Ordre moral », qui était à la veille d'entrer au gouvernement, ne pouvait voir d'un bon œil un livre qui sapait si élégamment les bases mêmes de la société. Aussi les deux critiques les plus autorisés du parti, Armand de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly, crièrent-ils au scandale et furent-ils très durs pour Prudence. Ah ! si les enchanteurs s'étaient appelés simplement Béranger, Libri, Thiers, Mignet, Sainte-Beuve, peut-être aurait-on fait le silence autour de ce mauvais livre, car chacun sait que ces messieurs n'étaient que des bourgeois voltairiens. Mais Chateaubriand! « cette grandiose figure de défenseur d'une religion, de créateur d'une poésie, de précurseur d'une révolution littéraire, d'ordonnateur des pompes funèbres d'une monarchie vaincue », quelle douleur et quelle honte de le voir travesti, à soixante ans, en « un vicomte bohême, royaliste et catholique pour rire, enfoncé jusqu'au menton dans cette coterie dominée par Béranger, abusant des fiacres, lévite du *Dieu des bonnes gens*, courant les guinguettes, fredonnant des chansons, donnant rendez-vous à l'objet de sa flamme sur le pont d'Austerlitz ou dans une allée du Jardin des Plantes, acceptant des rivalités que son âge rendait ridicules, une promiscuité qui aurait dû révolter son orgueil et où se perdaient les derniers restes de sa dignité, j'allais dire de son honneur ; infidèle tout ensemble à sa femme, — ceci ne comptait pas, — à madame Récamier, à son nom, à son passé, à sa gloire, à l'exemple qu'il nous devait

en échange de notre enthousiasme et de nos hommages (1) ».

Ainsi s'exprimait Armand de Pontmartin. Barbey d'Aurevilly, dont on connaît la manière et les truculences de style, fut encore plus violent et mit carrément les pieds dans le plat :

« Pour avoir des confessions de cette espèce, il fallait Rousseau, il fallait ce crapuleux superbe que Voltaire, qui n'était pas bégueule, appelait « le laquais de Diogène ». Mais de Rousseau femme il n'y en avait pas, et même la notion en manquait à l'esprit humain, constitué tel qu'il était alors. Eh bien! cette notion ne lui manque plus maintenant... Mais que je plains sincèrement, mon Dieu! les maris, les fils ou les filles des femmes (si elles en ont) qui écrivent de ces livres-là (2). »

(1) *Nouveaux Samedis*, 10e série.

(2) *Les Bas-Bleus*. — Sur le compte de Chateaubriand, lui qui se vantait d'être de la race de René et qui en était, en effet, voici comment s'exprimait Barbey d'Aurevilly :

« Déjà de cette amère comédie on savait quelque chose. Sainte-Beuve, qui aimait à conduire ces eaux corrompues dans les détours sinueux des *coteaux modérés* de sa littérature, en avait filtré quelques gouttes dans son livre sur Chateaubriand, écrit — pour déshonorer l'auteur des *Martyrs* — après sa mort, bien entendu. Il tenait de l'enchanteresse Prudence ces détails qui l'enchantèrent, mais qui m'attristent, moi, quand ils me montrent l'auteur du *Génie du Christianisme* sur le bord de sa vie, en bonne fortune de cabaret, avec une maîtresse, y chantant *le Dieu des bonnes gens*, de Béranger. Les compagnons d'Ulysse marchant à quatre pattes devant Circé me font un effet moins violent que cette porcherie. N'est-ce pas là quelque chose d'ignoble et d'affreux dont la mémoire du grand poète religieux en prose restera éternellement souillée, et que tous les efforts futurs de la critique et de l'histoire, qui l'essuieront, ne pourront effacer? Chateaubriand ayant pour table d'amphithéâtre le lit encore chaud d'une

Justement Mme de Méritens avait un fils, nommé Marcus Allart, lequel n'avait pas froid aux yeux. Dès qu'il eut pris connaissance de cet article, il envoya ses témoins à Barbey d'Aurevilly. Celui-ci ayant refusé de constituer les siens, Marcus se rendit au bureau du *Constitutionnel*, dans l'espoir de l'y rencontrer. Comme il ne l'y trouva pas, il tomba à bras raccourcis sur le dos du premier rédacteur venu, ce qui lui valut de passer en police correctionnelle et d'être condamné, le 14 juin 1873, à un mois de prison et 200 francs de dommages-intérêts.

Pendant ce temps-là, *les Enchantements* faisaient leur chemin dans le monde et provoquaient dans la société où fréquentait leur auteur, et même parmi leurs personnages de premier ou de second plan, — car il en existait encore, — un redoublement de sympathie pour Prudence, dont je vais citer quelques témoignages.

Le premier lui vint de Florence et lui fut donné par Gino Capponi, l'illustre homme d'État italien (1),

maîtresse qui l'y dissèque par volupté de ressouvenir et d'orgueil d'avoir été à lui! Une femme de l'ancienne société française qui se vante après l'amour, comme les lâches après la guerre! Voilà ce qui m'a fait m'arrêter devant ce livre, signe des temps, et pour le montrer simplement du doigt. »

(1) Capponi (Gino, marquis), l'une des plus grandes figures du *Risorgimento* italien, naquit et mourut à Florence (1792-1876). Bien que d'une famille très dévouée à la maison d'Autriche-Lorraine, il fit partie, en 1813, d'une députation envoyée par Florence à Napoléon. En 1821, il fut attaché à la maison du prince de Carignan, et, de 1821 à 1848, le véritable chef du parti libéral modéré en Toscane. Ministre en 1848, mais trompé par le grand-duc et par ses collègues, Capponi donna sa démission, laissant la place aux hommes du parti avancé. Il s'était lié de bonne heure avec Lamartine, qui lui écrivait, en 1850,

— qui lui avait conseillé d'étudier l'histoire, après s'être aperçu qu'elle avait « toujours les grands hommes dans la tête ».

« Pendant que je lisais le livre de Marcus (1), j'ai

au moment de partir pour l'Orient : « Un souvenir, même triste, de vous m'est toujours cher. Je vous aime comme on aime les beaux souvenirs de sa jeunesse, de son cœur et de sa pensée. Je vous aime de plus, comme on aime par sympathie les illusions et les déceptions communes. Notre sort se ressemble beaucoup. Seulement je subis plus d'ingratitudes et d'injustices que vous. Car, en confidence, je puis bien vous jurer que sans moi l'Europe était en cendres, la France en ruines et la liberté raisonnable perdue pour un demi-siècle. Cette conscience me suffirait, mais comme j'en ai une autre meilleure encore, je crois en Dieu. Je crois que nous sommes quelquefois ses ouvriers, souvent ses martyrs, ce sont encore les plus heureux. Si mon intervention recommence dans ce bas monde, j'y aspirerai. » (*Corresp. de Lamartine*, t. IV, p. 318.)

Membre de l'Assemblée constituante de Toscane en 1859, Capponi devint sénateur du royaume d'Italie. Il s'était franchement rallié à la monarchie unitaire. Devenu aveugle, il n'en entreprit pas moins une *Histoire de Florence*, qu'il publia en 1875, un an avant de mourir.

(1) *Nos frontières morales et politiques. Dieu et Patrie.* Paris, Librairie générale, 1872, 1 vol. in-8. — Ce livre, dédié « à l'âme d'Armand Carrel », avait pour épigraphe ces vers de Béranger :

Comme l'oiseau, libre sous la feuillée,
Que n'ai-je ici laissé mourir mes chants !
Mais de grandeur la France dépouillée
Courbait son front sous le joug des méchants.
Je leur lançai les traits de la satire ;
Pour mon bonheur, l'amour m'inspirait mieux.
Ciel vaste et pur, daigne encor me sourire ;
Echos des bois, répétez mes adieux...

Et ces iambes d'André Chénier :

Mourir sans vider mon carquois !
Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange
Ces bourreaux, barbouilleurs de lois,
Ces tyrans effrontés de la France avilie,
Egorgée !... O mon cher trésor,
O ma plume !

Marcus Allart était bonapartiste et nationaliste. Après s'être porté à la députation, en 1873, contre MM. de Rémusat et Barodet, il fut un de ceux qui manifestèrent bruyamment contre Richard Wagner,

appris que le vôtre était sur ma table depuis deux ou trois mois ; ces choses arrivent à un aveugle et sans la faute de personne. J'ai aussitôt interrompu la lecture de l'autre, vous le pensez bien.

«... J'ai lu surtout avec avidité toutes les premières années et les deux dernières d'Italie et les lettres de René et ce qui le regarde : cette partie est bien singulière, mais elle illustre admirablement l'idée que je m'étais faite de l'homme et qu'une fois je crois vous avoir écrite. Quant à vous, je vous ai lue avec avidité, j'ai toujours une mémoire impitoyable et à mon âge on vit dans le passé. Voilà donc une foule de souvenirs, de particularités de plus en plus minutieuses, d'*insights* dans le caractère d'autres personnes et sur moi-même et mes misères et ce qui n'est pas vulgaire dans ces misères ; entre autres choses, je me retrouve de tout point tel que je suis aujourd'hui, mais, quant à vous, oh ! c'est autre chose, je n'avais rien à apprendre, mais j'avais des particularités à connaître. Que je vous aie aimée, rien de plus naturel, et rien aussi de plus naturel que de m'en être toujours tenu un peu à distance, me connaissant moi-même !

« Pour vous, on doit vous estimer plus hautement après ce livre qui pourtant est vrai, très vrai, comme un livre doit l'être. Il est très bien composé, le style

quand on s'avisa de reprendre un de ses opéras à l'Académie nationale de musique. Tous les journaux parlèrent alors d'un spectateur qui, pendant les entr'actes de la première représentation, demandait au chef d'orchestre de jouer *la Marseillaise*. Ce spectateur était Marcus.

en est soigné, enfin c'est vous tout entière. Saint Augustin commence son livre par une prière, vous avez fini le vôtre par des prières qui sont très belles; cela aussi a son mérite.

« Mille amitiés.

« G. CAPPONI (1). »

Mépris et fureur en deçà, estime et compliments au delà : c'est de quoi justifier une fois de plus le mot de Pascal.

Aussi bien, dans le même temps, Hippolyte Passy écrivait-il à Mme de Méritens :

« Vous m'avez ramené à des temps bien éloignés de nous maintenant; de nombreux souvenirs, parmi lesquels il en est de tristes, se sont réveillés en moi, et j'ai vu revivre une société dont il ne reste aujourd'hui que de rares débris dispersés dans un monde qui n'est plus celui au milieu duquel nous avons passé notre jeunesse au temps d'aimer.

«... Vous êtes, je crois, la première femme qui se soit confessée aussi franchement au public; ce que vous aviez éprouvé, pensé et fait, vous le racontez dans un style alerte et ferme qui en dit plus qu'il ne semble vouloir en dire, et qui vous montre de la tête aux pieds. Vous prêtez à une étude psychologique à la fois curieuse et instructive, et c'est un mérite réel. Vous êtes femme, cependant vous n'êtes pas la femme, car il y a en vous une originalité qui vous est

(1) Lettre inédite. — Voir à l'*Appendice*.

propre et qui vous sépare de la multitude des filles d'Ève, notre grand'mère à tous (1). »

Et son frère aîné, Antoine Passy, la complimentait à son tour de cette façon :

« Vous avez peint très librement et d'une façon touchante cette disposition à vouloir être séduite par une forte intelligence, pour finir par la satisfaction des sens, qui n'ont été pour vous que l'accessoire de la passion, est-ce vrai ?

« Vous avez rencontré trois fois des hommes qui ont donné raison à votre méthode expérimentale, *a priori*, contraire à celle de Bacon ; c'est très bien. Vous êtes arrivée à l'amour par le contact des deux intelligences. Le mariage a été une désertion de votre vie antérieure.

« Vos révélations sur Chateaubriand m'ont amusé ; cette grande figure littéraire, religieuse et politique baisant vos pieds, est un tableau ravissant (2). »

Tels sont les deux sons de cloches plus ou moins francs qui se firent entendre à l'apparition des *Enchantements de Prudence*. Depuis lors, une petite-fille de Mme de Méritens ayant bien voulu me livrer la clef de ce livre, j'ai pu relever, entre la confession de sa grand'mère et l'histoire réelle de sa vie, un certain nombre de différences qui méritent d'être signalées. J'en profiterai pour mettre les choses au point.

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

II

Hortense-Thérèse-Sigismonde-Sophie-Alexandrine Allart naquit à Milan, le 7 septembre 1801, au bruit du canon qui célébrait la paix de Lunéville (1). Son

(1) Singulière rencontre : c'est à Lunéville aussi que mourut son fils Marcus. — Voici l'acte de naissance d'Hortense :

Du registre des actes de l'état civil des Français établis dans la Cisalpine, tenu par le conseiller d'Etat, ministre extraordinaire du gouvernement français à Milan et déposé aux archives du ministère des Affaires étrangères, a été extrait ce qui suit :

Six vendémiaire an dix (vingt-huit septembre mil huit cent un). Acte de naissance de Hortense-Thérèse-Sigismonde Sophie-Alexandrine, née le 20 fructidor (sept septembre mil huit cent un), à une demi heure de la nuit, fille légitime du citoyen Nicolas-Jean-Gabriel Allart, citoyen français, membre d'une commission extraordinaire de liquidation à Milan, et de dame Marie-Françoise Gay, son épouse légitime, née à Lyon, département du Rhône.

Le sexe de l'enfant a été reconnu être féminin. Premier témoin le citoyen Louis Jainville, commissaire des guerres, âgé de vingt-neuf ans, présent à Milan. Deuxième témoin, le citoyen Constant Mazeau, commissaire des guerres, âgé de vingt-six ans et demi, présent à Milan.

Sur la réquisition à nous faite par le citoyen Gabriel Allart, père de l'enfant,et du citoyen Ruboli,accoucheur. Et ont signé ce jour, six vendémiaire an dix (signé) : Jainville, C. Mazeau, Sophie Malechard, G. Allard, A. Petiet, Rielle, Angelo Ruboli. Constaté suivant la loi par moi ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine, les jour et an que dessus. (Signé) : Petiet. Par le ministre, le secrétaire de légation. Signé : Derville Malechard.

Certifié conforme par nous conseiller d'Etat, garde des archives du ministère des Affaires étrangères à Paris, le vingt-quatre mars mil huit cent dix-huit. Signé : d'Hauterive.

Voici maintenant son acte de baptême :

1801, le 16 septembre, Hortense-Sophie-Thérèze-Sigismonde, fille du citoyen Nicolas-Jean-Gabriel Allart, membre de la Commission de liquidation en Italie, et de la citoyenne Marie-Françoise Gay,





Antoine Arnault
d'après le dessin de N. H. Jacob.

acte de naissance nous apprend que son père, « Nicolas-Jean-Gabriel Allart, citoyen français », était à cette époque « membre d'une commission extraordinaire de liquidation à Milan ».

Le prénom d'Hortense fut donné à l'enfant par la femme du général Marmont, sa marraine, et celui de Sigismonde en l'honneur de son oncle maternel, Sigismond Gay, époux de Sophie Nichault de la Valette, qui fut le père de Delphine (1). — Mme Emile de Girardin et Hortense Allart étaient donc cousines germaines.

La mère d'Hortense, Marie-Françoise Gay, descendait d'une famille bourgeoise de la Savoie qui avait été anoblie, à la fin du XVIIIe siècle, par Victor-Amédée, roi de Sardaigne (2).

Orpheline à dix-sept ans, n'ayant pour tout bien que sa beauté et l'excellente éducation que lui avaient donnée ses parents, Marie-Françoise Gay

jugali (a), née le 7 courant à minuit et demi, ou 20 fructidor an IX, a été baptisée par moi soussigné en forme privée à la maison, par décret de Monseigneur l'Archevêque, avec faculté de différer les céré monies sacrées du baptême à l'église.

En foi de quoi

Signé : FRANÇOIS-GERVASONI,
curé coadjuteur.

(1) On sait que Delphine Gay naquit à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804.

(2) Tous les biographes la font naître à Lyon vers 1750. La vérité c'est qu'elle naquit dans cette ville le 3 décembre 1765. Son père, Joseph Gay, négociant, avait épousé, au commencement de janvier de la même année, Marie-Claudine-Louise Gaby, fille d'un négociant de la place des Terreaux. Ruinés par l'achat malheureux du domaine de Lupigny, situé non loin de Chambéry, ils moururent prématurément l'un et l'autre, en 1783, des suites de leur déconfiture.

(a) Conjoints.

quitta, en pleine Terreur, la Savoie où elle avait rempli, à la satisfaction de l'abbé Grégoire (1), les fonctions de présidente de la Société philanthropique des dames de Chambéry, et s'en alla, avec une sœur cadette, Anne-Sophie, et Sigismond, son frère, tenter la fortune à Paris.

Je ne serais pas éloigné de penser qu'elle avait obtenu préalablement des lettres de recommandation de l'abbé Grégoire ou des représentants du peuple, ses collègues, qui avaient été chargés, comme lui, d'organiser la Savoie, car, à peine arrivée à Paris, nous la voyons se répandre dans la société à laquelle appartenaient Ducis, Arnault et Marie-Joseph Chénier.

Comme il fallait vivre, elle se mit à traduire les œuvres d'Anne Radcliffe, qui jouissait alors d'une

(1) Après avoir présidé la séance de la Convention où fut votée l'annexion de la Savoie à la France, Grégoire y avait été envoyé en mission avec ses collègues Hérault de Séchelles, Jagot et Simond. Ce dernier était savoyard. Voici la lettre que l'évêque constitutionnel de Blois écrivait à Marie-Françoise Gay :

« Chambéry, 8 janvier.

« Citoyenne,

« Un savant, votre compatriote, le citoyen Mathon, sachant qu'il s'était formé une société philanthropique, s'est empressé de concourir à la bonne œuvre. Il m'envoye divers ouvrages relatifs à l'organisation d'un bureau de travail pour les pauvres et d'un institut de bienfaisance pour les mères nourrices. C'est le citoyen Domergue qui avait écrit à Lyon pour obtenir ce recueil de mémoires que je vous transmets pour la Société philanthropique à l'existence de laquelle je m'intéresserai toujours. Le but respectable de ses fonctions, son utilité spéciale à Chambéry, le zèle des sociétaires et spécialement celui de la présidente doivent donner de la consistance à cette société.

« Agréez et partagez avec vos compagnes mes sentiments de fraternité cordiale. »

« GRÉGOIRE. »

(Lettre inédite.)

grande vogue. Dans une lettre inédite du 23 vendémaire an VI (18 novembre 1797), qu'elle adressait à un sien cousin habitantAix-les-Bains, après lui avoir parlé des événements « et de la pompe funèbre de Hoche à l'Opéra, dont la musique fait le plus grand honneur à Chérubini », elle lui demandait s'il avait lu « la traduction de sa façon. Sept volumes — disait-elle — sont-ils suffisants pour endormir le lecteur ? » Et elle signait déjà *Mary* Gay, pour donner une couleur anglaise à son nom.

Quelques années après, le 19 frimaire an VII (1), grâce à ses relations et à ses talents, elle épousait Nicolas-Jean-Gabriel Allart, — fils d'un greffier au parlement de Paris, — qui, par son habileté et son entregent, s'était créé un cabinet d'affaires bien connu de tous ceux qui faisaient la fête(2). Lui-même avait la réputation d'un homme de plaisir. Si nous ouvrons les *Mémoires* d'Arnault, nous voyons qu'il aimait passionnément le théâtre et qu'il était lié avec Talma. Arnault ne l'aurait pas dit, que nous l'aurions su par le petit billet que voici. Il n'est pas daté, mais il doit être de 1794 ou de 1795 au plus tard, et il est adressé à M. Allard, citoyen *actif* (3), rue Chapon, à Paris.

(1) La date de son mariage nous est donnée par cette lettre d'avis de son frère Sigismond. « Le citoyen J. Sigismond Gay a l'honneur de vous faire part du mariage de la citoyenne Mary Gay avec le citoyen G. Allart. Paris, ce 19 frimaire an VII. » (Document inédit.)

(2) Il était également très en crédit près des ministres et du Conseil d'État... (*Les Enchantements de Prudence*, p. 7.)

(3) Etait citoyen actif qui était électeur.

« Mon petit, nous avons un fameux marin à dîner (M. de Bougainville) qui nous a assuré d'après les probabilités les plus fortes que le vent, le vent le plus contrariant que j'aye jamais senti, durerait encore quelques jours et que le vent se ferait bien plus sentir sur les lieux hauts de Montmorenci que dans les lieux bas où nous sommes.

« Conséquemment, d'après ces raisonnements météorologiques et la théorie des vents, nous avons conclu que le vent nord-est étant le vent de tous les vents le plus fatal, nous resterions à Paris, et que tu viendrais dîner et souper avec nous, dimanche, lundi et mardi, rue Chantereine (1) à Paris, et non au Cheval Blanc à Montmorenci. C'est dit. Adieu, toutà toi.

« Mamzel miche t'embrasse.

« TALMA (2). »

Allart avait rencontré chez Talma Mlle Desgarcins, qui s'était éprise de lui et était devenue sa maîtresse.

« Cette liaison, dit Arnault, se dénoua de la manière la plus douloureuse. Mlle Desgarcins, soupçonnant qu'elle avait une rivale (elle ne se trompait que quant au nombre), arrive un matin chez Allart

(1) Talma, qui, en 1790, habitait rue Molière Saint-Germain, actuellement rue Rotrou, demeura ensuite rue Chantereine, dans l'hôtel que Julie Careau, sa femme, lui avait apporté en dot et qu'elle vendit en 1796, après son divorce, à Joséphine de Beauharnais. C'est là que Joséphine se maria avec Bonaparte. Talma habitait alors rue de la Loi, aujourd'hui rue Richelieu.

(2) Lettre inédite.

mon petit, nous avons un fameux
marin à diner, (neveu de Bougainville)
qui nous a assuré d'après les
probabilités les plus fortes que le
vent, le vent le plus contrariant
que j'aye jamais trouvé, durerait
encore quelques jours et que ce
vent se feroit bien plus sentir
sur les lieux hauts de Montmorency
que dans les lieux bas où nous
sommes. Conséquemment d'après
les raisonnements météorologiques,
et la théorie des vents, nous avons
conclu que le vent nordest étant
le vent de tous les vents le plus
fatal, nous resterions à Paris et
que tu viendrois diner et souper
avec nous, dimanche, lundi, et mardi

un chanteur a Paris et non
au cheval blanc a montmorency
cordial. adieu. tout à toi.
manzel niche t'embrasse.

Talma

a Monsieur
Monsieur Allard, Citoyen
Actif. rue chapon
a Paris.

pour le forcer à s'expliquer. C'était Hermione chez Pyrrhus. N'obtenant pas la satisfaction qu'elle se croyait en droit d'exiger, comme la fille d'Hélène elle se frappa de plusieurs coups de poignard. Allart la soigna jusqu'à parfaite guérison; mais, plus effrayé qu'attendri, il ne put se déterminer à reprendre des chaînes si pesantes; la fierté de sa maîtresse, d'ailleurs, l'en débarrassa. Cette aventure ne lui nuisit pas près des dames.

Qu'un amant mort pour nous nous mettrait en crédit !

Arnault ajoute :

« M[lle] Desgarcins quitta le théâtre à cette occasion. Ce fut une perte pour l'art. Cette actrice n'était pas belle de figure, mais elle était faite à ravir, et elle avait une de ces voix qui attendrissent les cœurs les moins sensibles. *Nescia mansuescere corda.*

« Par cette mélodie à laquelle Fontanes ne put pas résister, elle désarma des brigands qui, après l'avoir enfermée pour l'assassiner, lui permirent de ne mourir que de sa frayeur, ce qui arriva quelques mois après (1). »

Est-ce cette aventure galante qui mit Allart « en crédit » auprès de Mary Gay? Admettons-le, pour ne pas contrarier Arnault. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'une fois marié Allart vécut d'une vie relativement

(1) Arnault. *Souvenirs d'un sexagénaire.* — M[me] de Méritens, qui reproduit ce passage dans ses *Enchantements* (p. 6), donne à son père le nom d'Herblay, qui était celui d'une petite commune de Seine-et-Oise, où elle habita longtemps.

sage et rendit sa femme très heureuse (1). Il avait alors beaucoup d'influence dans les régions du pouvoir. Cependant une tradition demeurée dans sa famille veut qu'à un moment donné, peu de temps avant la naissance d'Hortense, il ait eu à souffrir de la disgrâce du Premier Consul. Cela résulte d'ailleurs de deux ou trois petits billets de Duroc que j'ai sous les yeux (2). Mais, grâce à l'appui de Duroc, cette défaveur ne fut que passagère. Nous avons vu qu'en 1801 il était à Milan membre d'une commission extraordinaire de liquidation.

(1) Voici une lettre inédite d'Allart à ses filles qui prouve en sa faveur : « A HORTENSE ET A SOPHIE. — Je suis bien étonné, mes chères filles, que vous me négligiez ainsi. Voilà trois jours que je n'ai reçu de vos nouvelles. Votre mère, qui ordinairement m'écrit si exactement et si agréablement, m'abandonne ou plutôt elle ne veut pas m'écrire seule, de peur de me montrer qu'elle ne peut pas obtenir que vous m'écriviez. Je serais bien fâché d'arriver, pour être brouillé avec vous. Si vous le craignez, préparez-vous à me montrer beaucoup de besogne faite à mon entrée dans le château de Brecourt. — Adieu, mes enfants, je vous embrasse. Sautez toutes les deux au col de Mme Perigon. Embrassez Mme Dode pour moi. — G. ALLART. »

(2) Dans l'un de ses billets, Duroc disait à Allart :

« J'ai reçu, mon cher Allart, la lettre que tu m'as écrite ; on t'a sans doute exagéré, dans les rapports que l'on t'a faits, ce que l'on appelle le mécontentement du Premier Consul.

« Dans le moment auquel je t'écris, le citoyen Dubois doit être arrivé à l'armée, il ne peut donner sur ton compte que des explications qui ne seront jamais désavantageuses. Tu as Marmont qui peut t'être d'une grande utilité. Le citoyen Belleville passe ou passera à Milan et peut aussi t'employer agréablement et avantageusement dans le pays où il se rend. Sois sûr que si je puis entendre ou si j'entends parler de toi au Premier Consul, je le ferai bien revenir sur ton compte, ou du moins je ferai mon possible. Je n'ai pas encore vu le citoyen M [illisible], mais il ne partira pas sans que je lui parle.

« Rappelle-moi au souvenir de Mme Allart.

« Je t'embrasse,

« DUROC » (a).

a) Lettre inédite.

Trois ans après, sa position était si prospère que Marie-Joseph Chénier lui demandait d'appuyer son frère auprès du Premier Consul (1). Mais, ruiné, comme tant d'autres, par les événements de 1814, il mourut, en 1817, avant d'avoir pu se relever, laissant sa femme et ses deux filles dans un état voisin de la misère (2).

Mme Allart, qui ne manquait pas de courage et qui se souvenait de ses débuts à Paris, fit face encore une fois à la mauvaise fortune. Elle avait à peu près cessé d'écrire. Elle reprit la plume et lui demanda le

(1) « Je vous remercie infiniment, mon cher ami, de la bonne intention, lui écrivait Chénier, le 27 vendémiaire an XII, mais votre lettre ne peut être envoyée à M. Petiet (*a*) dans les termes où elle est conçue. Vous lui dites que le Premier Consul m'a promis de placer mon frère. Cela n'est point exact; et si j'avais cette promesse, toute démarche auprès d'un tiers serait inutile et lui déplairait. Voici le fait. Mon frère a formé une demande auprès du Premier Consul, j'ai fortement appuyé cette demande; mais, encore une fois, il n'a rien promis. Dans cet état de choses, une démarche de bienveillance de la part de M. Petiet chargé d'une vaste administration pourrait être fort utile. Mon frère lui a été recommandé déjà par mon ancien collègue, l'ex-tribun Goulard. La lettre est partie. Veuillés (*sic*), je vous prie, mon ami, prendre en considération ce que je vous écris, et supprimer de la lettre que vous avés (*sic*) bien voulu écrire, une phrase qui compromettrait à la fois mon frère et M. Petiet lui-même, s'il agissait ou faisait quelque démarche en s'appuyant d'un fait qui a beaucoup d'importance et qui, s'il était vrai, donnerait une certitude, tandis que nous n'avons que de l'espérance. Mille pardons, mon cher ami, de la peine que je vous donne, j'aurais été vous voir ce matin, sans un gros rhume qui m'a pris hier au sortir de l'Institut.

« Mille respectueux hommages à Mme Allart.

« M.-J. CHÉNIER. »

(Lettre inédite.)

(2) J'ai sous les yeux une lettre d'Allart, en date du 16 mars 1817, où il fait ses adieux aux siens.

(*a*) Ce Petiet était, en 1801, ministre extraordinaire du gouvernement français dans la Cisalpine et fut témoin à l'acte de naissance d'Hortense. Voir plus haut.

pain quotidien. En 1818, on vit paraître, signé d'elle et sous le titre d'*Albertine de Saint-Albe*, un roman qu'elle dédiait à son frère et qui fut bien accueilli du public. Sigismond n'avait pas eu beaucoup plus de chance qu'elle. Nommé receveur général du département de la Roer, peu de temps après son mariage, il ne put empêcher que l'esprit frondeur et sarcastique de sa femme ne lui fît beaucoup d'ennemis à Aix-la-Chapelle. Il n'est pas jusqu'à l'Empereur qu'elle n'eût indisposé en lui parlant, comme on sait, à son passage dans cette ville :

— Il paraît que vous écrivez, madame ! Vous a-t-on dit que je n'aimais pas les femmes de lettres ?

— Oui, sire, mais je ne l'ai pas cru, — répondit Sophie.

— Et qu'avez-vous fait depuis que vous êtes ici ?

— Trois enfants, sire !

C'était évidemment très spirituel, mais l'Empereur ne goûtait pas cet esprit-là. Sigismond Gay fut destitué brutalement, en 1811, sans avoir rien fait pour mériter cette disgrâce (1). Onze ans après, le 19 décembre 1822, il expirait à Aix-la-Chapelle, au moment où Hortense, sa pupille, aurait eu le plus besoin de lui, puisqu'elle avait perdu sa mère l'année d'avant.

(1) Il fut remplacé par le père de d'Alton-Shée, compagnon de plaisirs d'Alfred de Musset.

A

Je vous remercie infiniment, mon cher ami, de la
bonne intention ; mais votre lettre ne peut être envoyée
à M. Petiet dans les termes où elle est conçue. Vous
lui dites que le premier Consul m'a promis de placer
mon frère. Cela n'est point exact ; et si j'avais cette
promesse, toute démarche auprès d'un tiers serait
inutile et lui déplairait. Voici le fait. Mon frère
a formé une demande auprès du premier Consul,
j'ai fortement appuyé cette demande par une lettre
pressante que j'ai jointe à la sienne. Le premier
Consul n'a point rejeté la demande ; mais encore
aussi, il n'a rien promis. Dans cet état de
choses une démarche de bienveillance de la part
de M. Petiet chargé d'une vaste administration
pourrait être fort utile. Mon frère lui a été
recommandé déjà par mon ancien collègue l'ex-
tribun Goulard. La lettre est déjà partie. Veuillez,
je vous prie, mon ami, prendre en considération
ce que je vous écris, et supprimer de la lettre
que vous avez bien voulu écrire une phrase
qui compromettrait à la fois mon frère et M.
Petiet lui-même, s'il agissait ou faisait quelque
démarche en s'appuyant d'un fait qui a
beaucoup d'importance et qui s'il était vrai
donnerait une certitude, tandis que nous n'avons
que des espérances. Mille pardons, mon cher
ami de la peine que je vous donne. J'aurais
été vous voir ce matin, sans un gros rhume
qui m'a pris hier au sortir de l'Institut. Mille
respectueux hommages à Madame Allard.

Ce 27 Vendémiaire, an XII. M.-J. Chénier

III

Voilà donc notre orpheline livrée pour ainsi dire à elle-même, à l'âge de vingt ans! Que va t-elle faire de la vie? — Très réfléchie et très studieuse dès l'enfance, elle avait eu, aux approches de la première communion, sa petite crise de dévotion et de mysticisme, grâce à la lecture d'une Bible de Sacy, qui lui était tombée, je ne sais comment, sous la main. Son père y mit un terme en lui donnant à lire les œuvres de Jean-Jacques et la correspondance de Voltaire avec le grand Frédéric. Mais ce changement de direction, cette contrariété, n'eut d'autre résultat que de jeter le trouble dans son esprit en développant outre mesure sa curiosité naturelle. C'est au point que Bourdais, son médecin, conseilla, un jour, à son père, de brûler tous ses cahiers. Elle était alors si frêle et de santé si délicate qu'il lui arrivait de s'évanouir dans les rues. Quelques années plus tard, le même médecin se crut obligé de la pousser à l'étude pour calmer l'ardeur de ses sens (1). Son père songeait à la marier quand il mourut. Il est fâcheux qu'il n'y ait pas réussi : avec son tempérament et l'éducation qu'elle avait reçue, le mariage lui aurait été plutôt sain, surtout si on lui avait donné un mari à son goût. Malheureusement, les filles sans

(1) J'emprunte ces détails à une lettre de Mme de Méritens à Sainte-Beuve, datée du 10 novembre 1845.

fortune qui ont été élevées dans le luxe trouvent plus facilement un amant qu'un mari, quand elles restent seules... Elle a raconté, dans ses *Enchantements*, que ce fut une femme qui éveilla sa sensibilité. Je le veux bien, mais le terrain chez elle était merveilleusement préparé : son âme vibrait aux moindres émotions. Et quelle était cette femme qu'elle a appelée Laure, comtesse du Vallon ? Ni plus ni moins que Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, veuve de l'ancien ministre d'État, celle-là même qui, lors de la rentrée de Chateaubriand en France (1800), « invita le duc de Rovigo à le laisser à l'écart (1) », preuve qu'elle savait, suivant l'expression de René, « interposer sa beauté entre la puissance et l'infortune ».

Inutile de dire que Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély était restée fidèle au souvenir de l'Empereur. Hortense avait encore cela de commun avec elle.

Dès 1815, durant un court séjour qu'elle avait fait chez son oncle, à Aix-la-Chapelle, la jeune fille avait eu l'audace d'écrire au tsar Alexandre pour le supplier d'adoucir la captivité de Napoléon. Un peu plus tard, ayant appris que l'auguste prisonnier était malade, elle avait offert au général Bertrand d'aller le soigner à Sainte-Hélène. Ces détails ne furent pas étrangers, sans doute, à son entrée chez Mme Bertrand, qui lui confia l'éducation de sa fille. Elle y resta environ deux ans, pendant lesquels elle écrivit ses *Lettres sur Mme de Staël* et rencontra pour son malheur le jeune « prélat romain » dont elle parle

(1) *Mémoires d'outre-tombe*, id. Biré, t. III, p. 50.

en ses *Enchantements*. — Disons tout de suite que ce « Jérôme » n'appartenait pas à la cléricature. Mme de Méritens en a fait un homme d'Église pour rendre le personnage un peu plus odieux et l'Église aussi, car, lorsqu'elle rédigea son livre, elle était depuis longtemps brouillée avec elle. Jérôme était issu d'une très ancienne et très illustre famille portugaise dont il est fait mention dans *les Lusiades*. Il s'appelait le comte de Sampayo (1). Sa mère était une Irlandaise du nom d'Osborne. Hortense, en 1847, écrivait à Sainte-Beuve :

« Ma jeunesse a été formée par Sampayo, un grand esprit, au dire de ceux qui l'ont connu, mais un esprit dédaigneux qui, à part la politique et le sublime, ne voyait rien (2). »

Parmi ceux qui l'ont connu, je peux citer M. Thiers et M. Mignet. Tous les deux, en effet, l'avaient en haute estime.

Il était alors âgé de vingt-quatre ans, avait une jolie figure et l'âme religieuse. Il n'en fallait pas davantage pour qu'Hortense fût séduite et conquise. Longtemps après elle était encore sous le charme de sa conversation. En juin 1846, elle disait à Sainte-Beuve :

« J'ai souvent pensé, à propos de vous, que ce

(1) Un des frères de « Jérôme » fut lord Osborne, lequel s'intéressait tout particulièrement à Marcus Allart.

(2) Lettre inédite. — « Au Vallon, dit-elle dans ses *Enchantements* (p. 235), Jérôme me fit lire Adam Smith en causant de tout avec moi, en élevant beaucoup mon esprit. »

Christ, cette croix, ces chants du temple, ces douleurs du vendredi-saint à Rome, ce Vatican lugubre et poétique, toute cette fable de douleur et de dévouement valait mieux que ces petits mesquins penseurs qui vous éloignent de Dieu et vous déroutent. Oh! que Sampayo était ferme là-dessus! comme il tournait en ridicule tous ces pauvres gens! et comme son fils (1) là-dessus a tous les mêmes propos, sans savoir même que son père les avait! Et comment autre chose qu'une race religieuse aurait-elle pu naître de gens si amoureux (2) ? »

Voilà qui nous renseigne exactement sur la religion du comte de Sampayo. Ce jeune homme, qui tenait de sa mère, était un catholique fervent, mais ses croyances religieuses ne l'empêchaient pas d'aimer les plaisirs et, dans son mysticisme, il trouvait aussi naturel de s'agenouiller devant une jolie femme que devant la madone.

Il aima donc et fut aimé. Hortense se donna à lui tout entière et n'en eut jamais de regret, quoiqu'il l'eût fait beaucoup souffrir. Elle était de ces âmes foncièrement bonnes qui ne connaissent pas la rancune et se consolent avec le souvenir. Le bonheur qu'elle avait goûté dans les bras d'un amant le sacrait en quelque sorte pour toujours à ses yeux. Il le faut bien pour qu'à la mort de Sampayo, en 1844, elle ait encore trouvé ce mot touchant sur lui :

(1) Marcus.
(2) Lettre inédite.

« La mort de Sampayo m'a fait croire qu'il serait mieux où il allait qu'ici-bas, mon chagrin en est compensé (1) ! »

Or il y avait près de vingt ans qu'elle l'avait quitté, et dans quelles conditions, grands dieux ! Elle était enceinte de ses œuvres. Plutôt que de subir l'affront de son dédain, elle était allée cacher sa honte à Florence, où Capponi l'avait reçue à bras ouverts et l'avait engagée, sur la foi de *la Conjuration d'Amboise*, qui fut son début dans les lettres, à cultiver spécialement l'histoire.

Cela se passait en 1826. Il semble que ce premier amour malheureux eût dû lui servir de leçon et la préserver de toute rechute. Mais, en digne fille de Montaigne et de Jean-Jacques, Hortense n'écouta jamais que la voix de la nature, et la nature lui disait : « Si ton esprit recherche le commerce des grands hommes, que ton cœur ne craigne pas de se donner à eux : en ce monde, il n'y a de vrai, il n'y a de bon que l'amour ! »

Elle écrivait, un jour, à Sainte-Beuve :

« Je pense que les *moralistes* s'égarent qui appellent *poignée de main bien donnée* pour les unes ce qui serait un crime pour des filles, à l'âge où cette poignée de main serait la plus douce. Si je rencontrais sur mon chemin une fille délicate, spirituelle et forte, je lui dirais de faire comme j'ai fait, de suivre noblement la nature. Il vaut mieux combattre

(1) Lettre inédite à Sainte-Beuve, du 2 mars 1844.

au sein des passions que de combattre les passions, car la fille qui a un amant, même inférieur, vit, existe, respire, est dans la vérité, verse des larmes, en jouit, cède à la loi divine. Mais la fille qui combat la nature ne connaît que des tourments. Affreuse, ténébreuse, toute sa machine se détraque, c'est un ébranlement universel, et il vaut mieux mourir (1). »

Quand elle s'exprimait ainsi (1846), elle avait été, de 1829 à 1831, la maîtresse de Chateaubriand ; de 1831 à 1836, celle de Bulwer-Lytton (le Warwick des *Enchantements*) (2) ; de 1837 à 1839, celle de

(1) Lettre inédite.

(2) Bulwer-Lytton (sir Henry-Lytton-Earle), un des fils du général Bulwer et le frère du grand romancier de ce nom, s'illustra dans la diplomatie et la littérature. Né en 1804, il fut d'abord attaché à la légation de Berlin, puis il reçut une mission confidentielle pour la Belgique qui revendiquait son autonomie (1830). Nommé successivement secrétaire d'ambassade à Bruxelles (1835), à Constantinople (1837) et à Paris (1839) il devint, en 1843, ministre plénipotentiaire à Madrid. En mars 1848, à la suite de démêlés avec Narvaez, qui prétendait avoir trouvé sa main dans certains complots ourdis contre le gouvernement espagnol, il fut expulsé d'Espagne, mais le Parlement et le ministre approuvèrent sa conduite, et l'Espagne fut obligée de faire amende honorable. En 1849, Bulwer fut nommé ministre résident à Washington, d'où il fut envoyé, en la même qualité, à la cour de Toscane, en 1852. En 1856, il fut chargé par lord Palmerston d'aller examiner l'état des provinces danubiennes. Enfin, lors du rappel de lord Radcliffe, ambassadeur près la Porte ottomane, en 1858, il alla le remplacer à Constantinople. Membre à plusieurs reprises du Parlement, où d'ailleurs il ne joua aucun rôle, il épousa la sœur du comte Cowley, ambassadeur à Paris.

Au milieu de ses travaux diplomatiques, sir Henry Bulwer-Lytton (Lytton était le nom de sa mère) publia divers ouvrages dont quelques-uns firent assez de bruit : *Un automne en Grèce* (1826) ; *la France sociale, littéraire et politique* (1834) ; la *Monarchie des classes moyennes* (1836) ; la *Vie de Lord Byron* (Paris, 1839) ; *le Lord, le gouvernement et le pays* (Londres, 1836) et un *Essai sur Talleyrand*

Jacopo Mazzei (1), père de son second fils, né, comme le premier, à Florence (2); en 1841, pendant quelques jours, celle de Sainte-Beuve, qui resta son ami préféré; enfin, de 1843 à 1845, la femme pour rire de M. de Méritens. — Et ce qui prouve son honnêteté, c'est qu'elle avait passé de l'un à l'autre sans ruse et sans détour et qu'elle garda leur amitié.

Cette singularité faisait, non pas le scandale, mais l'étonnement de George Sand qui, elle, avait l'habitude de rompre avec ceux qu'elle lâchait.

Dans la préface des *Enchantements*, Lélia nous dit :

(1868), dont Sainte-Beuve prit texte pour écrire ses remarquables articles sur M. de Talleyrand. Il mourut à Naples le 23 mai 1872.

(1) Son nom nous est donné par Mme de Méritens elle-même dans une lettre à Sainte-Beuve, qui avait écrit en tête : *A garder*. — En 1848, elle lui mandait ;

« Mme Hamelin n'est pas très contente de Capponi, mais il est premier ministre à un mauvais moment, quand l'Italie veut s'unir. Le père de mon enfant est ministre avec lui (des Cultes) et le domine fort. » — (Lettre inédite.)

(2) Voici son acte de baptême :

Extrait des registres de l'Eglise évangélique de Florence.

Henri-Marcus-Diodati, fils de Hortense-Thérèse-Sigismonde-Alexandrine-Sophie Allart, de Paris.

Né à Florence, le vingt-un mars mil huit cent trente-neuf, a été baptisé par moi soussigné dans la chapelle de l'église évangélique de Florence, le vingt-neuf avril de la même année.

Présenté au saint baptême par sa mère.

Témoins : André Vieusseux, domicilié à Florence; Jean-Jacques Kubly, domicilié à Florence.

En foi de quoi, j'ai signé ce certificat de ma propre main et l'ai revêtu du sceau de l'Eglise Evangélique de Florence.

Signé : Moïse Droin, chapelain de ladite Eglise et de la légation de Sa Majesté le roi de Prusse auprès de la Cour Impériale et Royale de Toscane.

« Elle ne veut pas éteindre les foyers qu'elle a allumés, elle les respecte et elle les entretient comme des autels, avec une coquetterie pieuse et charmante. Qu'on ne se scandalise pas! elle se défend et se réserve pour l'homme dont elle partage la passion, elle confie ce nouvel amour à ceux qui lui redemandent le passé, elle échappe aux périls de ces entrevues, tout en avouant qu'elle en a senti le charme et l'émotion. Elle a pour principe de cœur qu'on ne cesse pas d'aimer ce qu'on a aimé, que ceux qu'elle a quittés par lassitude ou par crainte du joug étaient dignes de son éternelle tendresse, et elle laisse volontiers à ces amitiés le nom d'amour qui sied encore à leur délicatesse. Elle suit les travaux de ces esprits éminents, elle s'intéresse à leurs succès dans les lettres, dans la politique ou dans le monde, elle garde leur confiance intime qu'elle provoque par la sienne. Elle s'est emparée de leur estime, elle la conserve, et un peu de leur amour lui revient encore, par chaudes bouffées, bien qu'elle n'y prétende plus. Il y a dans tout cela une facilité de relations qui rappelle les amours philosophiques du siècle dernier, moins ce qui les gâtait, la galanterie libertine. »

On ne saurait mieux dire. Et, puisque nous sommes sur ce chapitre, épuisons le sujet. Un jour que Sainte-Beuve discutait avec Mme de Méritens le nombre d'amants que pouvait avoir décemment une femme, elle s'emporta et lui fit cette déclaration :

« Suis-je blâmable pour être moins prudente ou

plus jeune? Pourquoi une femme ne pourrait-elle pas aimer comme vous autres? Amaury (1) voulait, pour être heureux, trois femmes à la fois. Souvenez-vous-en, ou je chercherai la page. Ne dites donc pas qu'il ne faut pas dépasser trois amants dans toute sa vie. Ne mettez pas des nombres. Dites seulement qu'il faut garder l'honnêteté, l'estime, ne faire que ces choses qui ne sont pas toujours la passion, mais que Dieu voit et accepte, car c'est sa loi entraînante et invincible qu'il impose. »

Et, comme Sainte-Beuve ne voulait pas se laisser convaincre, Hortense revenait à la charge dans la lettre que voici :

« Il y a une question sur laquelle, monsieur de Port-Royal, vous étiez bien sûr que je vous reprendrais plus tard. Je vous ai dit : « Je porte ces choses devant Dieu! » Vous répondez : « Porte-t-on les besoins de la vie devant Dieu? » — On a pourtant inventé le jeûne, on y a attaché une idée religieuse, et, inventé peut-être pour se dompter, on a dépassé le but.

« Mais il est un besoin qui est tout mêlé de sainteté. Il est si doux et si entraînant, il renferme tant de dangers et il est si bien le père de la pudeur, qu'on a cherché tous les moyens de le dompter, et, comme il peut devenir grossier ou sortir même des lois naturelles, les chrétiens l'ont flétri jusque dans le mariage. Il en a été comme pour le jeûne. Mais, de même que vous dites que Montaigne est pure nature, il s'est

(1) Dans *Volupté*.

trouvé bien des gens qui ont été aussi sur cela *pure nature.*

« C'est beau en soi et selon les gens. Votre amour, à vous, a été le plus beau et le plus saint du monde. Et telles ont été, je crois, les deux passions qui ont rempli ma vie (1). Mais si les gens aimés, organisés pour aimer, sont privés de ceux qu'ils aiment, ne peuvent-ils pas porter devant Dieu leur trouble et leur force et lui demander ce qu'ils en doivent faire? Dieu les va-t-il mépriser pour ce trouble et cette force qu'il leur a donnés? Il leur dit : « Allez, calmez-vous, vivez! » Sous cette inspiration on agit toujours le plus honnêtement et le plus loyalement du monde, on ne méprise, ni ne joue ses amants; si, au moment d'une rupture affreuse, on en a pris peut-être sans les aimer, et même avec horreur, on les a estimés comme des frères, on s'est intéressé à leur sort et on les a avertis, on a préservé leur repos et leur dignité. Ce premier désespoir passé et la nature calmée, on s'est laissé aimer, on a choisi par exemple le père de mon deuxième enfant, le plus honnête homme du monde, qui, après la naissance de l'enfant, est venu m'offrir de m'épouser, ce que

(1) Elle voulait parler de Sampayo et de Bulwer. Longtemps après, le 26 septembre 1863, elle s'exprimait ainsi sur eux dans ses Notes inédites: « Ce que j'aurais voulu, mais je n'en ai pas le talent, c'est établir les deux caractères de Jérôme et d'Henry, de façon qu'on les connût dans les lettres : l'un sublime, l'autre délicieux. Mme de *Warens, Julie, Corinne* sont des personnages familiers. Chacun les connaît en France, on les nomme souvent. Quand on aurait dit *Jérôme*, on aurait dit un grand amour, un héros de la pensée et du sentiment. Quand on aurait dit *Henry*, on aurait nommé ce qu'il y a de plus aimable, de plus léger, de plus doux, de plus voluptueux. »

j'ai refusé, parce qu'ayant voulu l'aimer je ne l'ai pas pu, et que jamais mon ancienne amitié ne s'est changée pour lui en amour. J'avais porté cet attachement devant Dieu, mais jamais Dieu n'est descendu entre nous. Entre Bulwer et moi, il est sans cesse présent, mais il m'en sépare pour certaines raisons. Et si, en arrivant d'Italie, je n'ai pas cédé à Bulwer, si je n'ai pas accepté l'appartement qu'il avait préparé pour nous deux, c'est parce que j'avais fait des serments devant Dieu, qui m'étaient plus chers que Bulwer et moi-même. Quand j'ai été occupée de vous, et libre pourtant par vos aveux, j'ai moins craint de le voir, et vous savez ce qui est arrivé, mais de nouveaux serments m'ont sauvée. Il y a une église rustique à Herblay, où, depuis des années, je vais me calmer et rêver, et là, au printemps, Dieu m'a donné de nouvelles espérances et a appuyé un homme qui demande sans cesse à m'épouser tout de suite. Il est d'une famille noble, et je crains sa famille, je crains sa jeunesse, je crains tout. Si vous m'aviez aimée, l'autre année, j'aurais voulu vivre libre pour vous, moins exigeante, moins violente que vous ne pensez. Mais qui sait? Laissons, selon votre tranquillité, les choses et les familles se déclarer... Si les passions nous étaient données faciles, si l'ambition, les lois, la pauvreté, la convention, les préjugés ne les gênaient pas sans cesse, il faudrait rester jeune, mais on est très heureux quand on garde le souvenir, la douceur des passions dans le repos de l'âme et l'enchantement de l'étude.

« Voilà ma morale, voilà ma morale, voilà ma morale! Daignez-vous l'approuver, monsieur? J'en dirais plus si je n'avais pas une plume qui n'est pas la mienne et me trahit. — Bonsoir donc (1)! »

On voit qu'Hortense avait le courage de son opinion.

IV

Et quel était donc cet homme de famille noble qui demandait alors sa main? — C'était M. de Méritens. D'après leur acte de mariage, que j'ai sous les yeux, il se nommait Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens de Malvézie, — ce qui n'était déjà pas mal; — mais Hortense nous apprend qu'il avait d'autres titres, sinon à sa considération, du moins à celle de d'Hozier. Il était de Malvézie de Marcignac l'Asclaves de Saman et l'Esbatx (d'où le pseudonyme qu'elle prit pour ses *Enchantements*). « Je date de Charlemagne, — disait-elle à Sainte-Beuve, — et nous avons fait les Croisades! » Elle n'en était pas plus fière, d'ailleurs, et ce qui la ravissait surtout en M. de Méritens, c'est que, « comme Richard Cœur de Lion, il était à la fois un héros et chantait admirablement ». Il paraît qu'il avait eu « une conduite héroïque à l'armée dans les affaires de Lyon ». — Quelle occasion pour une Madeleine de racheter sa vie et de

(1) Lettre inédite.

faire une fin! Oui, mais Hortense n'avait aucun goût pour le mariage, et tous ceux qui la connaissaient se demandaient si elle devenait folle (1).

En tout cas elle n'était pas pressée. Quand son « troubadour », comme elle l'appelait, venait lui faire la cour, elle lui parlait de Hume, dans lequel elle était plongée pour le moment, ou bien encore de Machiavel. N'ai-je pas dit que Capponi l'avait engagée à s'occuper d'histoire? Elle avait si bien suivi son conseil qu'elle venait de publier l'*Histoire de la République de Florence* (2). — Epouser Apollon, disait-elle à Sainte-Beuve, est la seule noce qui n'effarouche pas. Pour moi, je me fierais aux femmes qui ont ces craintes; quelle légèreté de se marier! Il faut au moins deux ans d'intimité avant cela (3). »

Cependant, à force de l'ennuyer, M. de Méritens finit par obtenir gain de cause. Le 30 mars 1843, il la conduisait à l'autel, dans la petite église d'Herblay (4), et, le lendemain, il partait avec elle pour

(1) En décembre 1842, elle écrivait à Sainte-Beuve :

« Vous ne me dites pas un mot de mon mariage, vous ne me dites pas en ami : « Achevez donc ! » ou comme Béranger : « Arrêtez ! » J'ai voulu amuser celui-ci en lui racontant comment les choses se sont passées. Tout est remis en février, la saison des amours, chez les Romains, du mariage. Ou vous dites : « Que m'importe cette perfide avec tous ses amants, ses adieux, ses incertitudes, et l'Anglais, et le Languedocien, quelle femme légère et irrésolue ! » Ou vous dites : « Pour Dieu, qu'elle ne revienne pas tendre et enchantée des poètes ! Je suis tout ailleurs et elle doit le comprendre. » (Lettre inédite.)

(2) 1 vol. in-18, chez Delloye, 1843.

(3) Lettre inédite du mois de décembre 1842.

(4) Extrait des registres du mariage de la paroisse Saint-Martin, d'Herblay :

« L'an 1843, le 30 mars, après les publications des 2 bans faites en

Montauban, où il venait d'être nommé architecte du gouvernement. Tout alla bien pendant les premiers jours. Elle écrivait à Sainte-Beuve, le 28 mai :

« Je trouve le mariage excellent au fond, mauvais dans quelques parties qu'on peut corriger; l'homme en disant parfois : « je veux », le gâte. Former un mari seul est plus difficile que si la loi était changée

cette église au prône de la messe paroissiale, les dimanches 12 et 19 mars présent mois, sans qu'il se soit trouvé aucun empêchement ou opposition, vu la dispense du troisième ban et du temps prohibé du carême accordée par l'officialité diocésaine en date du 14 mars présent mois; — Vu l'acte civil de la mairie de cette commune en date de ce jour ;— Vu la dispense d'heure accordée par Monseigneur l'évêque de Versailles, en date de ce jour. Le s[r] de Méritens ayant attesté que les bans avaient été publiés à l'église de Belleville et que c'était par oubli que le certificat n'en avait pas été levé ; de plus, autorisation de passer outre ayant été demandée à Monseigneur l'évêque de Versailles ; toutes les autres lois civiles et ecclésiastiques ayant été observées.

« Nous soussigné, curé de Saint-Martin d'Herblay, avons donné la bénédiction nuptiale au S[r] Napoléon-Louis-Frédéric-Corneille de Méritens de Malvézie, architecte du gouvernement, né à Savone (État de Gênes), domicilié à Belleville (Seine), fils majeur du S[r] Bernard-Martin-Cyprien de Méritens, baron de Malvézie, domicilié à Toulouse (Haute-Garonne), et de D[e] Elisabeth Dufourg, son épouse d'une part ;

« Et D[lle] Hortense-Thérèse-Sigismonde-Alexandrine-Sophie Allart, née à Milan (royaume Lombard-Vénitien), fille majeure de défunt Nicolas-Jean-Gabriel Allart, et de défunte Marie-Françoise Gay, son épouse, d'autre part.

« Tout ce que dessus en présence des sieurs Jean-Baptiste-Séraphin de Méritens de Malvezie, frère de l'époux, domicilié à Paris, rue de la Marche, n° 9 ; le comte Auguste Dillon, colonel en retraite, ami de l'époux, domilicié en cette paroisse ; Etienne Granghon, avocat à la cour royale de Paris, domicilié à Paris, rue des Vieux-Augustins, 69, ami de l'épouse, et Louis-Bien-aimé Mongies, médecin, domicilié en cette paroisse, aussi ami de l'épouse, qui ont signé avec les époux et nous.

« Ont signé :

« L. de Méritens de Malvezie, Hortense Allart, A. Dillon, Granghon, S. de Méritens, Mongies, M. Allart, Bertrand, curé. »

pour le genre humain. Mon mari est aussi bon qu'il est brave et généreux. Je le souhaite un jour de vos amis; dites-moi quelque chose d'aimable sur lui, comme Libri et les autres ont fait, car il faudra le voir. Nous sommes ici, mais pas pour toujours (1). »

Puis vint l'hiver. Pour tuer les longues soirées, elle se mit à lire les œuvres complètes de Diderot; elle fréquenta aussi la duchesse de Polignac, qu'un ami de M. de Méritens avait trouvé le moyen de retenir à Montauban. La lune de miel était déjà finie. Hortense jugeait son mari « dur, despote, jaloux, emporté » ; elle détestait leurs liens, elle disait « qu'aucune femme fière n'en supporterait de pareils et qu'elle les briserait, si ce n'était son enfant ».

« J'ai parlé du mariage et je ne le connaissais pas. La loi est mauvaise qui soumet un être libre et capable de liberté. La communauté n'est pas même, puisque l'homme peut tout et la femme rien sans lui. Que les hommes l'acceptent pour eux, bon! mais pour leurs filles! Je n'y conçois rien. Vous direz : N'allez pas juger par des exceptions, et Ajax (2) en est une. C'est bien dit. Mais il faut pourtant compter que la moitié des femmes se plaignent comme moi ou plus que moi. Et voilà Bulwer qui vient se placer de l'autre côté des Pyrénées, devant ma fenêtre!

« O mes amants, mes aimables amants, amants d'un jour, de dix ans, amants d'indignation, amants

(1) Lettre inédite.

(2) Elle désignait ainsi M. de Méritens, à cause de son caractère emporté.

de cœur, combien tout cela revient avec charme à la mémoire quand on vit seule et opprimée (1) ! »

Cette lettre est du 4 mars 1844. Un mois après, Hortense jetait son anneau de mariage sur la grande route de Montauban à Paris (2) et revenait seule à Herblay, qui fut toujours « son port ». Elle y habitait, non loin de l'église, une petite maison que connaissaient tous ses amis, pour y avoir couché plus d'une fois dans la belle saison, depuis Bulwer, Libri, Lehmann et Sainte-Beuve jusqu'à cette « belle Marie aux longs cheveux » (3), dont elle était un peu jalouse.

A partir de ce moment, elle s'enferma dans cette maison de campagne et y vécut relativement chaste, entre ses historiens préférés, ceux de Rome et ceux de Florence; elle partagea sa vie entre l'étude et l'éducation de son fils, — ce qui ne l'empêchait pas d'aller de temps en temps passer un jour ou deux à Paris, hôtel du Rhône, rue Saint-Nicaise, pour causer politique, religion et littérature avec Thiers, Mignet, Béranger, Leroux, Sainte-Beuve, et quelquefois Chateaubriand. Car elle s'intéressait à tout ce qui passionne les esprits d'élite, et cette « femme à la Staël », comme la définissait Sainte-Beuve, avait des connaissances extrêmement variées. Peut-être n'avait-elle pas suffisamment digéré ses lectures; peut-être ne savait-elle pas non plus au juste ce

(1) Lettre inédite à Sainte-Beuve.
(2) *Les Enchantements*, p. 311.
(3) Madame d'Agoult.

qu'elle voulait, mais elle savait parfaitement ce qu'elle ne voulait pas. D'abord elle n'aimait pas la démocratie (1) et ne comprenait le gouvernement qu'aux mains des aristocrates. Dans les temps anciens, son homme était Cicéron; dans les temps modernes, c'était Pitt. Elle avait passé la moitié de sa vie à étudier Cicéron, « assise à ses pieds »; elle le lisait dans le texte, le pénétrait jusqu'à la moelle. Son admiration pour lui venait de ce qu'il avait tout prévu

(1) En 1875, elle écrivait à Jules Troubat:

« Montlhéry, 17 septembre.

« Tout en détestant et niant la démocratie dans les grands états et en France, j'ai commencé à m'apercevoir, monsieur, que nous n'avons de la démocratie que le mot et qu'ici elle n'existe pas. Le grand Conseil de Florence, l'assemblée du peuple d'Athènes et les élections par le peuple sont de ces deux villes : voilà la démocratie possible dans ces lieux réservés.

« En France le peuple vote, mais sous la direction des partis : ces partis c'est le choix, l'élite, l'*aristocratie naturelle*. Voici M. Thiers qui se réveille et qui se déclare pour le scrutin de liste et contre le *Syllabus*. Il va donc mener les élections comme il a mené les cinq milliards. C'est là l'*aristocratie;* c'est celle de l'Angleterre et de Rome, non celle de Venise, qui ne comptait pas le peuple.

« Le peuple sans direction, c'est la commune de l'autre jour, c'est celle de 93.

« Mais l'aristocratie héréditaire de Londres et de Rome (qui en avaient deux), celle-là, nous ne l'avons plus.

« C'est ainsi, il me semble, que les médecins, cherchant l'âme d'après des lois terrestres, ne la trouvent pas. Platon savait qu'on se noyait à moitié et qu'on s'évanouissait, mais il rattachait la question d'une conséquence universelle qui est visible, et qui nous annonce une suite à la beauté absolue et à l'enchaînement des choses. Il était sûr de son aperçu, de même qu'il avait deviné l'attraction, prouvée depuis.

« Il ne faut pas sans doute, monsieur, faire des querelles de mots, mais je n'avais jamais bien compris la tragédie de *Cinna*, parce qu'elle s'appelle *Cinna*. En l'appelant dernièrement pour m'amuser: *Auguste ou la puissance criminelle*, alors j'ai compris cette tragédie et sa beauté; c'est Auguste qui est le héros et qui est la leçon. Cinna, Cinna, n'est rien du tout, ni Emilie... » (*Lettre inédite.*)

et que, pour dominer la société de son temps, « il n'avait eu recours ni à l'hypocrisie, ni à l'épée ».

« Les grands Romains se drapaient pour vivre et pour mourir. Cicéron seul était simple. Il entraînait les cœurs et les esprits ; il ralliait à lui tous les bons. César ne songeait qu'aux batailles, aux rivalités; mais l'esprit de Cicéron a vaincu César à la Pharsale du genre humain (1)! »

En résumé, Hortense était pour la liberté en matière politique, mais pour la liberté sage et contenue. En religion, elle était libre-penseuse, mais elle était franchement déiste et ne comprenait pas qu'on pût être athée. Le plus grand tort du XVIIIe siècle, à ses yeux, était d'avoir empêché Buffon d'être religieux. Elle l'aurait « mieux aimé élève de Port-Royal que si dur, si *bête*, riant des causes finales évidentes, et supposant toujours ses coups heureux et hasardeux de la matière ». Mais le catholicisme étriqué, corrompu, fanatique, lui faisait horreur. Elle avait le sentiment qu'il périrait comme la race humaine au déluge. Elle disait, un jour, au curé de son village :

« Cette foi catholique sera pressée par les grandes eaux sur un point, un arbre, un roc, et disparaîtra dans les flots. Il est beau de mourir ainsi, comme Israël, mais il faut mourir. Nous deviendrons tous (notre race) protestants, c'est-à-dire évangélistes, protestants progressifs, comme ils sont essentielle-

(1) Cf. son *Timide essai sur la Correspondance sublime de Cicéron* (Sceaux, impr. Charaire, 1876).

ment, rejetant l'enfer et jusqu'à la divinité du Christ. Ce sera la philosophie unie à la partie sublime de la morale du Christ, mais je désire qu'on rejette l'horreur pour l'amour en lui-même. La retenue, soit, quoique les anciens l'aient peu connue; mais l'horreur, non. Cela vient moins de Jésus-Christ que de saint Paul, et permettez-moi d'appeler saint Paul le baron d'Holbach de Jésus-Christ. Il y a une troupe de petits hommes qui ont gâté le XVIIIe siècle, si on daigne les comprendre dans le XVIIIe siècle; et de même une troupe de petits saints (et permettez-moi d'y mettre cette bête de saint Paul) ont gâté la morale de l'Evangile en la forçant et surchargeant. On chassera du Temple et du siècle les barons d'Holbach et par là l'Evangile; la philosophie et le XVIIIe siècle se donneront la main, car se sont les écoles à toutes les époques qui ont dénaturé les travaux (1)... »

Tout cela, certes, était d'une belle audace, bien qu'un peu confus. Et la preuve qu'en s'exprimant ainsi, devant le curé d'Herblay, Hortense était sincère, c'est qu'elle avait déjà commencé à mettre ses théories en pratique. En 1839, quatre ans avant de se marier à l'église, — et elle n'y avait consenti que par déférence pour les Méritens de Malvézie de Marcignac l'Asclaves, de Saman et l'Esbatx, et par respect pour les Croisades, — elle avait fait baptiser, comme nous l'avons vu, son second fils à l'église

(1) Lettre inédite adressée à Sainte-Beuve, en mai 1845.

évangélique de Florence. Et, deux ans plus tôt, en 1837, étant à Rome elle avait dit à son fils Marcus, en lui montrant le dôme de Saint-Pierre : « Mon enfant, à partir d'aujourd'hui, tu es protestant ! » Marcus était trop jeune alors pour comprendre, mais le grain, bon ou mauvais, qu'on a semé dans une âme d'enfant lève tôt ou tard. J'ai ouvert par curiosité la brochure de combat que Marcus publia, en 1876, sous le titre : *le Concordat Napoléon et le Catholicisme, à propos de l'enquête de Mun* (1), et j'ai constaté qu'il s'y montre très sévère pour l'Église en général et pour les évêques et le pape en particulier. Telle mère, tel fils !

Cependant, Marcus tenait aussi de son père. Il avait son esprit, son visage, son originalité ; à peine âgé de dix-huit ans, il amusait sa mère en lui parlant des femmes, de son envie de se marier et de son désir d'avoir un enfant !...

Il faut entendre Hortense raconter ses fredaines à Sainte-Beuve :

« 3 novembre 1845.

« J'ai passé la journée dans la forêt sous une pluie de feuilles. C'était fort beau ; le pied des grands arbres est entouré de jeunes arbres ; on ne voit que verdure d'automne ; c'est un endroit dont les siècles et la nature se sont emparés. J'y ai pensé à la poésie, à vous, à l'amitié, car tous mes sentiments moins

(1) Brochure de 52 pages (Amyot, éditeur).

sages se sont envolés à l'approche de l'hiver, où je vous vois repris et tiraillé par les belles. Je reprends donc tous les avantages de l'automne et me trouve doucement dans l'état de la forêt.

« J'y avais commandé pour demain un déjeuner, mais, au retour, la petite maîtresse de mon fils l'a pris en arrivant, avec un joli chapeau rose, et le déjeuner sera pour eux. Allez donc, amour, en chapeau rose, mais sentirez-vous si bien le langage de l'automne? »

« 12 novembre.

« Le petit chapeau rose est revenu, elle ne bouge d'ici, ils se lèvent à deux heures, que dois-je faire? Il veut la prendre avec lui à Paris. Écrivez-moi et parlez-moi de vous. »

« 13 novembre.

« Mon curé, qui est un homme d'esprit et de vos amis, vient de publier un livre traduit de l'indoustani. Il m'a priée d'en faire un article qui a paru ou va paraître dans la *Revue indépendante*. Vous voyez qu'on est lettré à Herblay! Je suis interrompue par mon fils, qui vient de mettre sa petite en voiture. »

« 15 août 1846.

« Je voudrais vous amuser de ce qui se passe ici, mais l'amitié n'ose : je crains de déplaire à une femme

que j'estime, mais qui a, comme vous, un tel goût des formes et de la jeunesse que voilà la seconde fois que mon étourneau de fils manque une occasion qui nous aurait tous transportés. Passy me l'a envoyé pour six semaines, et cet enfant, beau, simple, agréable n'a jamais su ni voulu comprendre une beauté qu'il confond trop avec sa mère. Il aime toujours cette petite fille de l'autre année, qui est si jolie, elle est venue mal à propos ici pour tout gâter; et j'ai en vain parlé de Mme de Charrière, de Benjamin Constant, des amitiés durables, des lettres et des femmes encore séduisantes. Il nie cela, il dit que c'est vicieux, il n'est point fat, et ne veut rien comprendre. Enfin il est parti après six semaines et, après un accueil charmant, il a reçu un adieu trop glacé, car je ne le conçois guère là-dedans. Mon fils est un garçon plutôt moqueur et ironique, qui voit comme son père le côté ridicule de toute chose, et qui a beaucoup d'esprit, mais il ne le laisse guère voir, étant timide et réservé. Je ne vous l'ai pas envoyé, pensant que ces garçons de vingt ans sont toujours ennuyeux puisqu'ils ne savent pas causer, mais il est à vos ordres si vous pouviez avoir besoin de lui pour des commissions ou pour lire tout haut. Il m'a dit de vous en avertir, en vous prévenant qu'il est encore trop bête pour oser vous chercher, mais qu'il le fera plus tard avec un grand empressement. »

« 28 août.

« Mon fils, enlevé encore ce soir par sa petite maî-

tresse, me laisse une soirée solitaire. Je me sens stoïcienne de la tête aux pieds. »

« 1er décembre.

« Oui, vantez la jeunesse ! Cet enfant dit déjà du petit chapeau rose : « Comment m'en débarrasser? Que dois-je faire ? » Je réponds : « Quoi ! une fille si belle ! » Il dit : « Je voudrais qu'elle fût laide, ce serait un changement, ce ne serait plus elle. » Hélas ! il est fils de ce penseur qui me disait dans l'orage de notre passion : « Permettez-moi une expression vulgaire, mais laissez-moi vous dire que le jeu n'en vaut pas la chandelle ! » Voilà ce que sont les penseurs et surtout les poètes. Mais vous sentez que, si jamais Minerve a pu aimer, cela a dû être l'éclair d'un moment. »

« 4 février 1848, de Passy.

« Je n'ai ici ni la ville ni la compagne, mais j'ai mon fils, plein de journaux et plein d'affaires, avec le naturel de Sampayo qui se déclare, un enfant qui ne pense qu'à la politique. Il me raconte que sa petite maîtresse, pour le retenir la nuit, lui prépare les journaux du soir ; et quand il dit : « Je vais lire les journaux », elle les lui présente avec un beau sourire. »

Pauvre petit chapeau rose ! encore quelques nuits d'amour, et le coup de vent du 24 Février vous em-

portera, avec les journaux de Marcus et le parapluie de Louis-Philippe, loin, bien loin, sans espoir de retour !

V

Ce n'est pas la seule chose que la révolution de 1848 ait emportée, dans la vie ou autour d'Hortense. Bulwer la définissait : « Une invasion de barbares conduits par Orphée. » Hortense, à l'exemple de tant d'autres, s'en prit à Orphée lui-même de tous les maux qui s'abattirent en quelques mois sur son foyer et sur le pays. Et le plus grand de ces maux, en ce qui la regardait, fut la dispersion de ses amis, car, tout en vivant dans la retraite, elle n'aimait pas la solitude; elle avait besoin d'entretenir un commerce quasi journalier de lettres ou de visites avec tous ceux qui lui étaient chers.

Or, à peine Chateaubriand était-il mort que Sainte-Beuve quitta Paris pour aller faire un cours de littérature à l'Université de Liège. Puis ce fut au tour de Libri de passer la frontière, on sait dans quelles circonstances. Mme de Méritens a toujours été persuadée que Libri fut la victime des jésuites. Ils ont le bras si long ! On prête si facilement aux riches ! Il y eut à cette époque tant de manigances, rue de Poitiers! Elle n'était pas d'ailleurs la seule qui crût à l'innocence de ce singulier bibliophile. Mérimée partageait sa conviction et même il la paya un peu cher.

Mais rien n'honore plus un homme que la fidélité à ses amis, et Libri se défendait si bien, il criait si fort, de l'autre côté de la Manche, qu'il eût ébranlé les pierres.

Il écrivait de Londres à Mme de Méritens, le 17 décembre 1850 :

« Vous êtes une amie admirable, il y a presque plaisir à se voir calomnié pour être défendu comme vous le faites. Vos lettres me font grand bien et un plaisir infini. Ecrivez-moi souvent... Vous verrez la leçon que je graverai sur le front des magistrats français. Jusqu'à présent on n'a vu que des jeux d'enfants. Il y a dans ma nature une chose dont j'ai fait plusieurs fois l'expérience et qui est très utile. Aux approches d'un danger et à mesure que le moment critique approche, je sens un esprit plus net et plus calme, et ma résolution plus ferme et plus arrêtée.

« Apprêtez-vous à voir TOUT *le monde avoir peur*. Laissez-les aller, ils me reviendront. Ne me sont-ils pas revenus après la publication du Rapport Boucly?

« Je compterai toujours sur vous, car vous êtes de ceux qui disent : *Etiam si omnes, ego non*.

« Mille choses à Marcus, son souvenir m'est très cher.

« Apprêtez-vous à juger les coups (1). »

(1) Lettre inédite. — Voir à l'*Appendice*. — Quand il écrivait ces lignes, Libri avait été condamné, le 22 juin 1850, à dix années de réclusion, à la dégradation et à la perte de ses emplois publics, pour

Puis vint ensuite le coup d'État, qui ferma la bouche au plus bavard des correspondants d'Hortense : — c'est ainsi qu'elle appelait M. Thiers. — Depuis lors, elle n'eut plus avec qui causer, rue Saint-Nicaise où elle avait gardé un pied-à-terre, que Béranger qui commençait à radoter, et une demi-douzaine de vieilles femmes, dont M[me] Regnault de Saint-Jean d'Angély et la duchesse de Raguse, les protectrices de sa jeunesse. Elle prit Paris en grippe et son cher village d'Herblay lui devint insupportable. Pour comble de malheur, la santé de son fils Henri lui causait depuis quelque temps de sérieuses inquiètudes. Comme elle était mère avant tout, elle pensa que le changement d'air lui ferait du bien et se mit à voyager. Après avoir habité Bezons et Coulanges-la-Vineuse, elle s'établit dans la vallée de Talouan, à trois lieues de Sens, où elle mena trois ou quatre ans la vie de fermière. Mais cette vallée de la Bourgogne était tout de même bien éloignée de Paris pour une Parisienne comme elle. Et puis Marcus s'ennuyait tant de sa mère ! Un beau jour, elle lâcha sa ferme, et ses vaches et sa basse-cour pour revenir s'installer dans la banlieue, à Thiais.

Inutile de dire que, dans l'intervalle, elle n'avait pas laissé se rouiller sa plume. Sans parler de la correspondance qu'elle entretenait avec Bulwer, Béranger,

les audacieuses soustractions qu'il avait commises dans nos grandes bibliothèques, en qualité d'inspecteur général, et malgré tous les efforts tentés par ses amis, il mourut à Fiesole (Toscane), le 28 septembre 1869, sans avoir été réhabilité.

tous les jours, au fur et à mesure qu'elle se pénétrait, Sainte-Beuve aidant, de l'esprit de Port-Royal. Elle s'imagina qu'elle le possédait, le jour où Saint-Martin, « le philosophe inconnu »,lui fit comprendre le sacrifice du calvaire et que « le désir en nous est la racine de l'éternité ».

Cette disposition d'esprit, toute nouvelle chez Mme de Méritens, ne lui fut pas inutile dans l'épreuve cruelle qui lui était réservée : la mort de son fils Henri, en 1862, la trouva résignée à la volonté de Dieu ! Peu de temps après, elle publia, sous le titre de *Nouvelle concorde des quatre évangélistes*, une vie de Jésus qui pourrait être mise entre toutes les mains chrétiennes, et, de ce jour, sa vie, à elle, fut vraiment édifiante.

M. Thiers, qui l'appelait « ma très ancienne amie », lui avait fait obtenir une petite pension d'un millier de francs, en qualité de femme de lettres(1).

(1) Il lui écrivait en 1861 :

« Ma très ancienne amie, j'ai parlé à M. de Rothschild, après Bulwer. Tout ce que la recommandation la plus chaude peut faire a été fait. Maintenant il faut que votre fils se rappelle par sa présence à MM. de Rothschild, et si cela ne suffit pas je reviendrai à la charge.

« Je viens de lire le petit volume de M. Paul Boiteau (*a*). Je l'ai trouvé plein de sens, de finesse et d'esprit. Si j'avais su que je lui devais l'envoi de ce volume, je l'en aurais remercié déjà depuis longtemps. Ne sachant pas son adresse, je vous prie de me servir d'intermédiaire et de lui communiquer textuellement le passage de ma lettre.

« Mille et mille amitiés,

« A. THIERS.

(*a*) Il s'agissait du petit livre de Paul Boiteau sur Béranger.

Non seulement elle se suffisait avec cette somme quasi ridicule, mais encore elle avait l'art de faire le bien tout autour d'elle, en sorte que les gens de Montlhéry l'avaient surnommée « la bonne dame ».

Le scandale de ses *Enchantements* l'étonna beaucoup : elle ne l'avait pas plus cherché que saint Augustin dans ses *Confessions*, et elle croyait avoir, sinon sanctifié, à tout le moins purifié ses confidences par les prières qui les terminent. C'était une âme simple et naturelle du XVIIIe siècle, à qui le sens moral pouvait faire défaut, mais dont la sincérité n'était pas douteuse.

J'avais fait appel aux souvenirs de ceux qui pouvaient l'avoir connue dans ses dernières années. Une de ses petites-filles a bien voulu rédiger à mon intention la note suivante :

« Dans sa retraite de Montlhéry, Mme Hortense Allart de Méritens vivait au milieu des paysans de l'endroit. L'air de Montlhéry convenait à sa santé. La vieille tour féodale, encore solidement debout, s'harmonisait avec ses méditations sur la politique et l'histoire. Du haut de ses créneaux, elle revoyait,

« Vous aurez mes volumes en novembre, après quoi je prends ma retraite. »

Et le 13 février 1864 :

« Je suis grippé, fatigué et incapable d'écrire. Je vois le personnage dont vous me parlez, je fais cas de son grand talent et de son caractère indépendant; je suis bien avec lui, mais je ne puis me permettre de lui parler d'un sujet aussi intime que celui qui vous tient au cœur.

« Mille amitiés,

« A. THIERS. »

(Lettres inédites.)

dans une immense et ravissante étendue circulaire, des châteaux et des domaines familiers aux jours de sa jeunesse. Dans la belle saison, elle s'installait pour de longues heures à l'ombre du petit bois de pins qui lui rappelait l'Italie, au-dessous de la tour, sur la colline en pente rapide dont le sable tiède et fin a séché l'encre de ses nombreuses lettres.

« Elle avait remplacé l'habillement élégant mais simple dont elle se parait d'habitude, par un costume seyant à son âge, mais fait avec les étoffes de cotonnade employées par les paysans. Une longue capote de percale finement froncée défendait son visage contre le vent et le soleil; le large parapluie de coton bleu des paysans, en harmonie si gaie avec la campagne, l'abritait dans les longues promenades qu'elle faisait de préférence sous la pluie. Elle se drapait, sans jamais y penser, comme une Polymnie, dans un châle léger et chaud; une robe unie s'arrêtait au ras de ses chevilles pour le jeu alerte de ses petits sabots. Des manches larges et de très longs gants qu'elle faisait et même brodait adroitement elle-même complétaient ce costume si commode pour son genre de vie. Un sac, où elle emportait toujours de quoi lire et écrire lorsqu'elle partait en promenade, pendait à son fin poignet dont la délicatesse cachait une force d'acier... Quand je cherche à me la rappeler, je la retrouve tout entière dans le tableau où elle fut peinte par Ducis, frère du poète, vers l'âge de quatorze ans (1). Mme Hortense Allart de Méritens a

(1) C'est ce tableau que nous reproduisons en tête de cet ouvrage.

écrit que c'était Minerve qu'on retrouve aux deux extrémités de la vie. C'est vraiment la jeune fille au regard ingénument réfléchi et profond du portrait de Ducis qu'on retrouvait dans le visage jamais embrumé de cette grand'mère si étincelante de vie, d'intérêt et de gaieté, dont le rire olympien sonne encore aux oreilles de ceux qui l'ont entendu. Elle pleurait cependant presque aussi facilement, mais, par un don singulier, les larmes l'avaient toujours embellie et rajeunie...

« Un soir de février, à l'entrée de la saison qu'elle avait toujours redoutée, elle convint avec une voisine de quelque détail pour le lendemain. Rien d'anormal ne paraissait en elle, on l'avait vue tout le jour vaquer à ses occupations habituelles. Cependant elle n'ouvrit pas le lendemain. On avertit son fils, qui la trouva sur son lit entièrement vêtue et ne donnant plus signe de vie. Elle était morte de la rupture d'un anévrisme. Ainsi était morte sa mère, jeune encore, pendant qu'occupée à sa toilette elle relevait ses lourds cheveux. »

On m'avait raconté qu'après sa mort son fils Marcus avait brûlé toute sa correspondance. D'après les renseignements que m'a donnés sa famille, c'est elle-même qui, dans son irritation contre Barbey d'Aurevilly et consorts, accomplit cet autodafé (1).

(1) En adressant à Marcus la lettre de George Sand que nous publions au début de cet article, elle avait écrit en marge : « A jeter au feu ! »

Heureusement, une partie de ses papiers étaient alors en la possession de Marcus.

Toutes les lettres que je viens de citer, à l'exception des siennes, proviennent de sa succession. Mais les plus importantes, parmi celles qui me serviront à la montrer dans ses rapports avec Béranger, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Lamennais et les autres, sont incontestablement celles qu'elle écrivit au critique des *Lundis*, de 1841 à 1848. Lorsqu'on les aura lues, — et les fragments que j'en ai déjà publiés en donnent un avant-goût, — on saura un gré infini à Sainte-Beuve de les avoir conservées. Quant à moi, je ne saurais trop remercier ici M. Jules Troubat de me les avoir communiquées.

Un mot maintenant sur la tombe de Mme de Méritens. C'est grâce à *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* que je l'ai trouvée. Je la croyais à Montlhéry; elle est dans le petit cimetière de Bourg-la-Reine, à deux pas de celle d'André Theuriet, qui précisément était maire de cette commune quand le corps de Marcus y fut rapporté. Car, de même que Mme de Méritens avait voulu reposer auprès de son fils Henri, Marcus, qui mourut à Lunéville, le 12 janvier 1901, voulut reposer auprès de sa mère.

Ils sont là tous les trois, qui dorment côte à côte, comme la poule et les poussins dont parle l'Écriture, sous une pierre basse, fleurie de lichen, et que rien ne désigne au regard du passant.

Voici leur épitaphe :

ICI REPOSENT

HENRI DIODATI ALLART ET SA MÈRE

Né le 1er jour du printemps, le 21 mars 1839, mort dans son printemps à Montlhéry, à 23 ans, le 19 juillet 1862.

Après une vie trop courte, mais très indépendante et très heureuse.

(*Ici un écusson portant un croissant au milieu de quatre étoiles.*)

Madame Hortense Allart de Méritens, femme de lettres, née le 7 septembre 1801, morte à Montlhéry, à 78 ans, le 28 février 1879.

Elle a voulu reposer auprès de son jeune fils ; mais, morte dans la foi réformée, elle disait bien que les corps seuls seraient ici et l'esprit ailleurs.

MARCUS-NAPOLÉON ALLART

1826-1901

(*Concession à perpétuité.*)
497

Marcus aurait pu se dispenser de nous dire que sa mère croyait à l'immortalité de l'âme : toute son œuvre en témoigne.

CHAPITRE II

HORTENSE, BÉRANGER ET CHATEAUBRIAND

I. — A propos du cinquantenaire de la mort de Béranger. — Pourquoi son nom ne peut périr. — La chanson dans « l'évolution des genres ». — Béranger comparé à Lamartine et à Casimir Delavigne, de 1825 à 1828. — Caractère de son talent. — Béranger et La Fontaine. — Un mot d'Edmond About. — La chanson jugée par Béranger. — L'ancien Caveau des Panard et des Collé. — La chanson de Béranger et *la Ménippée*. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse. — Dejazet et *la Lisette*. — L'homme chez Béranger apprécié par Lamartine. — Son désintéressement. — Quelques mots sur la Lisette. — Qui fut-elle ? — Acte de baptême de Judith Frère. — Une erreur de Thalès Bernard à ce sujet. — La chanson du *Grenier*. — Lettre de Béranger à Hortense Allart sur un vers de cette chanson. — Le carnet de Lisette au Musée Carnavalet. — La bonhomie de Béranger. — Ce qu'en pensait Sainte-Beuve. — Comment avait été formé le chansonnier. — Ses premiers essais poétiques. — Influence de Henri de Latouche sur lui. — Béranger et le Romantisme. — Une lettre de lui à Sainte-Beuve. — Ce qu'il disait à Alfred de Musset et à Victor Hugo. — Ses relations avec Lamartine.

II. — Chateaubriand à Rome, en 1828. — Une lettre de lui à Villemain. — Le tombeau de Mme de Beaumont. — Promesse mal tenue. — Lettres d'amour de Chateaubriand à Mme de C*** en 1823. — Ses relations avec Mme Hamelin. — « Rivale de Mme Récamier à sa manière. » — Hortense Allart rend visite à Chateaubriand. — Sa liaison avec lui. — Témoignage du comte d'Haussonville à ce sujet. — Quand Chateaubriand revient en congé à Paris, Hortense l'accompagne et descend auprès de chez lui.

III. — Béranger à la prison de la Force. — Hortense va l'y visiter et le met en rapports avec Chateaubriand. — Lettres de Béranger à cet égard. — Chateaubriand et le parti libéral. — Son amour de la popularité. — Un mot de Benjamin Constant. — Chateaubriand offre à Béranger un siège à l'Académie française. — Leur liaison fait le scandale de la presse monarchiste.

IV. — Le roman de René et d'Hortense. — Le restaurant de *l'Arc-en-ciel.* — Leurs promenades au Champ de Mars et au Jardin des Plantes. — Une page des *Enchantements de Prudence.* — La chanson préférée de Chateaubriand. — Reproche que Sainte-Beuve adresse au grand enchanteur. — Voyage d'Hortense en Angleterre. — Elle y fait la conquête de Bulwer. — Chagrin de Chateaubriand à cette nouvelle. — Il s'en console et pardonne à l'infidèle. — Quelques lettres de lui à elle. — Preuve que leurs relations durèrent jusqu'à la mort de René. — Extraits de la correspondance inédite d'Hortense avec Sainte-Beuve. — Sur la mort de Mme de Chateaubriand. — Comme quoi Mme Récamier fit bien en refusant de se marier *in extremis* avec René.

V. — Comment Chateaubriand écrit l'histoire. — Ce qu'il dit dans ses *Mémoires* de la chanson que lui fit Béranger. — Son départ pour la Suisse en 1831. — Béranger le désapprouve. — Pensée de derrière la tête de Chateaubriand. — Il voulait une chanson et prie Béranger de la lui faire. — Béranger consulte Henri de Latouche et cède. — Impatience et intrigues de Chateaubriand à ce sujet. — Béranger lui lit quelques couplets lors de son passage à Paris. — La chanson paraît enfin dans *le National.* — Effet qu'elle produit. — Chateaubriand y répond et rentre en France. — Son arrestation. — Son internement, sa mise en liberté. — Il repart pour la Suisse. — Son *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry.* — Il est poursuivi de ce chef. — Craintes de Béranger à cet égard. — Lettres de Chateaubriand à Hortense Allart. — Son roman projeté de *Valentine.*

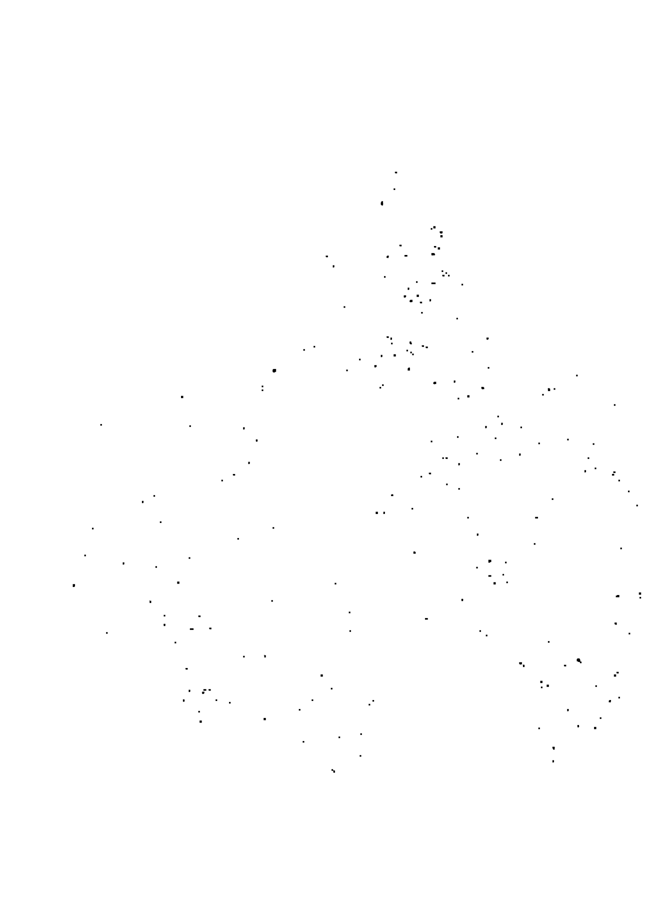
I

Il y a eu cinquante ans le 17 juillet (1) que, « dans des funérailles aussi grandioses et plus unanimes que celles de Mirabeau, la France ensevelit son poète favori dans la personne de Béranger (2) ».

Cinquante ans ! c'est une lourde pelletée de terre sur la tête et sur l'œuvre de ceux qui, à un titre quelconque, occupèrent de leur vivant l'opinion publique. Comptez les écrivains en vogue qui, durant ce laps de temps, sont tombés dans l'oubli !... J'entends dire qu'on ne lit plus Béranger. Il est certain qu'on ne le chante plus guère. Néanmoins, il est du petit nombre des élus dont le nom ne peut périr, d'abord parce qu'il incarne un genre qui, malgré tout, a sa place marquée dans la littérature, ensuite parce qu'il représente mieux que personne l'esprit frondeur et libéral qui détermina la Révolution de Juillet.

Ferdinand Brunetière, en dépit de sa théorie de l'évolution des genres, — car je ne vois pas pourquoi la chanson n'aurait pas évolué comme le reste, — ne comprenait pas plus Béranger qu'il n'estimait Baudelaire. Il rougissait, il s'enflammait à la pensée que le chansonnier de la *Mère Grégoire* aurait pu être de l'Académie, s'il l'avait voulu, et je l'aurais proba-

(1) Béranger était mort la veille, rue Vendôme, n° 5.
(2) Lamartine : *Souvenirs et portraits*, t. II, p. 279.





Béranger
d'après le dessin d'Aug. Sandoz.

blement scandalisé en lui disant que je donnerais tout le bagage poétique des Campenon, des Legouvé et des Baour, — qui barrèrent en 1824 le pont des Arts à Lamartine, — pour sept ou huit chansons de Béranger, dont *le Roi d'Yvetot*, *le Dieu des bonnes gens*, *le Vieux drapeau* et *le Juif errant!*

C'est pourtant vrai. Sous la Restauration, de 1825 à 1828, entre le cénacle de la *Muse française* et celui de *Joseph Delorme*, la critique était unanime à mettre Béranger sur le même rang que l'auteur des *Méditations* et celui des *Messéniennes*. Dieu me garde d'en faire l'émule de Lamartine, mais j'estime qu'il vaut bien Casimir Delavigne, et c'est un fait reconnu de tous qu'il a élevé la chanson à la hauteur de l'ode. Chateaubriand disait qu'il l'avait élevée jusqu'à la gloire (1). On a discuté longtemps le point de savoir s'il connaissait le latin. La chose n'a pas grande importance à mes yeux, tant de gens l'ont appris qui n'en ont rien retenu ! mais on ne saurait contester que ses chansons soient très latines, j'entends qu'elles sont essentiellement françaises de tournure et d'accent. Je trouve même que, pour la langue et l'esprit, elles ont un grand air de parenté avec les fables du Bonhomme.

— Faites-moi donc une fable de La Fontaine! — disait un jour Edmond About à un jeune poète qui se moquait devant lui de notre fabuliste.

Faites-moi donc, dirai-je à mon tour aux jeunes

(1) Lettre de Chateaubriand à Béranger, du 27 avril 1830. *Corresp. de Béranger*, t. I, p. 406.

6

aèdes qui n'ont que du mépris pour notre chansonnier, faites-moi donc une chanson de Béranger, ou seulement une chanson d'Hégésippe Moreau, son meilleur élève !

La chanson est un genre beaucoup plus difficile à traiter qu'on ne croit :

« Sans doute, la pensée acquiert de la vigueur, grâce au refrain ; mais cette obligation de l'asservir à ce même refrain en gêne le développement et l'étendue. Cette obligation d'enfermer une pensée élevée dans un petit espace ôte de la clarté à l'expression. Il est très difficile de rester simple et naturel sans sortir de son sujet. Il faut amener le refrain sans que cela paraisse forcé, et on n'y arrive que par le travail le plus assidu et le plus persévérant (1)... »

Tel était l'avis de Béranger, qui en vaut bien un autre.

Pour apprécier tout le mérite de ses chansons on n'a qu'à les comparer à celles de l'ancien Caveau. Quelle différence ! Dans l'ancien Caveau des Collé, des Panard, des Désaugiers, on ne chantait que la gaudriole, l'amour et le bon vin. Du jour où la politique s'empara de Béranger, car il avait commencé, lui aussi, par s'exercer sur les mêmes thèmes, il ajouta deux cordes graves à son instrument, — qu'il appelait modestement une vielle, — la corde satirique et la corde patriotique, et sa chanson devint la sœur de la *Ménippée*. Seulement, la *Ménippée* n'avait

(1) Lettre à Mme de Solms. *Corresp. de Béranger*, t. IV.

pas dépassé les cercles littéraires et fut l'arme en quelque sorte d'une élite, tandis que les chansons de Béranger pénétrèrent, grâce aux colporteurs, dans les couches profondes du peuple et jusque dans les provinces les plus éloignées. Mon enfance et ma jeunesse ont été bercées par elles ; c'est pour cela, sans doute, que j'en ai gardé si bon souvenir. Ma mère savait par cœur *le Roi d'Yvetot, le Vilain, la Bonne vieille, la Lettre à l'Académie*, etc. Et il fallait l'entendre, l'hiver, à la veillée, chantonner ces couplets spirituels en filant sa quenouille de lin. Souvent mon père lui donnait la réplique ; mais, comme il avait été soldat, — il avait fait le siège d'Anvers, — il chantait de préférence les chansons patriotiques : *les Gaulois et les Francs, le Bon Dieu, le Vieux drapeau.*

A dix ans, j'emboitais le pas dans la rue aux conscrits qui tiraient au sort et je disais avec eux :

Conscrits, au pas,
Ne pleurez pas,
Marchez au pas,
Au pas, au pas, au pas, au pas...

Quand j'en eus vingt-cinq, celle qui avait créé *la Lisette* acheva de ce côté mon éducation. Elle était alors presque octogénaire, mais elle avait encore toute sa jeunesse d'esprit, et je n'oublierai jamais les huit jours qu'elle passa sous mon toit. C'était à Nantes, en 1874. Ah ! *la Lisette, la Lisette !* qui n'a pas entendu Déjazet la chanter de sa voix grésillante

et nasillarde ne peut imaginer le charme qu'elle y mettait. C'était vraiment le comble de l'art!

Voilà pour le chansonnier. — Et l'homme? dira-t-on. — « L'homme chez Béranger, répond Lamartine, était immensément au-dessus du poète (1). » Quel plus bel éloge?

Sainte-Beuve aimait à répéter que pour bien juger quelqu'un, il était indispensable d'être renseigné sur la façon dont il se comportait avec les femmes et dans les affaires d'argent. Voyons comment Béranger se comportait sur ces deux points.

Nous savons déjà qu'il était d'un désintéressement absolu, qu'il refusa toute sa vie d'accepter quoi que ce soit du pouvoir et qu'il mourut, comme il avait vécu, dans une condition plutôt médiocre.

En 1834, il faillit se brouiller avec Hortense Allart parce qu'elle s'était permis d'ouvrir à son insu une souscription publique afin de lui venir en aide :

« En vérité, ma chère Hortense, ce n'est pas de vous que je me serais attendu à avoir jamais pareil désagrément! Sans comprendre les gens, on doit pouvoir les connaître. Or, vous deviez assez m'avoir vu de bizarreries pour vous figurer qu'il ne me conviendrait pas d'être ainsi mis à la merci du public; qu'il y avait une portion de moi que je ne voulais pas livrer aux regards de tout le monde, et qu'on peut être chansonnier et avoir pourtant une certaine pudeur... Savez-vous qu'en province j'ai trouvé des

(1) *Souvenirs et Portraits*, t. II, p. 300.

gens de votre avis, qui prétendaient que je n'en aurais pas été quitte pour 500.000 francs? Un demi-million, quelle aubaine pour un pauvre diable! Selon ces calculateurs et un peu selon moi, les notabilités se seraient empressées de concourir à cette bonne œuvre: ministres, pairs de France, préfets, etc. Que sais-je? Des princes même seraient venus se réunir aux braves gens de la classe ouvrière pour m'enrichir à tout jamais. Eh! c'est justement cela qui m'a dû faire peur, plus peut-être que toutes les raisons que je vous ai données (1). »

Dans ses rapports avec les femmes il n'était guère plus compliqué.

Quoiqu'il ne fût pas beau, loin de là, il eut toujours beaucoup de succès auprès d'elles. Jeune, elles le recherchaient pour son esprit et ses talents; vieux, pour sa bonhomie, sa popularité, la sagesse de ses conseils. Mais en dehors de ses amours avec Lisette et de quelques passades avec des femmes plus ou moins faciles, il n'eut pas, à proprement parler, d'aventurer galantes. Il aimait la femme pour elle-même, pour ses qualités et ses charmants défauts, mais il s'en méfiait comme de la peste (2). Il écrivait une fois à Hortense Allart :

(1) *Lettres choisies de Béranger* à Hortense Allart. Voir à l'*Appendice*.

(2) Quelques mots sur la Lisette. — Qui fut-elle au juste? Bien malin qui pourrait le dire, Béranger en ayant gardé le secret. Je crois qu'il a célébré sous ce nom les diverses amours de sa jeunesse, comme Lamartine a célébré les siennes sous le nom d'Elvire. Cependant, c'est

« Vous avez bien cherché, coquette (car vous l'avez été avec moi et peut-être avec moi seul), à me faire tomber à vos genoux, mais j'ai si bien deviné

Mlle Judith Frère, son amie d'enfance,qui a fini par incarner la Lisette aux yeux du public, comme Mme Charles le personnage d'Elvire.

Thalès Bernard, son biographe, raconte qu'elle était fille d'un maître d'armes et qu'elle naquit, en 1777, rue Montorgueil, dans un ancien hôtel qui portait alors l'enseigne du *Roi d'Yvetot*. C'est une double erreur : elle était fille d'un maître pâtissier et vint au monde rue Sainte-Marguerite, proche Saint-Germain-des-Prés, comme il appert de son acte de baptême, inédit jusqu'à présent :

Paroisse Saint-Sulpice. — Le 15 du mois de septembre de l'année 1778 a été baptisée Françoise-Nicole-Judith, née d'hier, fille de Louis Frère, maître pâtissier, et de Magdeleine-Judith Bourgeois, son épouse, demeurant rue Sainte-Marguerite. Le parrain, Nicolas Bourgeois, de Paris, la marraine Françoise Joubert, épouse de Charles Frère, grand-père de l'enfant ; le père présent et ont signé...

(*Communiqué par Edmond Beaurepaire, conservateur adjoint de de la Bibl. Saint-Fargeau.*)

Et le *Grenier*, dira-t-on, le fameux grenier popularisé par la chanson? Il existe toujours ; il est situé rue de Bondy et boulevard Saint-Martin, 78, et certainement mademoiselle Judith en fit l'ascension plus d'une fois; mais, en ce temps-là, ce n'était pas elle qui était Lisette, c'était plutôt cette folle de petite cousine, nommée Adélaïde Paron, qui, un jour de nivôse 1801, donna un fils à Béranger. Elle était jolie, dit l'histoire, et dame!...

J'ai su depuis qui payait sa toilette.

Quand parut la chanson du *Grenier*, ce vers effaroucha plus d'une lectrice, et Béranger dut s'expliquer. J'ai sous les yeux la réponse qu'il fit à Hortense Allart — qui pourtant n'était pas bégueule. — Elle est datée d'un autre grenier, celui de la Force, 22 mars 1829 :

« Si vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait choquée dans *le Grenier*, je vous l'aurais dit. Ah ! ma chère amie, que nous entendons l'amour différemment ! A vingt ans, j'étais à cet égard comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une très mauvaise idée de cette pauvre Lisette? Elle était cependant si bonne fille! si folle! si jolie! Je dois même dire si tendre ! Eh quoi ! parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle. Vous n'en auriez pas eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien ! D'ailleurs, elle n'eût pas mieux demandé de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire ? Moi j'étais si pauvre ! La plus

que c'était pour voir comme je m'en relèverais que je n'ai fait que sourire de vos agaceries. Bien m'en a pris, ma foi! Comme vous vous seriez amusée à bouleverser ma pauvre tête! Quand on est sujet aux migraines, on évite avec grand soin les voitures qui cahotent leur monde, surtout quand il n'y a que des cahots à attendre. Les bonnes places n'auraient pas

petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, panade que je faisais moi-même, en entassant rime sur rime, et tout plein de l'espoir d'une gloire future.

« Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires! Oh! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre! Employez bien ce qu'il vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez-vous aimer ; j'ai bien connu ce bonheur ; c'est le plus grand de la vie. Mais n'aimez pas avec votre tête ; arrivée à mon âge, vous n'oseriez pas regarder en arrière, car vous ne seriez suivie que par les squelettes de vos illusions. Matérialisez un peu plus l'amour que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Il me semble que cela est aussi nécessaire aux femmes qu'à nous. »

Après cela, qui pourrait en vouloir à Lisette?... Mais l'autre, la dernière, la vraie, avait-elle été toujours sage? Hum! hum!... Il y a à Carnavalet un petit carnet d'elle qui la trahit sans en avoir l'air. Ce carnet est daté de 1822 par le calendrier sur lequel il s'ouvre. Or, sur un feuillet je lis cette respectueuse formule d'amour signée d'un nom qui ne courait pas les rues :

Il love from all my heart, my sweet darling Judith, my dear sweet heart.

Lord Sidney Ramsay.

Admettons que cet Anglais de marque ait précédé Béranger dans le cœur de Judith, le piquant de l'affaire, c'est que vingt ans plus tard, en 1840, pendant que notre chansonnier vivait retiré à Tours, il s'en fallut d'un cheveu qu'il ne délaissât Judith pour une dame anglaise. Il avait alors soixante ans. Il eut peur et alla se cacher comme un voleur chez un ami, à Fontenay-sous-Bois. Quand il revint auprès de Lisette, il avait triomphé de l'amour et je ne serais pas surpris que, dans le pardon de Judith, ne se fût glissé le souvenir ... de lord Sidney Ramsay.

été pour moi, qui n'aurais servi qu'à compléter l'équipage, en singe ou en lapin. Oh ! je ne m'embarque pas ainsi... (1). »

On voit que Béranger ne se faisait aucune illusion sur les hommages que lui rendait le sexe aimable. Il est vrai qu'en aucune matière il ne s'en faisait accroire. Je serais même tenté de lui reprocher sa trop grande modestie, et, quand Sainte-Beuve le traitait de faux bonhomme, sans nous dire en quoi il l'était, j'ai idée que c'était précisément son excès d'humilité qui lui portait sur les nerfs. Le comble de la modestie ne consiste-t-il pas à dire assez de mal de soi pour en ôter l'envie aux autres ?

Le 13 mars 1842, il écrivait à Louise Colet :

« Appelez-moi Béranger tout court, comme le font tous mes amis et bien d'autres encore, même parmi les femmes, sans que cela tire à conséquence : j'ai soixante-quatre ans. Ce dont je vous prie aussi, c'est de ne plus m'admirer. Aimez-moi assez pour renoncer à cette petitesse. Vous avez tout ce qu'il faut pour prendre la mesure de vos contemporains, et surtout d'un homme comme moi, qui n'ai qu'un talent limité, du sens commun et peu de chose de plus (2). »

Le « sens commun » fut, en effet, la grande force de Béranger et ce qui, toute sa vie, le fit rechercher

(1) *Lettres choisies de Béranger* à Hortense Allart. Voir à l'*Appendice*.
(2) *Quarante-cinq lettres de Béranger à Louise Colet.*

des hommes les plus considérables (1). Quant au « peu de chose de plus » qu'il daignait se reconnaître, c'était peut-être un grain de génie. En tout cas, la sûreté de son jugement s'exerçait sur les sujets les plus divers et dans les situations les plus difficiles. On ferait un volume exquis avec les sentences et les aphorismes qui tombaient tout naturellement de ses lèvres d'épicurien. Il disait par exemple :

« On ne sait bien que ce qu'on n'a pas appris ! — Le chef-d'œuvre de l'humanité, c'est un gouvernement. — On n'abolit pas la royauté, on l'use ! »

Formé à l'école de Ducis et d'Antoine Arnault, qu'il avait rencontrés chez madame Regnault de Saint-Jean d'Angély, belle-sœur de l'auteur de *Germanicus*, Béranger n'avait que médiocrement goûté les premiers essais de la littérature romantique, les premières *Messéniennes*, entre autres. Il trouvait que Casimir Delavigne faisait trop bien le vers, qu'il était « trop uniformément élégant », que *Waterloo* et *la Mort de Jeanne d'Arc* n'étaient que « des déclamations de collège », enfin que Delavigne avait « le reflet grec, mais qu'il manquait du génie (2) ».

Cependant, à la différence de la société qu'il fréquentait alors, *le Génie du christianisme* l'avait rempli d'un saint enthousiasme. C'est au point que, sous son influence, il avait entrepris, vers 1804,

(1) « J'ai plus de logique qu'il n'est, dit-on, donné à un poète d'en avoir », écrivait-il un jour à Hortense. (*Lettres choisies*. — Voir à l'*Appendice*.)
(2) Lettre à Napoléon Peyrat. Cf. *Béranger et Lamennais*.

c'est-à-dire plus de dix ans avant Lamartine, de composer un poème sur *Clovis* et de faire des *Méditations* (1).

La publication des poésies d'André Chénier et les leçons de versification qu'il avait reçues, peu avant de Henri de Latouche le rendirent plus sévère pour lui-même et plus maître aussi de son instrument. Car il ne faudrait pas croire qu'il arriva du premier coup à la maîtrise. Il avait, au contraire, le travail long et pénible : il raconte que, dans ses meilleures années, il ne fit jamais plus de quinze ou seize chansons (2).

Ce fut Henri de Latouche qui le mit en rapports avec les poètes du premier Cénacle, notamment avec madame Desbordes-Valmore (3), qui, elle aussi, avait été son élève — et même quelque chose de plus. — Mais Béranger ne se lia véritablement avec Hugo, Sainte-Beuve et Musset qu'en 1829, pendant qu'il

(1) Il raconte aussi dans sa *Biographie* qu'il fréquenta les églises aux heures de solitude et se livra à des lectures ascétiques. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, lorsqu'il chanta pour la première fois, chez M. de Jouy, *le Dieu des bonnes gens*, qui commence par ce vers :

Il est un Dieu, devant lui je m'incline!

ce fut un soubresaut général, à peu près comme chez Mme d'Epinay, le jour où Jean-Jacques Rousseau, se levant au milieu des sarcasmes fort impies de d'Holbach et de Diderot, dit tout haut : « Eh bien, moi, Messieurs, je crois en Dieu! » (Legouvé, *Soixante ans de Souvenirs*, t. I, p. 216.)

(2) Cf. *Ma Biographie*, p. 396 (éd. in-32 contenant les *Poésies posthumes*, 1858).

(3) Sur les relations de Latouche avec Mme Desbordes-Valmore, Cf. notre *Sainte-Beuve*. — Béranger disait de Marceline qu'une sensibilité exquise distinguait ses productions et se révélait dans toutes ses paroles.

était enfermé à la Force (1). Encore garda-t-il vis-à-vis d'eux une sage indépendance et tout son franc parler. Nous avons une lettre fort précieuse de lui à Sainte-Beuve, à propos des *Consolations*. Il lui écrivait au mois de mars ou avril 1830 :

« Mon cher Delorme, sachant que j'ai écrit à Hugo au sujet d'*Hernani*, peut-être, en recevant ma lettre, allez-vous croire que je me veux faire le thuriféraire de toute l'école romantique. Dieu m'en garde ! Et ne le croyez pas. Mais, en vérité, je vous dois bien des remerciements pour les doux instants que votre nouveau volume m'a procurés. Il est tout plein de grâce, de naïveté, de mélancolie. Votre style s'est épuré d'une façon remarquable, sans perdre rien de sa vérité et de son allure abandonnée. Moi, pédant (tout ignorant que je suis), je trouverais bien à guerroyer contre quelques mots, quelques phrases! mais vous vous amendez de si bonne grâce et de vous-même qu'il ne faut que vous attendre à un troisième volume. C'est ce que je vais faire au lieu de vous tourmenter de ridicules remarques (2). »

Vers le même temps, il écrivait à Musset, qui lui avait offert ses *Contes d'Espagne et d'Italie* :

(1) On sait que tout Paris défilait alors dans sa cellule et le comblait de cadeaux de toutes sortes. Je vois dans sa *Correspondance* que Musset-Pathay, le père d'Alfred, lui envoya son livre sur *Jean-Jacques Rousseau ;* Fontaney, les *Etudes françaises et étrangères* d'Emile Deschamps; Henri de Latouche, sa *Fragoletta;* Rouget de Lisle, ses *Chants français.*

(2) *Correspondance de Béranger*, t. I, p. 400.

« Vous avez de bien beaux chevaux dans votre écurie, mais vous ne savez pas les conduire... »

Et il ajoutait, en manière de consolation :

« Vous le saurez un jour. Par malheur, il arrive souvent que, quand on le sait, les chevaux sont morts (1). »

Comment se fâcher contre un homme dont la critique était si franche et si spirituelle (2) ? Hugo, qui pourtant avait l'épiderme extrêmement sensible, en riait tout le premier. Il est vrai que Béranger, sans lui ménager les vérités, y mettait plus de formes. Quand fut représenté *le Roi s'amuse*, il lui écrivit sous le nom de Triboulet :

« Permettez à votre fou, Sire, de vous tirer respectueusement par le bord de votre manteau, et de vous dire tout bas ce que l'on n'ose pas vous dire tout haut. »

Suivaient quelques observations aussi fines que justes.

— « Je vois bien dans quel but Béranger m'a

(1) *Soixante ans de Souvenirs*, par Ernest Legouvé, t. I, p. 223.

(2) Alfred de Musset s'en fâcha si peu que, dans *la Fête du Roi*, datée du 4 mai 1831, il a écrit :

« Béranger, qui se tait depuis longtemps, nous a montré dans un couplet immortel le triste fantôme de ce prince (Louis XI) jetant des regards mornes sur un soleil de printemps et une ronde de fillettes... » (*Mélanges de littérature*.) — Musset avait, d'ailleurs, une telle admition pour le chansonnier que, lorsqu'on lui demandait quel était le poète de son temps dont la France devait être le plus fière, il répondait : c'est Béranger.

écrit cette lettre, dit Hugo. Il la trouve certainement fort spirituelle, il ne veut pas qu'elle soit perdue, et il s'est dit : « Quand Victor Hugo mourra, tous ses papiers seront publiés, et ma lettre ira à la postérité. » Mais je tromperai ce petit calcul, je brûle la lettre. »

A quoi Béranger répondit gaiement :

— « Si jamais l'envie me prend d'adresser quelque chose à la postérité, ce n'est pas Victor Hugo que je prendrai pour facteur (1). »

Parlerai-je à présent des rapports de Béranger avec Lamartine ? Tout en admirant son grand talent, le chansonnier avait contre la personne du poète des préventions plus ou moins justifiées dont il ne se défit qu'assez tard, sous l'empire des événements. Il faut dire que, sans le vouloir, Lamartine l'avait blessé dans son manifeste sur *l'Avenir de la poésie*. Béranger avait même été sur le point de lui répondre, mais, comme il l'écrivait à Sainte-Beuve, le 3 avril 1834, il avait reculé devant la peur de retarderpar une polémique inutile la transformation des idées de Lamartine, car, avec son flair habituel, il avait cru remarquer qu'il était en train de « se désaristocratiser ».

Sur ces entrefaites *Jocelyn* parut. Ce poème remplit Béranger d'enthousiasme. Lui que les vers n'avaient jamais attendri, il pleura en le lisant. « Chose singulière ! disait-il, c'est chez lui (Lamartine) l'absence d'imagination créatrice qui l'a conduit à ce

(1) *Soixante ans de Souvenirs*, par Ernest Legouvé, t. I, p. 225.

résultat, qu'il ne devine peut-être pas. Forcé de se traîner sur un fonds commun, il est resté vrai, au moins dans la plus grande partie de son œuvre. Depuis longtemps, dit-on, l'Allemagne, l'Angleterre ont cette poésie-là. Ce n'est pas par imitation qu'il l'a trouvée; il est trop dédaigneux d'autrui pour cela. Vous sentez, mon ami, que je ne parle pas de la construction du roman, sous le rapport raisonnable. Il y a énormément à critiquer quant aux moyens. Quant à l'exécution, il faut convenir aussi qu'il y a dans ce poème une surabondance pleine de fatuité. Cela convenu, *Jocelyn* est, suivant moi, le plus beau monument de notre poésie actuelle. Il est surtout d'un heureux exemple : il fait entrer la poésie élevée dans le domaine du vrai. La narration en est très souvent parfaite, et je ne croyais pas Lamartine capable de narrer. Que notre ami Quinet lise *Jocelyn*. On ne sera jamais un grand poète français sans ce don précieux (1). »

Cependant, à cette époque, Béranger refusa encore de se rencontrer chez Lebrun avec Lamartine, « parce qu'il appartenait à un monde faux qui ne lui convenait pas et qu'il trouvait inutile de rechercher un homme éminent dont on ne croit pouvoir aimer que le talent (2) ».

Cette situation se prolongea jusqu'en 1842. On connaît le discours de Lamartine sur les chemins de fer. Ce fut ce discours admirable qui le mit en

(1) Lettre à Hippolyte Fortoul, du 6 avril 1836.
(2) Lettre au même, du 6 mai 1836.

contact avec Béranger, preuve qu'il voyait juste quand il disait au chansonnier, adversaire, comme tant d'autres, des voies ferrées, que « c'était plus qu'une industrie, que c'était un sens qui poussait à l'homme (1) ».

Le 21 mars de cette année, à la suite d'une visite que Béranger lui avait faite quelques jours auparavant, Lamartine le pria à dîner « avec eux seuls (2) ». Et de ce jour mémorable il n'eut pas d'ami plus dévoué. Béranger entra peu à peu dans ses vues politiques, qui consistaient à préparer « le terrain d'un gouvernement qui eût l'unité monarchique et la dilatation républicaine ». *Les Girondins* achevèrent de le conquérir, et voici en quels termes, le 2 mars 1848, il appréciait le rôle de Lamartine à l'Hôtel-de-Ville :

« Lamartine a été admirable, et la France ne reconnaîtra jamais assez le service qu'il lui a rendu au mépris de ses jours. Je le répète souvent : Voilà le premier poète qui ait été propre aux grandes choses. Qui s'en serait douté, il y a quinze ans (3) ? »

(1) Lettre de Lamartine à Béranger, du 6 mars 1842.
(2) Lettre du même au même, du 14 mars 1842.
(3) Lettre à M. le François. — Quand Lamartine tomba du pouvoir, Béranger fut révolté de l'ingratitude publique. Il écrivait, le 3 février 1853, à M. Gilhard : « Le pauvre Lamartine, dont vous me parlez, est étendu depuis six jours dans son lit, malade de chagrin, me dit-il, Rien de plus affligeant que de voir un pareil homme dans cette triste situation. Comment ne se trouve-t-il pas un riche capitaliste qui se fasse honneur de le tirer de là ? Se séparer de ses propriétés a toujours été pour lui le parti devant lequel il a reculé ; ce qui a accumulé les intérêts et accru par conséquent son embarras. » (*Corresp. de Béranger*, t. IV, p. 172.)

Quelque temps avant, une grande dame lui ayant demandé quelques vers pour son album, Béranger s'exécuta de fort bonne grâce. Comme la page qu'on lui tendait contenait ce quatrain de Lamartine :

Dans ce cimetière de gloire
Vous voulez ma cendre. A quoi bon ?
Pendant que j'inscris ma mémoire
Le temps pulvérise mon nom.

Béranger écrivit au-dessous :

Si le temps, pour montrer jusqu'où va son empire,
Pulvérise, en effet, le beau nom que voilà,
Qu'il daigne, sur les vers que j'ose encore écrire,
Jeter un peu de cette poudre-là (1) !

Je pourrais multiplier les citations et les anecdotes, mais j'ai hâte de montrer Béranger dans ses relations avec le père même du romantisme, autrement dit avec Chateaubriand. C'est en 1830 que ces deux hommes se lièrent ensemble, et comme, à mon avis, elle n'a rien fait de plus glorieux en ce monde, je suis heureux de dire tout de suite que c'est Hortense Allart qui leur servit de trait d'union.

II

Lorsque Chateaubriand fut nommé ambassadeur à Rome, en 1828, il avoue qu'il éprouva une secrète joie en pensant à tous les souvenirs qu'il y avait lais-

(1) Vers publiés par Mme Valentine de Lamartine dans les *Poésies inédites* de son oncle.

sés. Mais il faut croire que cette joie fut de courte durée, car, le 3 novembre 1828, — vingt-cinq ans jour par jour après la mort de Mme de Beaumont (1), — il écrivait à M. Villemain :

« Votre lettre, monsieur, est venue bien à propos dans ma solitude de Rome, elle a suspendu en moi le mal de pays que j'ai fort. Ce mal n'est autre que mes années qui m'ôtent les yeux pour voir comme je voyais autrefois : mon débris n'est pas assez grand pour se consoler avec celui de Rome. Quand je me promène seul à présent au milieu de tous ces décombre des siècles, ils ne me servent plus que d'échelle pour mesurer le temps : je remonte dans le passé je vois ce que j'ai perdu et le bout de ce court avenir que j'ai devant moi : je compte toutes les joies qui pourraient me rester, je n'en trouve aucune ; je m'efforce d'admirer ce que j'admirais, et je n'admire plus. Je rentre chez moi pour subir mes honneurs, accablé du *sirocco* ou bercé par la tramontane. Voilà toute ma vie, à un tombeau près, que je n'ai pas encore eu le courage de visiter (2). »

Cette tombe était celle qu'il avait fait élever à Pauline, dans l'église Saint-Louis-des-Français.

Et pourquoi ne l'avait-il pas encore visitée ? C'est peut-être qu'elle lui rappelait des engagements sacrés qu'il avait mal tenus.

(1) On sait qu'elle mourut à Rome dans les bras de Chateaubriand le 3 novembre 1803.

(2) *Mémoires d'Outre-tombe*, éd. Biré, t. V, p. 61.

Quelques instants avant de mourir, Pauline de Beaumont lui ayant fait promettre de reprendre Mme de Chateaubriand, il l'avait reprise, mais dans des conditions telles que les apparences seules étaient satisfaites. Elle n'avait pas cessé d'être sa « veuve ». Il avait beau maintenant être sexagénaire, l'âge même n'avait pu l'assagir, et, depuis 1803, sa vie n'avait été qu'une succession d'intrigues et d'enchantements. Naguère encore, pendant qu'il était ministre des Affaires étrangères, en pleine guerre d'Espagne, alors qu'il paraissait absorbé par l'importance des événements, il adressait à une dame inconnue, que je crois avoir démasquée (1), les déclarations d'amour les plus folles qui soient jamais parties de sa tête, je n'ose dire de son cœur :

« Vendredi matin [12 septembre 1823].

« Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore,

(1) Quand je publiai, dans les *Annales romantiques* (n° d'août 1904), les lettres de Chateaubriand que je reproduis ici, tout le monde chercha la femme, et les plus avertis, voire celui qui m'avait communiqué ces lettres, se perdirent en conjectures. Cependant longtemps après, une toute petite phrase de Sainte-Beuve éveilla mes soupçons et me mit sur la trace. Cette phrase disait : « Il y eut bien aussi pour motif à ce départ de Mme Récamier, en 1823, une petite pointe de jalousie au sujet d'une fort jolie et très spirituelle dame, Mme de C***, qui était alors très fêtée au ministère des Affaires étrangères. » (*Causeries du Lundi*, t. XIV, p. 377.) Quelle était cette Mme de C*** ? Je fis une enquête très sérieuse et au bout de quelque temps j'acquis la conviction, pour ne pas dire la certitude, qu'il s'agissait de la femme d'un futur maréchal de France. — Lire dans les *Annales romantiques* de juillet-octobre 1907 l'histoire complète et très circonstanciée de cette liaison romanesque de Chateaubriand.

je t'aime avec toute la folie de mes premières années. Je redeviens pour toi le frère d'Amélie; j'oublie tout depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds.

« Oui, viens au bord de la mer, où tu voudras, bien loin du monde. J'ai enfin saisi le rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître. Tu sauras toute ma vie; tu verras ce qu'on ne saura qu'après moi (les *Mémoires*). J'en ferai dépositaire celui qui doit nous survivre. Prends ici tout ce que j'y mets pour toi.

« Demain, à deux heures, j'irai te les redemander (les *Mémoires*).

« Que le ciel ne m'ôte pas mon bonheur. A toi pour la vie.

« 5 octobre 1823.

« On t'a envoyé hier au soir la dépêche télégraphique qu'on est venu prendre chez moi. Tu sais tout; tu vois mon malheur. Je suis forcé de t'obéir et de rester ici pour cet immense événement. J'envoie Hyacinthe (1) te porter cette lettre. Ainsi, je perds cette nuit que j'aurais passée dans tes bras!... Ah! je puis t'écrire sans contrainte, te dire que je donnerais le monde pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant, pour m'unir à toi par ces longs baisers qui me font respirer ta vie et te donnent la mienne... Tu m'aurais donné un fils; tu aurais été la mère de mon unique enfant. Au lieu

(1) Hyacinthe Pilorge, son secrétaire.

de cela, je suis à attendre un événement qui ne m'apporte aucun bonheur. Que m'importe le monde sans toi? Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre que j'avais seul déterminée et dont la gloire me trouvait sensible.

« Aujourd'hui, tout a disparu à mes yeux, hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout. Cette gloire, qui tournerait la tête à tout autre, ne peut même me distraire un seul moment de mon amour.

« Mais reviens vite; mais dis-moi que tu ne me puniras pas de mon malheur. Je vais devenir plus libre; j'irai partout te retrouver. Si tu m'aimes, ne viendras-tu pas à Fécamp, au bord de la mer, je ne sais où? Oh! oui, dédommage-moi; viens; pardonne-moi cette délivrance de ce malheureux roi d'Espagne. Je ne sais si tu pourras me lire. Je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe.

« Ma main est fatiguée, mais mon cœur ne l'est pas. Il t'aime avec toute l'ardeur, toute la passion de la jeunesse.

« Reçois un million de baisers sur tes mains, tes lèvres et tes cheveux. Du moins, ceux-ci, ils sont avec moi, et ils vont passer la nuit, pressés sur ma bouche et sur mon cœur.

« A toi. »

Dimanche 5 (1).

(1) La destinataire a écrit sur l'original de la lettre : « apportée à

Suivait ce *post-scriptum* daté de minuit :

« Je rouvre ma lettre pour ajouter cette feuille. —

« Une seconde dépêche télégraphique, en date du 29 [sept.], annonce que les négociations sont rompues et que l'on va se battre le 30. Sur cette seconde dépêche, j'allais, plein de joie, partir pour aller à toi, lorsque le roi m'a fait dire qu'il voulait me voir demain à midi. Crois-moi, il ne faut rien moins que ton *ordre* pour me retenir. La pensée de gâter une vie qui est à toi, à qui je dois de la gloire pour me faire aimer (1), peut seule m'empêcher de jeter tout là et de t'emmener au bout de la terre.

« Mais si un jour de patience arrange mieux notre avenir, tu me dédommageras, en arrivant, de mon sacrifice ; alors peut-être auras-tu eu raison de m'arrêter. Mais que j'ai besoin de te voir! Que j'ai besoin de te presser dans mes bras, de voir que tu m'aimes encore! Rends-moi vite cette nuit que tu m'as promise, que tu me dois et pour laquelle je suis prêt à donner ma vie.

« Reçois un million de baisers, de caresses et de serments d'amour.

« J'ai reçu ta lettre de Montgermont. Elle était triste comme celle que je t'ai écrite ce même jour. »

Fontainebleau par Hyacinthe Pilorge et reçue lundy, 6 octobre, à quatre heures ». La même main a complété la date (5 octobre 1823).

(1) Sous la plume de Chateaubriand, cette phrase était devenue une sorte de cliché. On la trouve dans le passage des *Mémoires d'outre-tombe*, supprimé par lui et cité tout au long par Sainte-Beuve, qui a été l'objet, il y a cinq ou six ans, d'une dispute retentissante.

8 heures.

« Pars, bonheur, charme de ma vie, mais pour me retrouver, pour m'enivrer de ton amour, pour me rendre le plus glorieux et le plus heureux des hommes. Dans quelques jours, je serai à tes pieds; je te presserai sur mon cœur; tu seras seule et je pourrai te couvrir de mes baisers, respirer l'air que tu respires et vivre de ta vie. Tu as vu comme je t'ai aimée aujourd'hui. Tu verras comme je t'aimerai loin de la foule. Reçois toutes mes caresses et souviens-toi que tu es ma *maîtresse* (1) adorée.

« Je baise tes pieds et tes cheveux (2). »

Telles étaient les déclarations d'amour que Chateaubriand adressait, à cinquante-cinq ans, à Mme de C***.

Or voici que, cinq ans plus tard, sans respect pour la noble et chère mémoire de Pauline, à deux pas de son monument funéraire, il allait tomber une fois de plus aux genoux d'une jeune femme de vingt-sept ans !

Hortense Allart était descendue à Rome dans le quartier *delle Quatro Fontane*, chez sa sœur Sophie, qui s'y était mariée à un négociant français appelé Gabriac.

(1) Fortement souligné par Chateaubriand.
(2) A la suite de « 8 heures », Mme de C*** écrivit tout en haut de la lettre « du soir, vendredy 24 octobre, veille de mon départ pour Dieppe. »

Comme elle était nourrie de l'antiquité païenne, elle passait son temps à se promener parmi les ruines et ne songeait pas plus à Chateaubriand que s'il n'avait pas existé, lorsqu'elle reçut de Paris une lettre de Mme Hamelin, lui recommandant de l'aller voir.

Mme Hamelin, qu'on avait surnommée « la jolie laide », était une petite créole de Saint-Domingue, que son esprit endiablé, ses talents, la position et la fortune de son mari (1) avaient lancée dans la société singulièrement mêlée du Directoire. Elle dansait à ravir, montait à cheval admirablement et possédait, au dire de Chateaubriand, les deux qualités qui caractérisent la France, la grandeur et la légèreté.

Il paraît que le général Bonaparte l'avait distinguée, à son retour d'Italie, et lui avait fait deux doigts de cour, mais finalement il lui avait préféré Joséphine, qui était plus mûre et avait beaucoup plus d'influence en haut lieu. Cela n'avait pas empêché d'ailleurs Mme Hamelin de rester liée avec Joséphine, Mme Tallien et Mme Récamier, dont elle devint, dit Sainte-Beuve, « une rivale à sa manière (2) ».

Où Chateaubriand l'avait-il connue? Peut-être chez Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély, où il allait quelquefois (3), peut-être chez Mme Réca-

(1) M. Hamelin était banquier.

(2) Cf. les *Cahiers de Sainte-Beuve*, p. 126.

(3) Non seulement, en effet, Mme Regnault s'était employée pour lui à sa rentrée en France, mais son mari faisait partie de l'Académie française. Il était même de la commission des Cinq qui, lors de l'élection de Chateaubriand, fut chargée d'entendre la lecture de son fameux discours.

mier. Toujours est-il qu'il apprécia très vite sa conversation, qui était la plus brillante et la plus gracieuse du monde, et qu'en 1823, pendant qu'il était ministre des Affaires étrangères, il entretenait, s'il faut en croire le *Journal du maréchal de Castellane* (1), une correspondance journalière avec elle. C'est au point qu'à un moment donné Mme de C*** en devint jalouse à son tour et fit promettre à Chateaubriand de ne plus la recevoir (2). Mais celui-ci n'en continua pas moins de lui écrire « tous les matins sur les affaires publiques (3) », et la preuve qu'il était resté en rapports avec elle, c'est qu'en 1829, dès qu'elle eut appris l'arrivée d'Hortense à Rome, elle lui envoya une lettre de recommandation pour lui.

Hortense n'avait pas lu grand'chose de Chateaubriand. Avant d'affronter le regard de l'aigle, elle eut la curiosité bien naturelle de faire intellectuellement sa connaissance. Elle aurait pu prendre *le Génie du christianisme*, mais c'est si long et elle était si pressée ! Elle prit *Atala*, par qui René était allé jadis au cœur de Pauline, et, sans le savoir, elle ressentit la même émotion qu'elle. (« Il joue du clavecin sur toutes mes fibres », disait Mme de Beaumont.)

Le lendemain, elle se présentait à l'ambassade, et, le surlendemain (c'était le jour de Pâques) (4), Cha-

(1) T. II, p. 282.

(2) Note de M. Pailhès.

(3) *Journal du maréchal de Castellane*, t. II, p. 282. — Le duc Pasquier, le général Thiébault et plusieurs autres mémorialistes auraient-ils dit vrai en accusant Mme Hamelin d'avoir appartenu à la police ?

(4) En 1829, Pâques était le 19 avril.

teaubriand lui rendait sa visite. Pour la vingtième fois de sa vie, il avait reçu le coup de foudre. A cela rien d'étonnant, du reste, car Hortense était vraiment très séduisante ! Regardez son médaillon par David d'Angers, qui est daté de 1834. Le front est charmant, l'œil éveillé, la bouche souriante, la narine sensuelle, le menton quelque peu volontaire : bref, l'ensemble de la physionomie, en faisant songer à Delphine (1), avait quelque chose de Diane et d'Apollon, et je crois qu'elle en avait conscience, lorsqu'elle prit pour devise le mot : « Souveraine », qu'elle justifiait pleinement (2).

(1) Je présume que la parenté d'Hortense avec Delphine Gay ne fut pas étrangère à l'accueil empressé que lui fit Chateaubriand. N'oublions pas, en effet, que l'illustre écrivain avait en quelque sorte donné le baptême de gloire à Delphine en la baisant au front dès le berceau, et qu'après avoir guidé ses premiers pas dans la carrière littéraire il lui témoigna toujours beaucoup de sympathie. J'ouvre les *Mémoires d'Outre-tombe* et j'y lis, dans une lettre à Mme Récamier, datée de Genève, 9 juin 1831 : « Delphine mariée » (t. V, p. 435).

(2) « Mme Hortense Allart de Méritens, m'écrivait une de ses petites-filles, avait été d'une beauté accomplie : blonde au regard vif et bleu, aux traits fins et réguliers dans un ovale allongé, d'un charme animé et indescriptible. Même âgée, elle paraissait entourée de lumière. Son teint avait été pur et délicat, son cou mince et ses épaules d'une ligne parfaite, tout l'ensemble de sa personne svelte et d'une harmonie incomparable. Elle était de taille moyenne, avec un très grand air, des manières élégantes, simples et riantes, des mouvements très prompts. Elle resta droite, simple et mince jusque dans l'extrême vieillesse. Ses mains fines et longues avaient été d'une remarquable beauté, avec des doigts si délicatement fuselés que, même dans son grand âge, elle se servait pour coudre d'un petit dé d'enfant. On avait admiré ses pieds étroits et petits, d'une forme merveilleuse, et son fils s'est toujours souvenu d'un jour de son enfance, pendant les émeutes de Belgique, où elle l'avait enlevé dans ses bras d'une chaise de poste arrêtée et entourée par des paysans. Ce geste rapide avait fait se dérouler jusqu'à terre la masse de ses cheveux...

Quant à Chateaubriand, tout sexagénaire qu'il était, son visage olympien et ses belles manières avaient gardé la séduction de la jeunesse :

« Toujours élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne, une fleur à la boutonnière, son âge s'oubliait. Il avait un sourire charmant, des dents éblouissantes, il était enjoué et semblait heureux. »

Ainsi parle Hortense, mais on pense bien que ce qui la flattait surtout dans les hommages qu'il lui rendait, c'était sa grande illustration : la gloire n'a-joute-t-elle pas à la beauté des dieux ?

Elle fut donc conquise, elle aussi, et tel fut l'effet de cette conquête réciproque qu'en moins d'une semaine un changement à vue s'opéra dans l'humeur et les idées de Chateaubriand (1). Il avait demandé et obtenu un congé pour aller passer quelque temps en France. Au moment de partir, il hésita. Il écrivait à M. de Marcellus, le 29 avril 1829 :

« Si Mme de Chateaubriand veut aller à Paris toute seule, je pourrais bien passer ici mon été. Je regrette Rome (2). »

Mais « la Chatte » ne se souciait pas de laisser « le Chat » derrière elle : elle avait peur des petites

(1) Sur son intrigue avec Hortense, consulter *Ma Jeunesse*, par le comte d'Haussonville, et notamment le chapitre intitulé *l'Ambassade de Rome*. M. d'Haussonville, que Chateaubriand avait emmené à Rome comme attaché d'ambassade, y raconte tout au long les visites que son chef faisait à « la jolie habitante de la rue *delle Quatro Fontane* », — ce qui achève d'authentiquer le récit des *Enchantements*.

(2) *Mémoires d'Outre-tombe*, t. V, p. 220.

souris, et puis elle était ambitieuse, et, étant donnée la situation peu solide du ministère, elle se disait que, s'ils étaient là-bas, avec un peu d'habileté, ils pourraient profiter des événements. Dans ces conditions, il était bien difficile à l'ambassadeur d'ajourner son congé. Il partit, mais après avoir décidé Hortense à faire aussi le voyage. Elle arriva, en effet, à Paris au commencement de juin (1), et, pour être plus près de Chateaubriand, elle s'installa rue d'Enfer, à deux pas de l'infirmerie Marie-Thérèse, où il avait élu domicile en quittant la Vallée-aux-Loups.

III

Naturellement, une des premières visites d'Hortense fut pour Béranger, qui était à la Force. Le chansonnier était un de ses plus vieux amis ; il l'avait connue tout enfant chez madame Regnault et l'avait fait sauter souvent sur ses genoux. Plus tard, il avait été mis au courant de sa liaison avec le comte de Sampayo, et il ne lui avait pas caché, tant il lui portait d'intérêt, que cet amoureux ne lui plaisait qu'à moitié. Le 20 mai 1826, il lui écrivait encore à Florence, où elle venait d'être mère :

« Vous ne voulez plus élever d'enfants, ce sont des hommes qu'il vous faut. Je vous en souhaite.

(1) Chateaubriand y était arrivé le 29 mai.

Vous savez bien qu'à l'instant où l'on croit en avoir trouvé, lorsqu'on est sur le point d'éteindre sa lanterne, le fantôme vous échappe; il faut chercher encore. Je ne veux pas dire que vous en soyez tout à fait là. Celui dont vous aviez commencé l'éducation ici vous reste ; je le crois, au moins. Mais est-ce bien un homme comme vous l'entendez? Moi, j'en doute, et je vous ai dit pourquoi. Rallumez votre lanterne, si vous l'aviez éteinte ; mais soyez moins difficile dans vos recherches, ne demandez pas tant de vertu, pas tant de gloire. Contentez-vous de beaucoup d'amabilité, de beaucoup de bonté, de beaucoup d'attachement, et surtout de beaucoup de jeunesse. Vous êtes en droit d'exiger tout cela; d'ailleurs, le reste ne vaudrait pas la peine que vous prendriez à courir après (1). »

« Rallumez votre lanterne »! S'il avait su que bientôt elle découvrirait Chateaubriand, il lui aurait certainement crié : Casse-cou!

Durant les trois années qu'elle avait passées en Italie, il n'avait cessé de lui donner de sages conseils, — qu'elle suivait on sait comme ; mais elle lui en savait beaucoup de gré tout de même et s'appliquait à le faire connaître, à le répandre au delà des monts, où elle aurait voulu l'atttirer.

Le 25 juillet 1856, il lui écrivait :

« Que vous êtes bonne de travailler à me faire une

(1) *Lettres choisies de Béranger* à Hortense Allart.— Voir à l'*Appendice*.

réputation dans Florence ! Je ne doute pas que la bonne idée qu'on peut avoir de moi ne soit votre ouvrage. Les hommes de mérite qui vous encensent prennent pour vrai tout ce que vous leur dites, et finiront par me faire croire une espèce de génie. En vérité, je n'oserai jamais aller dans ce pays, moi, pauvre diable qui ne sais rien, qui n'ai pu même apprendre l'italien, la langue la plus facile ; moi, dont les vers tout français ne me semblent pouvoir être entendus qu'en France, je vous donnerais un furieux démenti aux yeux des gens qui maintenant ne jurent que par vous. Toutefois une chambre dans votre appartement aurait bien de l'attrait. Je finirais peut-être par croire à l'exécution de ce beau projet de mariage qui nous a tant amusés un soir. En y réfléchissant bien, je ne sais s'il n'y a pas de votre part un peu d'insolence à penser à me loger aussi près de vous. Vous me trouvez donc bien vieux? C'est me prendre au mot d'une façon un peu cruelle. Je ne vous en veux pourtant pas. Vous avez raison, oui, je suis bien vieux. Une lutte longue et fatigante contre le sort, la nécessité de réfléchir constamment, de premières dispositions profondément mélancoliques m'ont vieilli de bonne heure. Je sens encore vivement, mais ma raison se tient toujours au-dessus de mes émotions, pour les amortir, ou pour les faire tourner uniquement au profit de mon faible talent. Parfois cette manière d'être m'inspire du dégoût ; je voudrais m'en choisir une autre; mais les habitudes sont prises. Je me trouve gauche dans mes tentatives et

je ris de mes inutiles efforts. Le limaçon rentre dans sa coquille. Pourrez-vous le faire voyager? J'en doute, malgré les invitations que vous êtes chargée, dites-vous, de me transmettre, et les fêtes que vous me promettez en Italie. Si, en effet, les philosophes et poètes qui composent votre cour pensent quelque bien de moi, dites-leur que plus j'en suis surpris, plus j'y suis sensible. Leur suffrage ne me plairait pas parce qu'il viendrait de loin, mais parce qu'il viendrait d'une terre vers laquelle j'ai souvent tourné des regards d'amour et à laquelle j'ai toujours souhaité un meilleur destin. Elle a celui du Tasse : le génie et le malheur, la gloire et la captivité. A Florence, vous ne vous en apercevez peut-être pas beaucoup; mais si vous allez à Rome avec d'autres idées que celles de Mme de Staël, si vous parcourez ses environs, c'est alors sans doute que le malheur de l'Italie vous déchirera le cœur. J'ai lu les récits de quelques voyageurs philanthropes, qui m'ont tellement frappé qu'il m'a paru étrange qu'à l'aspect de tant de misère on pût encore être sensible à toutes les merveilles des arts pompeusement étalées dans la capitale de la chrétienté. Mais que je suis maladroit de vous parler ainsi! Peut-être êtes-vous déjà dans l'ancienne capitale du monde. Là, votre mémoire passe en revue toute l'histoire du peuple-roi. Votre âme se marie à celles des Caton, des Brutus, même des César. Ce n'est pas le cas de vous dire quelle est mon opinion sur les fils de Romulus. Vous en seriez scandalisée : mais si vous la devinez, rappelez-vous

que je n'ai jamais été au collège et que, faute d'avoir appris le latin, je n'ai pas été fait Romain avant l'âge de raison. Vous excuserez alors mon peu de respect pour les oppresseurs du monde.

« En attendant le voyage d'Italie, j'habite Maisons avec Manuel, Tissot et Thiers. Mignet, qui est allé en province, doit venir se joindre à notre petite république. Nous avons eu foule dernièrement. C'était la fête du pays. J'ai vu là sir Francis Burdett, mais ne lui ai pas parlé, n'ayant point titre pour cela et étant presque aussi mal disposé d'ailleurs pour les Anglais que pour les Romains. Les démocrates de Londres me semblent furieusement aristocrates. Leur orgueil est insupportable et leur hypocrisie religieuse est la plus ridicule du monde.

« Vous me dites que vous travaillez, que votre ouvrage sera *superbe*, et que bien des gens seront surpris ; tant mieux ! Mais quand cette surprise aura-t-elle lieu ? J'ai bien peur que les plaisirs de l'Italie et les occupations que vous avez laissées en France ne nuisent à la rapidité de l'exécution. Je suis pourtant pressé de connaître cet ouvrage mystérieux. Hâtez-vous donc et envoyez-nous cela, que nous le fassions imprimer bien vite. Adieu, séductrice ; allez de conquête en conquête, mais n'oubliez pas les anciennes.

« Tout à vous de cœur.

« BÉRANGER (1). »

Maisons, ce 25 juillet 1826.

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir à l'*Appendice.*

L'ouvrage auquel travaillait Hortense était *Jérôme*, qui parut en 1830, corrigé par Chateaubriand, et où elle a raconté, en la romançant un peu, son histoire avec Sampayo.

Cette lettre de Béranger, que j'ai citée tout entière, témoigne des sentiments qu'il avait pour elle. En allant le visiter à la Force, elle ne faisait donc que le payer de retour. Mais là ne se borna pas sa reconnaissance. A peine était-il sorti de prison qu'elle le mit en rapports avec Chateaubriand. Voici dans quelles circonstances.

L'illustre écrivain était allé prendre les eaux à Cauterets (1). Soudain la nouvelle se répand que Charles X a chargé M. de Polignac de former un ministère. Cette provocation maladroite met Chateaubriand hors de lui. Il rentre précipitamment à Paris, demande une audience à M. de Polignac et lui jette sa démission au nez.

Les libéraux, cela va sans dire, le portent aux

(1) Se souvenir, à ce propos, de sa rencontre avec « l'Occitanienne » et de la page qu'elle lui a inspirée :

« Un soir qu'elle m'accompagnait lorsque je me retirais, elle me voulut suivre, je fus obligé de la reporter chez elle dans mes bras. Jamais je n'ai été si honteux : inspirer une sorte d'attachement à mon âge me semblait une véritable dérision... Je me serais volontiers caché de vergogne parmi les ours, nos voisins. J'étais loin de me dire ce que disait Montaigne : « L'amour me rendrait la vigilance, la sobriété, la grâce, le soin de ma personne... » Mon pauvre Michel, tu dis des choses charmantes, mais, à notre âge, vois-tu, l'amour ne nous rend pas ce que tu supposes ici. Nous n'avons qu'une chose à faire : c'est de nous mettre franchement de côté. » (*Mémoires d'Outre-tombe*, t. V, p. 238.)

Et pendant ce temps-là, il était l'amant en titre d'une jeune femme de vingt-sept ans ! O sincérité ! ô contradiction !

nues. Il gagne du coup en popularité ce qu'il perd en argent. Et comme il a toujours fait plus de cas de l'une que de l'autre, il est content. Hortense aussi, quoiqu'elle regrette Rome. Tout aristocrate qu'elle soit, elle est avant tout libérale et elle déteste les cagots. Seule la Chatte fait la moue, car elle pense au pot-au-feu et à ses pauvres. Cependant elle reconnaît que le Chat ne pouvait décemment s'atteler au char embourbé de M. de Polignac. Tout est donc pour le mieux. Là-dessus, M. Thiers entre en scène. Sachant qu'Hortense a l'oreille de M. de Chateaubriand, il la prie de lui ménager un entretien avec son seigneur et maître. Hortense agit et René accepte. On se voit, on cause, on échange des vues. Mignet se mêle à la conversation. Viennent les événements, Polignac trouvera à qui parler! Mais cela n'est pas suffisant. A présent qu'il a un pied dans le parti libéral de gauche, Chateaubriand brûle d'envie d'y mettre les deux. La popularité, voyez-vous, c'est comme le galon dont on ne saurait trop prendre. Or, pour le moment l'homme de France le plus populaire, celui qu'on choyait le plus dans l'opposition, c'était Béranger.

« Vous êtes, quand vous jugez à vous seul, le juge que je choisirais avant tout autre », lui écrivait Benjamin Constant, au mois de janvier 1819. Et il ajoutait : « Quant à la popularité, je l'aime, je la recherche, j'en jouis avec délices, mais je la dois aussi à la manière dont j'ai toujours dit toute ma pensée (1). » Chateaubriand aurait pu contresigner

(1) Cf. la *Biographie de Béranger*, p. 367.

ces paroles. Peut-être n'aurait-il pas, à cette date, pris Béranger pour juge, mais il avait déjà beaucoup d'admiration pour lui, et Hortense rapporte que, lorsqu'il l'emmenait dîner à *l'Arc-en-ciel* (1), il lui chantait au dessert *le Dieu des bonnes gens*. Dès lors pourquoi, redevenu simple journaliste, n'aurait-il pas recherché l'amitié de Béranger? Hortense se chargea de sonder le terrain et de faire les premières démarches. On va voir qu'elle ne perdit point sa peine.

Le 26 janvier 1830, Béranger lui écrivait :

« Je vous remercie de votre dernière lettre. Vous avez voulu faire quelque chose d'aimable, et vous avez prêté à une bouche éloquente ce que vous avez la bonté de penser de moi, au moins en partie. Comment avez-vous pu croire que je serais votre dupe? L'intention, au reste, est si aimable, et d'ailleurs j'ai si bien reconnu là votre façon de penser sur mon compte, que je ne puis que vous en savoir un gré infini.

« J'ai eu beau être élevé à l'école de M. de Chateaubriand et lui avoir les plus grandes obligations littérairement parlant, j'ai fait de mon talent un usage si opposé à cette éducation qu'il n'est pas possible que le maître puisse en faire un grand cas. Il y a bien

(1) Je trouve le nom de ce restaurant dans une lettre inédite d'Hortense à George Sand :

« C'est à *l'Arc-en-ciel* que j'allais dîner avec M. de Chateaubriand, au retour de nos promenades. »

L'Arc-en-ciel existe encore; il est situé à l'angle du boulevard de l'Hôpital et de la rue de Buffon.

par-ci par-là quelque trace de son influence, mais c'est trop peu pour obtenir une couronne. Pour lui, je ressemble un peu, sans doute, à ces hommes qui, après avoir hanté la bonne compagnie, sont conduits par la débauche à rire dans les cabarets. Ils n'y boivent que du vin à 6 sols, mais il leur faut encore une nappe sur la table. Il y a un peu de cette nappe dans mes chansons, mais elle ne doit pas paraître toujours bien blanche ni bien fine aux hommes du monde comme il faut; ce monde, vous le savez, n'a été et ne sera jamais le mien. Je n'aurais pas voulu le dire tant qu'il m'eût été impossible d'y être admis; aujourd'hui je le dis sans gêne, parce qu'on ne peut pas supposer qu'il entre dans ma pensée aucune amertume personnelle. Cela ne m'empêche pas de juger avec toute l'impartialité dont je suis susceptible les talents que l'aristocratie a vu éclore, et si je me suis plu à vous tourmenter quand vous vous livriez à la fougue de votre admiration pour l'auteur des *Martyrs*, vous ne devez pas oublier que, malgré mon scepticisme en fait de gloires contemporaines, je vous ai dit que, selon moi, c'était incontestablement le premier écrivain du siècle. C'est d'ailleurs une impression de jeunesse : vous savez combien peu celles-là s'effacent. Sans tout le respect que j'ai pour un si haut talent, croyez que le rôle politique de M. de Chateaubriand m'eût fourni matière à plus d'un trait caractéristique. C'est une délicatesse que les messieurs de ce parti sont loin d'avoir eue pour ceux du nôtre, qui ont aussi montré des talents et même des

vertus. Vous sentez qu'ici je ne veux pas parler de moi (1). »

Cette lettre d'un accent si sincère ne pouvait manquer de toucher au bon endroit celui auquel elle était destinée. Seul le passage sur les cabarets aurait pu froisser le noble client de l'*Arc-en-ciel*, mais les grands seigneurs ont cette grâce d'état qu'ils peuvent fréquenter les mauvais lieux sans pour cela s'encanailler.

Trois semaines après, Béranger écrivait de nouveau à Hortense :

« Savez-vous que je commence à vous croire ? Ne poussez pas trop loin les preuves, car j'en perdrais la tête de vanité. Quoi ! l'humble chansonnier obtiendrait le suffrage de l'auteur des *Martyrs !* Chateaubriand saurait par cœur quelques-uns de mes refrains ! Quelle gloire pour la chanson ! N'allez pas penser que je veuille le dire à tout le monde. J'aurais trop peur de rencontrer des incrédules, ou, si je parvenais à convaincre les gens, de nuire à votre illustre ami. Et Dieu m'en garde, quoique sa politique ne soit nullement la mienne, à moi, homme des basses classes, qui regarde avec mépris tout ce qui est *là-haut*, parce que je porte un cœur français qui n'admet rien de ce qui ne sympathise pas avec la nation, telle que la Révolution l'a faite.

« En lui répondant bien du secret, quant à moi,

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir à l'*Appendice.*

remerciez, je vous prie, celui qui vous a chargé de me transmettre de si douces louanges. Vous prétendez que je prends les suffrages à la quantité et point à la qualité. Si, en effet, il pense de moi le bien que vous dites, il en doit juger autrement. Car, pour peu qu'il se soit donné la peine d'examiner quelques-unes de mes meilleures chansons, il doit voir le faire que j'y ai mis, et le long travail qu'elles ont dû exiger. Or, à ce signe, il verra bien que je ne travaille pour la multitude que lorsque la nature des sujets ou l'intérêt politique m'en font une loi. Il lui suffira de cet examen pour juger la reconnaissance que m'inspirent ces éloges... (1). »

Décidément, Béranger se faisait une fausse idée du caractère de Chateaubriand. Celui-ci craignait si peu de se compromettre en s'acoquinant avec lui qu'un beau matin il frappait à sa porte et que, par lui ou par Hortense, tout Paris l'apprit aussitôt (2).

Visite exclusivement politique ! s'écrièrent les journaux royalistes. — Exclusivement, non. La preuve en est que l'auteur du *Génie du Christianisme* avait offert au chansonnier de l'introduire à l'Académie française. On juge de la surprise de Béranger en recevant ce bouquet en pleine figure. Un

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir à l'*Appendice*.

(2) Chateaubriand écrivait à Béranger, le 27 avril 1830 :

« J'avais lu comme vous les articles des journaux ; loin de me trouver offensé que l'on croie que j'ai cherché le premier un homme de votre talent, je le tiens à grand honneur .. » (*Corresp. de Béranger*, t. I, p. 406.)

Si je voulais ajouter des raisons purement littéraires à celles que je viens de vous donner, elles ne me manqueraient pas; mais elles seraient plus faciles à combattre; je m'en tiens donc à ce qui me regarde personnellement.

Je vous ferais rire et votre ami aussi, si je vous disais que ce que je regrette le plus de l'académie c'est le traitement qui eut pu me servir à avoir comme vous le dites une bonne pour me faire servir. oui, certes, 1500^{+} me feraient un grand bien. J'apprends chaque jour à mieux connaître le prix de l'argent, mais je ne suis pas plus disposé à l'acheter trop cher. d'ailleurs, je ne mourrai pas de faim, et mes espérances [illegible]

Adieu de toute la tendresse et vous prie de

capitaine le refus que je fais aujourd'hui. vous pouvez avoir raison.
quand la réputation s'en ira, il est possible que je voie les choses
d'un autre œil; mais alors, l'âge aura fait son travail, je ne
serai plus qu'un sot et j'agirai conséquemment à ce que je
serai. qui doit aussi lié à l'article de la mort, je ne —
demanderai pas un confesseur. mais alors le Béranger
que vous aimez et que veut bien estimer un peu votre illustre
ami ne sera plus; ce sera un autre Béranger dont vous
vous moquerez, avec grande raison et dont l'académie
ne se soucierait guère, non plus que le curé de sa paroisse.
Celui qui a encore bonne tête et bon cœur vous —
l'oublie. adieu et à bientôt.

Béranger

moment, il se demanda si Chateaubriand ne se moquait pas de lui ; mais il fut bien obligé de convenir que cette admiration était sincère, quand l'ex-ambassadeur l'eut prié de chanter *le Juif errant*, sa chanson favorite. Le jour même, il écrivait à Hortense :

« M. de Chateaubriand sort de chez moi. En vérité, c'est plus que je ne mérite, dussiez-vous me trouver trop humble ! Je ne sais comment reconnaître tant de bonté. Chargez-vous un peu d'être mon interprète, car je suis si bête que je crains qu'il n'ait pas bien compris les sentiments qu'il m'a inspirés. Mais, en même temps, aidez-moi à le détourner de l'idée qu'il a de faire de moi un académicien. Rien que le mot, qui jusque-là ne m'avait produit aucun effet, me cause aujourd'hui une horrible frayeur. Non, je ne dois pas être de l'Académie, quoi que M. de Chateaubriand en puisse dire.

« Je lui ai chanté *le Juif errant*, il a voulu que je le lui répétasse. Il m'a paru en être très content. J'en suis bien aise, car j'aime cette chanson. »

Il ajoutait :

« Croiriez-vous que je n'ai pas osé lui parler de vous ? J'en avais bonne envie pourtant. L'occasion s'en offrait d'elle-même, lorsqu'il a cru devoir me remercier d'avoir dit à mon portier de le laisser monter.

« J'aurais dû au moins lui répondre que, si vous ne m'aviez pas prédit sa visite, je n'aurais osé croire qu'il me fît cet honneur. Je tenais d'autant plus à lui parler de vous que, seul, je pouvais lui dire peut-

être tout ce qu'on doit penser de bien de vous. Il est vrai que vous vous souciez peu de la sorte d'éloges que je vous aurais donnés ; d'autant que j'y aurais mêlé quelque correctif.

« J'aurais bien voulu vous aller voir ce soir, mais je me rappelle que vous êtes presque dans mon quartier. D'ailleurs, j'ai encore de la fièvre de rhume. Je vous envoie donc la cinquième livraison de mes chansons, et vous souhaite bon voyage, si, en effet, vous partez lundi, comme vous me l'avez assuré. Vous reviendrez bientôt, je l'espère, et n'oublierez pas de me faire savoir votre retour.

« Adieu, portez-vous bien, vous et votre fils, et croyez à tout mon attachement.

« BÉRANGER. »

« Croyez-vous que ce soit retourner trop tôt rue d'Enfer, que d'y aller dans une dizaine de jours ? Je serais tenté d'y retourner plus tôt, tant je suis sous le charme, mais je crains d'être importun, et puis j'ai peur qu'on insiste encore sur l'Académie (1). »

IV

A dater de cette visite, si grosse de conséquences, le sentiment de respect et d'estime que ces deux hommes nourrissaient l'un pour l'autre se changea

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir à l'*Appendice.*

insensiblement en une amitié qui dura autant qu'eux et dont j'enregistrerai tout à l'heure d'éclatants témoignages.

Chateaubriand a dit dans ses *Mémoires* que « cette année fut la plus heureuse de sa vie ». Je le crois sans peine, puisqu'il y savoura, grâce à Hortense Allart et à M. de Polignac, les douceurs de l'amour et de la popularité.

Laissons, pour un moment, la politique et occupons-nous de la liaison de Chateaubriand avec Hortense.

Etant donnés l'âge de l'un et le tempérament de l'autre, cette liaison ne pouvait pas durer indéfiniment. Il en plaisantait le premier à Rome, en lisant sur les murs de l'escalier de son amie cette sentence bien faite pour l'effrayer à tous les points de vue : *Pens' all' Eternità !* Mais, quoique sachant par expérience que les amours terrestres sont essentiellement fragiles, il se faisait un peu plus d'illusions à cet égard depuis qu'il avait passé l'âge des passions. « Ah ! si j'avais encore cinquante ans !... » disait-il souvent à Hortense (1). Mais il en avait soixante : si ce n'était pas l'hiver, c'était du moins l'automne de la vie, quelque chose pour lui comme l'été de la Saint-Martin. Cependant il s'était attaché à cette jeune femme avec une ardeur qui l'étonna tout d'abord et qu'elle eut peine à satisfaire. Cette première ardeur apaisée, il n'en fut que plus tendre. Il

(1) Lettre inédite d'Hortense Allart à Sainte-Beuve.

restait des heures entières assis à ses pieds, le regard plongé dans ses yeux, la couvrant de baisers et de caresses voluptueuses. Il l'appelait de tous les noms qu'il avait prodigués à toutes ses sylphides, « mon ange, ma vie, mon dernier amour ». Il lui reprochait sa froideur, il lui disait qu'il mettrait la France, comme lui-même, à ses pieds, que sais-je? toutes les folies qu'il trouvait dans son imagination, quand il était amoureux.

Et puis, c'étaient, à certains jours, à certaines heures de la journée, des promenades solitaires en des quartiers éloignés, au Champ-de-Mars, par exemple, ou bien encore au Jardin des Plantes qu'on appelait alors le Jardin du Roi. J'ai là, sur ma table, deux ou trois petits billets d'elle où elle lui donne rendez-vous chez elle, rue de l'Université.

— « A demain, deux heures, mon illustre ami, j'espère que vous pourrez me consacrer toute votre soirée. »

— « Je me ferai belle pour vous plaire, ô René! »

Il y avait, en ce temps-là, du côté du Champ-de-Mars, des espaces remplis de sable et de terre inculte que Chateaubriand comparait aux champs romains. C'était le but ordinaire de leurs promenades. Un peu plus loin, une vieille femme qui faisait paître sa vache leur vendait du lait. Mais, lorsque René était plus libre, ils allaient de préférence au Jardin des Plantes, à cause de la proximité du restaurant de

l'*Arc-en-ciel*. Leur rendez-vous était sur le pont d'Austerlitz. Ils faisaient quelques pas sur le pont et, après avoir erré comme des amoureux, dans les allées désertes du jardin du Roi, ils allaient dîner au restaurant, où ils avaient, au premier étage, une petite salle à eux qui s'ouvrait sur la campagne,

Je me reprocherais de ne pas citer ici le texte même des *Enchantements*, car Hortense raconte d'une manière exquise, et l'on a impression qu'elle ne dit que la vérité :

« On nous servait vite et bien. Notre dîner était gai et très aimable ; Chateaubriand, heureux comme un enfant, doux et tendre. Il m'excitait à dîner, me reprochait de ne pas manger ; il avait de l'appétit et tout l'amusait. Nous parlions des lettres, des événements ; moi, je disais toujours beaucoup de folies. Nous parlions souvent de Rome et de l'Italie que nous regrettions ; il disait que c'était une contrée, un peuple, une race supérieurs aux autres.

« Il revenait tendrement sur son âge, la mort, la fin de tout ici-bas, et ces joies imprudentes où il s'abandonnait. Je lui parlais de mes lectures. Je me rappelle lui avoir rapporté les idées de Creutzer sur les religions et sur celle des Indes. Ce récit l'intéressait ; il connaissait ces choses, parlait avec lumière sur les cultes, montrait sa philosophie, ses vues perçantes, cet esprit vaste et indépendant que rien ne pouvait borner. Je lui disais qu'il était savant, je m'amusais à le louer sous ce rapport qui n'était pas

celui où on le connaissait le mieux. Il riait, heureux de plaire.

« ... Il demandait du vin de Champagne pour animer, disait il, ma froideur : je lui chantais alors quelques chansons de Béranger: *Mon âme*, *la Bonne vieille*, *le Dieu des bonnes gens*, etc. Il les écoutait ravi, et cette belle poésie et cette voix de sa maîtresse l'attendrissaient. Touché, exalté, il revenait sur lui-même, disait qu'il eût aimé d'être poète. Il revenait sur la chanson que j'avais chantée, me la faisait chanter encore, en relevait quelques beaux vers, quelque belle expression.

« ... Plaisirs de mon jeune âge,
Que d'un coup d'aile a fustigés le temps ! »

« Il répétait : *que d'un coup d'aile a fustigés le temps*. Dans la chanson de *l'Ame*, il admirait tout, comme dans celle du *Dieu des bonnes gens*. Ces chansons le sortaient de lui-même, éveillaient son génie, le jetaient dans un état exalté, triste et doux. Je les vis toujours produire sur lui cet effet puissant.

« Dans cet état, il était plus amoureux, plus vif ; il me disait que je lui donnais les plaisirs les plus charmants, m'appelait séductrice, etc., et, dans cet endroit solitaire, il faisait ce qu'il voulait. Enfin, il donnait, à mon grand regret, le signal du départ ; nous partions ensemble, en voiture ; nous atteignions, dans des tendresses sans fin, la place Maubert, où nous nous séparions. Je l'aimais, certes, et parfaitement. J'en étais amoureuse, doucement, heureu-

sement, sans crainte, sans trouble, et c'était lui qui modérait mon cœur (1). »

Voilà le récit de Prudence qui scandalisa si fort Barbey d'Aurevilly et Armand de Pontmartin. Gageons que, s'il avait été signé d'une duchesse, il aurait passé comme une lettre à la poste. Sainte-Beuve, après l'avoir lu et publié, s'indignait de ce que Chateaubriand n'eût pas même nommé Prudence en ses *Mémoires* :

« C'est à mes yeux un de ses crimes, c'est aussi l'un de ses châtiments, puisque cela le juge, et par un côté des plus faibles de son éminente nature. Il avait du fat en lui, dès qu'il se voyait des témoins; il posait vite, et, dans vos loyales simplicités, vous n'étiez pas de celles que l'on faisait poser à côté de soi... Vous êtes bonne enfant, et ne lui en voulez pas. Rendez à sa mémoire le service de publier un jour et sans l'altérer, sans le masquer de faux noms (ce qui déroute et désintéresse le lecteur), le chapitre que vous me faites lire en ce moment : au milieu de vos admirations et de vos tendresses fidèles, vous lui infligerez cependant, sans le vouloir, une mauvaise note, la seule que vous ne puissiez pas lui épargner, — d'avoir consenti à paraître ingrat pour un pareil lien, si léger, si vrai pourtant, si conforme à sa nature, et de n'en avoir nulle part consacré, ne fût-ce que par un mot, le sincère souvenir (2). »

(1) *Les Enchantements*, pp. 164-166.

(2) « C'est vous, Hortense, lui écrivait-il encore en 1847, qui aure

Sainte-Beuve doit être content : c'est fait.

Cependant Chateaubriand se lassa vite de ces escapades hors de saison, car avec lui le plaisir ne durait guère, et il était alors sollicité de tant de côtés par les événements! Un jour, pour se distraire d'Hortense, il lui conseilla d'aller faire un petit voyage en Angleterre. Elle le prit au mot; mais quand elle revint, le charme était rompu, elle avait trouvé une nouvelle chaussure à son pied. Sur le moment, René se fâcha, c'était peut-être la première fois qu'une femme aimée lui était infidèle. Il en fut d'abord très humilié et très chagrin; mais, à la réflexion, il se rendit compte que cette jeune muse ne pouvait décemment « embarquer sa vie », comme il disait, « sur un vieux vaisseau naufragé », et il lui pardonna sa trahison. Bien plus, après l'avoir boudée pendant quelque temps, il consentit à la recevoir, à dîner de nouveau avec elle, en tête à tête, avant de

donné à M. de Chateaubriand ses dernières joies, ses derniers ressouvenirs de René, car Mme Récamier le prend avec lui sur un ton plus bas ; ce n'est plus notre Chateaubriand, elle en a fait un *autre ;* mais pour vous il se retrouve des restes de souffle et des bruits lointains de Germanie et de Gaule sauvage. Gardez bien ses derniers petits billets; ce seront des choses *vraies* de la part d'un génie illustre, mais qui a eu trop peu de ces éclairs de vérité. Vous lui ferez honneur un jour de ces gages imprévus. Sa mémoire aura fort à faire, car il est comme ceux qui ont trop longtemps vécu. » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, pp. 452 et 397.)

Chateaubriand a pourtant rendu hommage au talent d'Hortense vers la fin de ses *Mémoires :*

« La nouvelle école a jeté ses pensées dans un autre moule : Mme Tastu marche au milieu du chœur moderne des femmes poètes, en prose ou en vers, les Allart, les Waldor, les Valmore, les Ségalas, les Revoil, les Mercœur, etc., etc. » (t. VI, p. 405).

s'expatrier en Suisse,et il s'établit entre eux un commerce de lettres, coupé de visites, qui dura jusqu'à la mort de René.

Voici quelques extraits de leur correspondance. Hortense a publié dans ses *Enchantements* une partie des lettres de Chateaubriand, mais tronquées et sans le moindre souci de l'ordre chronologique. On en trouvera plusieurs ici dans leur texte intégral.

Paris, mai 1831.

« Je pars demain à la première heure. Oh! merci encore une fois de la bonne soirée que j'ai passée avec vous mardi. Je ne suis point ce que vous croyez ni ce que vous dites; vous pouvez m'enchaîner, me retenir à toujours. Je pars presque heureux de je ne sais quel charme qui s'attache à votre singulier génie, et de je ne sais quel espoir que vous m'avez laissé. Oui, nous nous reverrons et nous n'aurons plus peur l'un de l'autre (1). N'avez-vous pas accepté les deux années qui sont tombées sur ma tête et qui vous ont embellie? Ah! jeunesse de mon cœur, est-ce un songe que ce jour? Non, c'est une réalité qui m'a rendu, par votre repentir, le plus heureux des hommes. Je vous reconnais pour la muse de Rome et la dame d'Étampes (2). Souvenez-

(1) Elle lui avait demandé sa parole de chevalier de Saint-Louis que, lorsqu'il la reverrait, il n'essaierait pas d'attenter à sa vertu, et, bien que cet engagement rendît « la partie inégale », il avait promis.

(2) Quand il était allé prendre les eaux de Cauterets, il lui avait donné rendez-vous à Étampes. Voir *les Enchantements*, p. 156.

vous. Ne détruisez plus cette chimère, si c'est une chimère. Nous travaillerons. Je veux aimer votre talent comme votre personne. Vous serez ma dernière muse, mon dernier enchantement, mon dernier rayon de soleil. Donc point d'adieu. Je mets mon âme à vos pieds. »

« Nogent, mai 1831.

« Je viens de sortir de Paris par ce boulevard que je n'avais pas revu et que j'aurais voulu ne plus jamais revoir. Si vous saviez combien je suis triste ! Vous souvient-il que je vous écrivis du haut des montagnes, et que ma lettre alla vous chercher sur votre passage ? Je vous écris encore sur les chemins du monde ; toujours errant, toujours vous me retrouverez. Si je puis quelque chose pour votre bonheur ; si vous voulez me reprendre pour rendre à vos sentiments leur vraie nature, et à votre talent son langage ; si vous me mettez à part des autres hommes, et me placez hors la loi vulgaire, vous m'annoncerez votre visite comme une fée : les tempêtes, les neiges, la solitude, l'inconnu des Alpes iront bien à vos mystères et à votre magie. Ma vie n'est qu'un accident ; je sens que je ne devais pas naître : acceptez de cet accident la passion, la rapidité et le malheur. Surtout répondez-moi. Ecrivez-moi de ces lettres qui réchauffent, comme vous m'en avez tant écrit, aux premiers temps de notre amour. Que je me sente encore aimé, j'en ai si grand besoin ! Je vous donnerai plus

dans un jour qu'un autre dans de longues années. A bientôt, je baise vos pieds et vos mains. »

« Paris, 1er décembre 1831.

« Depuis le jour où je vous ai écrit, j'ai pensé mourir d'une fièvre de nerfs, occasionnée par l'excès du travail, aujourd'hui je suis sorti pour la première fois par ordre du médecin ; mon travail est achevé et envoyé d'aujourd'hui même à la presse (1). Je n'attaque personne individuellement, j'ai même supprimé de mon propre mouvement des choses qu'on aurait pu prendre pour un acte indirect. Il restera pourtant des choses dures, mais générales, et dans le combat je ne puis les éviter. Je ne sais ce qui arrivera, je suis parmi les vaincus et un ennemi franc et découvert ; il serait peu généreux de me battre à terre, d'arrêter mon ouvrage. Au surplus, comme ils voudront. J'espère pouvoir me traîner un peu pendant cinq ou six jours ; après cela, si vous voulez me voir, vous le direz ; je n'ai pas encore lu votre *Indienne* (2). J'en meurs d'envie. — Je ne sais si vous pourrez me lire. La main me tremble, j'ai la fièvre. Au revoir, et à bientôt, j'espère; ne me faites pas trop attendre. »

Voilà le ton général des lettres de l'enchanteur. Quant à celles d'Hortense à Chateaubriand, nous

(1) Il s'agissait de sa brochure sur le bannissement de la famille royale, dont il est parlé plus loin.
(2) Nouvelle d'Hortense, pour laquelle il lui avait donné des conseils.

n'en possédons qu'une seule, tirée des papiers du grand écrivain, — car je ne compte pas comme telles les trois ou quatre petits billets de rendez-vous dont j''ai fait état plus haut. — Cette lettre est de 1842; elle prouve qu'à cette époque les relations d'Hortense avec Chateaubriand étaient toujours aussi tendres. Du reste sa correspondance avec Sainte-Beuve suffirait à le prouver. J'y puiserai tout à l'heure à pleines mains. Voyons d'abord la lettre :

« Herblay, 8 août [1842].

« On a dit à Paris qu'il vous est arrivé un accident sans danger ni suite, à Néris. Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles. N'écrivez pas vous-même, puisque vous me dites que cela vous gêne. Vous dictez très bien, dictez donc. Vous m'aviez promis de m'écrire ; mais il faut toujours aller chercher les grands hommes.

« Hé bien! ma Régence (1), y avez-vous pensé? Mon Espartero, le voilà. Je ne la cède qu'à vous. Mais vous n'en voudrez pas. Soyez son maître; enseignez-lui comment il pourrait s'emparer de la Régence et de tout, délivrer l'Italie, soulever l'univers, gagner à jamais la cause de la liberté. Jamais homme ne vit le sort lui préparer un si beau rôle, s'il veut le saisir. C'est moi qui l'ai jadis envoyé à vos pieds. Il y reviendrait dans sa gloire. Ceci serait très amu-

(1) Cette lettre se rapporte aux événements qui suivirent la mort tragique du duc d'Orléans (13 juillet 1842).

sant. En êtes-vous inquiété ? Et votre profond dédain confond-il hommes, femmes, régents, régentes ?

« Je voudrais bien soigner votre santé aux eaux. Êtes-vous content ? Vous portez-vous mieux ? Si Dieu nous rendait à tous deux la jeunesse, voudriez-vous disputer la Régence à Thiers ou m'entraîner en Italie ?

« Il y a ici, dans la Seine, une île assez grande, abandonnée à la nature, couverte de hautes herbes, d'arbres en liberté et d'animaux sauvages. C'est là que je vais penser à vous : on y entend le bruit des colibris, le frémiss ment des saules, les doux murmures de vos déserts d'Amérique : il y a une odeur de plantes marines, et les mauves bleues dont vous orniez le front d'*Atala*.

J'y dis vos vers :

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur (1) !

« Quand revenez-vous ? Faites-moi écrire un mot. Je vous suis fidèle à outrance dans ma solitude.

« Adieu ! vive le Régent ! vive l'Italie ! vive la liberté ! vive Chateaubriand ! vive l'Europe ! vive la grande Régence universelle (2) ! »

Dépouillons, à présent, les lettres d'Hortense à Sainte-Beuve où il est parlé de René :

« 16 mars 1842 [d'Herblay].

« J'ai reçu ce matin le billet le plus adorable de

(1) *L'Amour à la Campagne*.
(2) Lettre inédite, communiquée par M. Pailhès.

M. de Chateaubriand, et je me plais à vous unir quand vous avez tant de rapports; il n'a pas lu encore, car il ne m'en parle pas ! On ne voudrait jamais avouer nos faiblesses catholiques, mais, à part le XVIII[e] siècle, que vous êtes des gens admirables ! »

« 15 février 1843.

« J'irai à Paris vendredi prochain 17. Je vous attendrai de 3 à 6 heures, rue Saint-Nicaise. Apportez-moi des nouvelles de M. de Chateaubriand. Il est malade, au lit, et dicte ses lettres. Est-ce sérieux ? il ne m'en dit rien, mais tout est sérieux à son âge. Vous seul, vous serez un jour tout ce qui me restera de la race et du génie de René. »

« 1843.

« Suivez-vous le régime que je vous ai indiqué, allez-vous suivant les quais jusqu'au Champ-de-Mars, promenade que j'ai faite souvent avec René ! Le voyez-vous chez M[me] Récamier ? Il dit qu'il est toujours souffrant. »

« 28 mai 1843 [de Montauban].

« J'ai eu une lettre de René, mais pas encore de la Reine (1), à laquelle j'ai écrit une lettre assez mélancolique. »

(1) Elle appelait ainsi George Sand, depuis que Béranger l'avait surnommée « la Reine de notre nouvelle génération littéraire ». (Lettre à Napoléon Peyrat, du 20 novembre 1834.)

« 2 mars 1844 [d'Herblay].

« Ayez la bonté de faire porter ce billet chez M. de Chateaubriand. »

« 1845.

« Dites-moi si vous voyez René; il m'écrit bien tristement, et son état me touche et m'afflige. »

« 2 novembre 1845.

« Si on est sévère pour René, il n'aura que l'inconvénient de la mode qu'il a trop cherchée, mais qui lui reviendra, car tout tourne en ce monde, et les écrivains de cette trempe ont leur temps comme les couleurs. Toute sa vie est expliquée par le mot de Platon, *léger, ailé et sacré;* c'est ce qu'il a été, ce que vous êtes tous, poètes, ce qui vous fait pardonner un vol parfois capricieux, le départ, le retour sur un fond saint et adorable. »

« 12 novembre 1845, lundi soir.

« Je reprends. Je vous ai quitté pour mes hommes d'État, mais j'étais triste et rêveuse et sombre comme l'automne, de sorte que je vous ai fait ce soir une infidélité. J'ai été chercher l'automne et la tendresse et la tempête où je savais la trouver ; j'ai pris ces 6e et 7e livres des *Martyrs* où sont les images, les horizons, les passions des Gaules et de la Germanie, et

certes, quand vous traitez Chateaubriand si sévèrement, et je dirai si durement pour son âge, vous oubliez des beautés qui, dans leur genre, n'ont rien d'égal dans notre langue. C'est le sentiment de la nature bien autrement que ne l'a eu Rousseau, avec une impression de l'infini, avec quelque chose de fier et de sublime qui laisse loin le rustique amant de Julie. Mais tout cela et des souvenirs très vifs (car autrefois, en lui lisant tout haut ces beaux passages, je l'ai fait fondre en pleurs) ne m'ont pas fait verser de larmes, et je n'ai pu en répandre enfin, et beaucoup, que quand Socrate passe sa main dans les cheveux de Phédon et lui dit : « Demain, ô Phédon ! tu feras couper ces beaux cheveux ! » Hé bien, monsieur, quand je vous appelais René, Pitt et Platon, je ne disais qu'une même chose, qu'un même nom ; voici ce que j'ai vu ce soir en lisant la mort de Socrate. Laissez-moi donc rappeler le poète en vous, car le poète est *sacré*. Le *sacré* et le *saint*, voilà ce qu'il faut sauver. »

« 4 janvier 1846.

« Béranger m'écrit: « Votre poète est mort, sa cage est muette. » Il dit qu'il n'en est pas ainsi de Chateaubriand, qui vient d'ajouter quelques pages à ses *Mémoires*. Il se plaint de vous qui abandonnez sa vieillesse. Allez donc le voir, il est malade et ennuyé. »

« 1846.

« J'ai consacré ce dimanche à René dont j'ai reçu l'autre jour une vive et charmante lettre. »

« 1847.

« Est-il vrai que madame de Chateaubriand est morte? Vous me la représentiez comme un tyran, il y a un mois (1) ; ce tyran était-t-il si malade? Est-elle morte subitement? Comment René prend-il la mort de Céluta? A-t-il pu aller à l'enterrement? En est-il étonné, frappé? Cette mort si près est bien désagréable. Enfin il est libre, et, tel que je le connais, il peut encore oublier son âge autant qu'on l'oublie à vingt ans, au moins pour les idées et les enchantements. Dites-moi tout ce que vous savez. Vous ne demandez qu'à me parler de ces gens-là... Répondez-moi vite sur René. Quand vous voulez l'attaquer par-ci, par-là, vous me faites rire. Qui doit avoir des reproches, de lui, âgé et d'un autre bord, ou de vous autres, son école, jeunes et de ce

(1) Sainte-Beuve écrivait alors à Hortense :
« Un mort bien illustre, et qui mérite de s'appeler mort, en effet, puisqu'il ne vit plus de la seule vie qu'il avait rêvée, Chateaubriandest bien malheureux ; il ne peut plus sortir de sa chambre. Mme Récamier l'y va voir tous les jours, mais elle ne le voit que sous le feu des regards de Mme de Chateaubriand, qui se venge ainsi de cinquante années de délaissement. Elle a le dernier mot sur le sublime volage et sur tant de beautés qui l'ont tour à tour ravi. Cette femme est spirituelle, dévote et ironique ; moyennant toutes ses vertus, elle se passe tous ses défauts. Ah! que vous valez mieux, vous autres!... » (*Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 397.)

siècle, qui vous êtes rejetés aux vieilleries et qui commencez des romans, en disant : *J'avais fait une bonne première communion ?* Ce n'est pas ainsi que commencent *Zadig* et *l'Ingénu*. On peut aimer un homme sans prendre ses opinions, mais on ne peut les blâmer quand on est de son école. O Amaury, prêtre et repentant (1) ! »

« 16 mai 1847.

« Je n'ai pas été voir René; il m'écrit qu'il ne se mariera plus, mais il va, je crois, à Passy (2) avec sa belle (3). »

Arrêtons là nos citations. Cette dernière phrase surtout vaut la peine qu'on la commente. Si tout ce qui précède justifie *les Enchantements* d'Hortense et témoigne de la gratitude qu'elle avait gardée à Chateaubriand, le mot relatif à son mariage dénote

(1) A propos de la mort de Mme de Chateaubriand, Hortense écrit dans ses *Enchantements* (p. 319) : « En février 1847, j'apprends la mort de Mme de Chateaubriand. Je vais à Paris, j'écris, le lendemain on m'avertit qu'une personne qui ne peut monter (il marchait mal) m'attend en voiture. Je mets un chapeau, je descends, je trouve M. de Chateaubriand qui me demande si je veux faire une promenade avec lui. Je monte dans sa voiture. Il est aimable et tendre. Quand la voiture commence à marcher, il se tourne tout entier de mon côté pour me regarder. Il était enveloppé dans un élégant manteau. Il me dit qu'il s'ennuie Nous parlons de Rome. Je l'ai vu plusieurs fois chez lui et en nous promenant. Il m'a charmée et touchée. Il ne peut marcher, il est mélancolique, il a ses anciennes grâces, cette distinction, cette élévation qui en font un homme si attrayant. L'âge, au lieu de changer la beauté de son visage, la rend plus remarquable. »

(2) « A Passy », c'était chez Béranger.

(3) « Sa belle », c'était Mme Récamier. — Tous ces fragments sont tirés de la *Correspondance inédite* d'Hortense Allart avec Sainte-Beuve.

assez qu'il portait légèrement le deuil de sa femme. A vrai dire, on s'en doutait déjà ; cependant il n'est pas mauvais que ce doute devienne une certitude. Il a écrit dans ses *Mémoires* que madame de Chateaubriand avait contribué à rendre sa vie plus digne. Entendez qu'elle avait couvert ses dérèglements. Néanmoins, s'il avait eu à choisir entre la dignité et l'éclat, je ne crois pas qu'il eût hésité. Il savait effectivement beaucoup plus de gré à madame Récamier de l'éclat qu'elle avait répandu sur sa vie qu'à sa femme de la dignité qu'elle y avait mise. La preuve en est qu'après avoir écrit « qu'il ne se marierait plus », il offrit d'épouser madame Récamier en secondes noces. Mais Juliette eut le bon esprit et le bon goût de refuser. Quels avantages lui aurait rapportés ce mariage *in extremis ?* Aurait-elle changé de rôle et de figure aux yeux de l'histoire ? Non ; dès lors il était plus décent et plus naturel qu'elle demeurât jusqu'au bout madame Récamier. Le nom de Chateaubriand, se substituant au sien si tard, n'aurait rien ajouté à sa gloire.

V

Revenons à Béranger. Chateaubriand écrit parfois l'histoire d'une manière qui n'est pas tout à fait conforme à la vérité : non qu'il la trahisse, il ne va pas jusque-là, mais il n'en dit qu'une partie, quand il y est intéressé, à seule fin de garder le beau rôle.

Parlant des événements de 1830, qui mirent fin à sa carrière politique, il fait cette déclaration dans ses *Mémoires d'Outre-tombe.*

« Mon amitié pour Béranger m'a valu bien des étonnements de la part de ce qu'on appelait mon parti. Un vieux chevalier de Saint-Louis, qui m'est inconnu, m'écrivait, du fond de sa tourelle : « Réjouissez-vous, monsieur, d'être loué par celui qui a souffleté votre roi et votre Dieu. » Très bien, mon brave gentilhomme, vous êtes poète aussi.

« A la fin d'un dîner au *Café de Paris*, dîner que je donnais à MM. Béranger et Armand Carrel avant mon départ pour la Suisse, M. Béranger nous chanta l'admirable chanson *imprimée :*

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?

« On y remarquait cette strophe sur les Bourbons :

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité :
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

« A cette chanson, qui est de l'histoire du temps, je répondis de la Suisse par une lettre qu'on voit imprimée en tête de ma brochure sur la proposition Briqueville (1). »

Tout cela, à un mot près que j'ai souligné, est rigoureusement exact; mais, si le ton fait la chanson,

(1) *Mémoires d'Outre-tombe*, t. I, p. 449.

les circonstances où celle-là fut composée lui donnent toute sa valeur. Je vais les raconter, puisque Chateaubriand a jugé à propos de les taire.

Lorsqu'au mois d'avril 1830, il allait offrir à Béranger un fauteuil académique, il avait sa pensée de derrière la tête : il rêvait d'être chanté par le chansonnier. Il lui écrivait :

« Je suis aussi vieux que votre admirable *Juif errant;* malheureusement, je ne puis plus courir comme lui et je ne serai pas chanté par vous (1). »

Trois mois après, au lendemain des barricades, il disait encore : « Que de belles chansons à faire ! » Mais Béranger, qui le voyait venir, feignait de ne pas comprendre. Il écrivait, le 20 août 1830, à Hortense Allart :

« Mon rôle est fini; pour faire de la politique en couplets, il me faut, à moi, des persécutions à craindre, de l'oppression à subir. Je ne suis pas né pour être du parti vainqueur. Aussi me suis-je empressé d'aller visiter votre ami, aussitôt qu'il eut pris position; jusque-là, je crus devoir m'en abstenir, parce que rien ne doit influer sur ces sortes de déterminations qui décident de la vie d'un homme illustre. Beaucoup de personnes ont blâmé son discours (2) ; je ne suis pas du nombre; il lui sied bien, selon moi. Aussi nous sommes-nous bien entendus. Un seul

(1) Lettre de Chateaubriand à Béranger, datée du 27 avril 1830 *Corresp. de Béranger*, t. I, p. 406

(2) Son discours prononcé, à la Chambre des pairs, le 7 août 1830.

point nous a fait différer : il veut quitter la France, et je me suis permis deux fois de combattre cette idée de tout mon pouvoir. Mes raisons ont paru faire de l'effet sur son esprit. Je retournerai le voir incessamment, aussitôt qu'une nouvelle indisposition, fruit des fatigues que tout ceci m'a causées, me permettra de reprendre mes courses. Je vous avoue que son sort m'attriste beaucoup ; le premier jour que je le revis, je tombai dans une mélancolie profonde. La France n'aura-t-elle pas à rougir de laisser un pareil homme en proie au besoin (1)? »

Cependant Chateaubriand partit pour la Suisse, le 16 mai 1831, en secouant sur la France la poussière de ses souliers. Etait-ce sans esprit de retour ? Oh ! que non. Il y avait dans cette fuite, qui affectait l'apparence d'une émigration nouvelle, un peu de comédie et beaucoup de mise en scène. Chateaubriand voulait se faire regretter et qu'on le rappelât à l'occasion. Mais qui avait assez d'autorité ou de popularité pour élever la voix avec quelque chance d'être compris ? Un seul homme : c'était justement celui dont les couplets chargés de salpêtre avaient fait sauter le trône de Charles X. Chateaubriand lui donna à entendre qu'une chanson dans les circonstances présentes lui serait très agréable. Comment refuser ce plaisir à quelqu'un dont on se croit l'obligé?... Oui, mais cette chanson était singulièrement difficile à faire. A tort ou à raison, Chateaubriand passait pour

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir l'*Appendice.*

être mêlé aux manœuvres carlistes. Si la chose se vérifiait, quelle situation serait la sienne, à lui, Béranger? Il ne pouvait décemment louer l'illustre écrivain sans mentir à ses propres opinions et sans courir le risque de trahir son propre parti. Il s'en ouvrit à Henri de Latouche, à qui l'estime de Chateaubriand donnait en l'espèce une particulière compétence. Henri de Latouche avait été longtemps, dans la Vallée-aux-Loups, le voisin de l'auteur d'*Atala*. Il y habitait même encore et se vantait d'en être le paysan (1).

Latouche engagea Béranger à satisfaire Chateaubriand. Et, au commencement de septembre 1831, quand celui-ci vint à Paris pour essayer de vendre sa maison de la rue d'Enfer, la chanson était assez avancée pour que Béranger se risquât à lui en dire quelques couplets. Chateaubriand la trouva tout à fait à son goût et aurait voulu que le poète la terminât sur l'heure. Mais Béranger, ayant le travail fort lent, refusait de la livrer à la publicité avant de l'avoir soumise à Henri de Latouche, « juge sévère et délicat ». Impatienté, Chateaubriand lui écrivit, le 14 septembre :

« Eh bien, monsieur, ma chanson? Je pars; si vous voulez que je revienne, il faut que j'emporte vos ordres. Il faut aussi que je vous réponde, et j'ai besoin d'avoir sous les yeux mon acte d'accusation.

(1) Il signait alors : « Le paysan de la Vallée-aux-Loups. »

« Hyacinthe (1) est chargé de vous faire mes sommations respectueuses et de réclamer mon trésor.

« Si je ne vous revois pas, monsieur, recevez jusqu'à mon retour mes remerciements et mes admirations aussi vives que sincères (2). »

Cette chanson n'était donc pas *imprimée*, quand Chateaubriand repartit pour la Suisse. Elle ne le fut que quelques jours plus tard, par les soins du libraire Ladvocat, qui en fit faire des placards pour les journaux (3), à l'insu de Béranger, comme il appert de sa correspondance avec Henri de Latouche.

Mais que Chateaubriand l'ait emportée manuscrite ou imprimée (4), la chose en elle-même est sans importance. Ce qui en a beaucoup, au contraire, c'est l'intrigue amusante qu'il noua, entre son départ et son retour, pour avoir le droit de dire qu'en rentrant en France il cédait à la pression de l'opinion publique.

(1) Hyacinthe Pilorge, son secrétaire.

(2) *Corresp. de Béranger*, t. II.

(3) Elle parut dans *le National* du 23 septembre 1831, avec la note que voici :

« M. Ladvocat, éditeur du *Nouveau Diable boiteux*, nous communique une chanson de Béranger destinée à faire partie des premières livraisons de son recueil. Cette chanson, adressée à M. de Chateaubriand, est un hommage rendu aux nobles sentiments de ce grand écrivain, qui rêva longtemps l'alliance impossible de la liberté et de la légitimité. Le poète, dont de tristes mécomptes avaient, depuis un an, refroidi la verve, a retrouvé ses patriotiques inspirations pour convier l'illustre exilé à se vouer désormais sans partage au service d'une patrie qui n'est jamais ingrate envers l'homme de génie. »

(4) Et il est évident qu'il l'avait emportée manuscrite, mais, par une attention délicate, Béranger l'avait datée du jour même où Chateaubriand quittait de nouveau la France (14 septembre 1831). C'est, en effet, la date qu'elle porte dans *le National*.

Voici la chanson :

A M. DE CHATEAUBRIAND

Air *d'Octavie*

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir notre amour (1), notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
« Mon beau ciel pleure une étoile de moins ? »

Où donc est-il ? se dit la tendre mère.
Battu des vents que Dieu seul fait changer,
Pauvre aujourd'hui comme le vieil Homère,
Il frappe, hélas ! au seuil de l'étranger.

Proscrit jadis, la naissante Amérique
Nous le rendit après nos longs discords,
Riche de gloire et, Colomb poétique,
D'un nouveau monde étalant les trésors.

Le pèlerin de Grèce et d'Ionie,
Chantant plus tard le cirque et l'Alhambra,
Nous revit tous dévots à son génie,
Devant le Dieu que sa voix célébra.

De son pays qui lui doit tant de lyres,
Lorsque la sienne en pleurant s'exila,
Il s'enquérait aux débris des empires
Si des Français n'avaient point passé là.

C'était l'époque où, fécondant l'histoire,
La grande épée, effroi des nations,
Resplendissante au soleil de la gloire,
En fit sur nous rejaillir les rayons.

Ta voix résonne, et soudain ma jeunesse
Brille à tes chants d'une noble rougeur.

(1) Béranger avait écrit « *son* amour » ; Henri de Latouche mit « *notre* » et Béranger lui dit que c'était mieux, mais, par la suite, il rétablit le mot primitif.

J'offre aujourd'hui, pour prix de mon ivresse,
Un peu d'eau pure au pauvre voyageur.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
Mon beau ciel pleure une étoile de moins ?

Des anciens rois quand revient la famille,
Lui, de leur sceptre appui religieux,
Veut aux Bourbons faire adopter pour fille
La Liberté qui se passe d'aïeux.

Son éloquence à ces rois fit l'aumône ;
Prodigue fée, en ses enchantements,
Plus elle voit de rouille à leur vieux trône,
Plus elle y sème et fleurs et diamants.

Mais de nos droits il gardait la mémoire ;
Les insensés dirent : « Le ciel est beau,
Chassons cet homme, et soufflons sur sa gloire,
Comme au grand jour on éteint un flambeau. »

Et tu voudrais t'attacher à leur chute !
Connais donc mieux leur folle vanité :
Au rang des maux qu'au ciel même elle impute,
Leur cœur ingrat met ta fidélité.

Va ; sers le peuple en butte à leurs bravades,
Ce peuple humain, des grands talents épris,
Qui t'emportait, vainqueur aux barricades,
Comme un trophée, entre ses bras meurtris.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte : il souffre, et tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Chateaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens et nos soins ?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie :
« Mon beau ciel pleure une étoile de moins ? »

On connaît la réponse de Chateaubriand à Béranger. Datée de Genève, 24 septembre 1831, elle parut dans *le National* du 26 octobre et, cinq jours après, à la librairie Le Normant, en tête de sa brochure intitulée : *De la nouvelle proposition relative au bannissement de Charles X et de sa famille*. En voici la conclusion :

« Enfin, monsieur, les organes de l'opinion, presque tous les journaux ont témoigné de mon absence des regrets dont je me trouve singulièrement honoré. Votre éloquence, *prodigue fée*, vient à son tour orner de *fleurs de diamants* non pas mon *vieux trône*, je n'en ai point, mais mon vieux bâton de pèlerin; comment serais-je invulnérable à la flatterie d'une muse qui a dédaigné de flatter les rois ? Quand cette muse me somme d'un prompt retour, je me sens très disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie. »

Et, en effet, Chateaubriand était si pressé de mettre fin à son exil volontaire qu'il rentra à Paris avant même que sa lettre eût vu le jour.

Ce ne fut pas pour longtemps, du reste. Depuis l'avènement du roi Louis-Philippe, c'était à qui, parmi les légitimistes et les républicains, aurait dit au nouveau souverain les choses les plus dures. Usurpateur pour les premiers, il n'était qu'un escamoteur pour les seconds. Et *le National* de Carrel lui faisait une guerre sans merci. Mais rien n'égalait la morgue hautaine du vicomte de Chateaubriand.

Quant fut publiée sa brochure, on crut que le ministère lui mettrait la main au collet. C'était trop tôt. M. Thiers avait encore certains égards pour lui et se réservait pour une occasion meilleure — ou pire. Tout à coup on apprend que la duchesse de Berry a fait son apparition en Vendée. L'occasion cherchée semble venue. Un matin, M. de Chateaubriand est arrêté avec MM. Hyde de Neuville, de Fitz-James et Berryer, réputés ses complices. C'était le 16 juin 1832. Béranger fut navré, Hortense aussi; ils n'étaient pas au bout de leurs peines.

Après quatorze jours de prison préventive, — très douce d'ailleurs, — Chateaubriand fut remis en liberté. Qu'allait-il faire? Écoutons Béranger. Il écrivait, le 2 juillet, à Hortense :

« J'ai été voir notre ami deux fois dans sa prétendue prison, il me paraît bien enfant. Bon Dieu! qu'il a besoin de gloire et de bruit! Du reste, il est fort spirituel et fort aimable. Mais il ne devrait pas écrire si souvent dans les journaux. Sa première lettre, datée de la prison, le met dans la nécessité, pour être conséquent, de sortir de France, à présent que le voilà libre. Heureusement, les inconséquences ne lui coûtent pas. Je voudrais bien qu'il nous restât. Il fait semblant de m'aimer; moi, je lui suis vraiment attaché, mais je ne puis prendre sur moi de le lui prouver autant que je le voudrais (1).»

Béranger commençait à regretter sa chanson. Cha-

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir l'*Appendice.*

teaubriand, « pour être conséquent », fit donc de nouveau ses malles. Le choléra sévissait à Paris : c'était le moment de voyager. René alla dîner avec Hortense à l'*Arc-en-ciel* et repartit pour la Suisse, où sa femme et puis Mme Récamier le rejoignirent. On l'y croyait installé définitivement, quand le voilà qui débarque à Paris sans tambour ni trompette... Qu'est-ce que je dis là? C'est au milieu d'un bruit énorme, provoqué par une lettre de lui aux directeurs de journaux, qu'il fit sa rentrée dans la capitale. Et quelle en était la cause? Un fait très grave, il faut en convenir. La duchesse de Berry avait été arrêtée à Nantes, et Berryer était allé à Genève en instruire Chateaubriand. En présence de cette situation, il n'y avait pas à hésiter. Du moment que Chateaubriand s'était constitué l'avocat de Henri V, sa place n'était plus à Genève, mais à Paris.

Cela se passait au mois de novembre 1832. Le mois suivant, paraissait le *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry*, qui contenait l'apostrophe fameuse : « Madame, votre fils est mon roi ! » Quelques journaux, l'ayant imprimée, furent traduits devant les tribunaux. Chateaubriand fut enveloppé dans la poursuite. D'où grande colère de Béranger. Le 22 février 1833, il écrivait à Hortense Allart :

« Concevez-vous le procès fait à M. de Chateaubriand ! Quoi ! la brochure paraît et elle passe sans poursuites, et à propos de je ne sais quelle visite qu'on lui fait, le voilà en jugement pour cette même

brochure! Je suis sûr qu'il est loin de s'en affliger. A sa place, je m'en réjouirais. Pourtant une chose m'inquiète. Selon moi, une fois sur les bancs, il sera condamné. Or, la prison ne lui va pas du tout. Il lui faut la liberté matérielle; la vue d'un verrou doit lui agacer les nerfs. Comment fera-t-il pour passer trois mois (il ne peut être condamné à moins) entre quatre murailles? Je crains pour sa santé. Il ne tient pas assez aux témoignages d'attachement et d'intérêt pour qu'ils lui soient une compensation suffisante. Vraiment ces réflexions m'affligent, et vous ne m'en dites pas un mot! Je voudrais qu'on pût se donner un remplaçant en prison, je serais son homme. Moi, cela me va. Dites-lui que, si on veut faire cet arrangement, mon paquet sera bientôt fait. Certes, j'aimerais mieux me voir encore là que lui. Je vous assure qu'il y sera malade. La captivité aura bien vite dissipé tout ce qu'il aura eu de plaisir à glorifier Henri V devant le tribunal. Mais, encore une fois, concevez-vous des stupides comme les gens qui nous gouvernent! Chateaubriand en prison! Quelle victoire (1)! »

Il n'y était pas encore, et Béranger se tourmentait bien mal à propos. En tout cas, Chateaubriand envisageait cette éventualité d'une façon plus joyeuse. Il avait écrit à Hortense, le 28 janvier :

« Mon amie, ne comptez pas sur ma visite au-

(1) *Lettres choisies de Béranger.* — Voir à l'*Appendice.*

jourd'hui : je suis cloué chez moi dans l'attente de l'huissier ; les uns disent qu'il viendra me signifier les ordres de la cour royale, les autres qu'il ne viendra pas, et qu'on veut me tenir sous le coup de la menace pour me laisser le temps de la fuite. C'est bien mal me connaître. Il faut que je sache un peu où j'en suis pour fixer le jour de notre dîner. Si je dois finir mes jours en prison, je veux vous dire adieu avant. Je pense que vendredi, sauf accident, serait un jour possible parce qu'alors, si je n'ai entendu parler de rien, il est probable que les choses en seront restées là. Votre infidélité veut-elle bien me permettre de baiser ses pieds (1) ? »

Comment donc !... Cependant, n'ayant rien reçu de Chateaubriand le lendemain, « Son Infidélité » fut dans l'inquiétude. Elle en fut tirée, le 30 au soir, par ce petit mot :

« Je viens de recevoir *l'assignation pour demain*, presque avec votre billet. Vous voyez que j'ai plusieurs rendez-vous. N'allez pas me traiter d'infidèle. Je vous écrirai demain après l'entrevue, pour vous dire où nous en sommes et si je serai libre vendredi. Donc à bientôt (2). »

Mais l'événement ne leur permit pas de dîner ensemble. Le 31 janvier, Chateaubriand écrivait :

« J'ai été interrogé, j'ai refusé de répondre en ce

(1) *Les Enchantements*, p. 226.
(2) *Les Enchantements*, p. 227.

qui me regarde, j'ai répondu en ce qui touche les jeunes gens inculpés : je crois qu'il y aura procès. J'irai vous voir aussitôt que la tempête sera un peu apaisée. Je vous écrirai. De votre côté, écrivez-moi avec toute la douceur de vos trompeuses paroles. Le procès, s'il y a lieu, ne pourra être plaidé avant un mois ou six semaines; ainsi je verrai naître avec vous les premières fleurs du printemps. M. Béranger m'a envoyé son petit volume (1), je l'ai dévoré; jamais il n'a rencontré tant de talent et de charme. Je vais commencer *Valentine*.

Vous vieillirez, ô ma jeune maîtresse,
Vous vieillirez et je ne serai plus !

« Voilà ce qui me vengera de votre trahison. »

Valentine était un roman dont Chateaubriand avait entretenu plus d'une fois Hortense; — je crois même qu'il lui destinait le principal rôle. — Mais les affaires de la duchesse de Berry ne lui laissèrent pas le temps de l'écrire. Acquitté en Cour d'assises, le 27 février 1833, il partit presque aussitôt pour Prague, où il plaida près de Charles X la cause de la

(1) Lire à ce sujet, dans la *Corresp. de Béranger*, t. II, p. 115, la très belle lettre que Chateaubriand adressa au chansonnier, le 1er février 1833 :

... « J'ai couru vite à ce que je connaissais. *Le Vieux caporal, l'Alchimiste, le Juif errant* sont des chefs-d'œuvre de goût, de sentiment et de philosophie. Je ne sais que vous dire du reste, tout me plaît également... Dans le son de votre joyeuse lyre il y a quelque chose qui m'attendrit; votre talent a conservé toute sa jeunesse, mais une jeunesse qui a traversé le temps en apprenant la vie. Vous chantez mieux que jamais du fond de vos années. »

I

Lamennais a fréquenté beaucoup de femmes dans sa vie, et de fort jeunes et de très belles; mais quelles qu'aient été leur séduction ou la facilité de leurs mœurs, aucune d'elles n'eut de prise sur sa vertu. Il ressemblait à la cigale d'Anacréon qui n'a ni chair ni sang et chante au haut des arbres. Vivant de l'idée et pour l'idée, il imposait le respect à tous, et, de même que les Messieurs de Port-Royal bravaient impunément la médisance dans leurs rapports avec les belles pécheresses du grand monde, de même Lamennais eut cette fortune qu'il ne vint jamais à l'esprit de personne de suspecter ses mœurs. Il faut dire aussi qu'il était d'une grande circonspection à cet égard : il évitait soigneusement de se produire en public avec les femmes de bonne ou mauvaise vie qu'il connaissait.

Au plus fort de ses relations avec George Sand, — et Dieu sait si Béranger les désapprouvait (1) ! — nous le voyons hésiter à aller entendre Rachel à la Comédie-Française, de peur que sa présence en cet endroit ne donne lieu à des suppositions malséantes. George Sand lui écrit :

(1) Il écrivait à Mme Lemaire, le 26 février 1837, à propos de la collaboration de Lamennais au *Monde :*

« ... Je crains qu'on n'ait spéculé sur ce brave Lamennais, qui finira par être la dupe de plus d'une façon. Quelle rage a-t-on de l'associer dans une feuille publique à George Sand ! Oh ! amour du bruit !... » (*Corresp. de Béranger*, t. III, p. 6.)

« Monsieur, si vous voulez entendre Rachel, ce soir, je me suis précautionnée de la petite loge de Buloz (1). Il vient de me l'envoyer passée au nom et à l'ordre de Chopin. Vous pourrez y aller avec lui et avec Marliani (2); l'un ou l'autre irait vous prendre un peu après le lever du rideau, vous pouvez entrer sans rencontrer d'autres visages que ceux des ouvreuses qui certainement ne vous connaissent pas, quoiqu'elles vous lisent peut-être. Je ne répondrais pas du contraire.

« Je désirerais bien que vous fussiez libre ce soir et assez bien portant pour ne pas manquer cette bonne occasion. La loge est à vous seul. Peut-être Buloz y fera-t-il cependant une courte apparition pour jeter un coup d'œil de maître et d'aristarque sur son public et sur son théâtre. Mais il ne fera pas de cancan, je vous réponds de lui. Je sais que vous ne vous préoccupez guère de toutes les sottises qu'on peut dire. Mais soyez bien sûr que loin de trouver que vous y songez trop, je veux mettre mes soins à empêcher que vos innocentes et légitimes distractions soient troublées par des jugements grossiers

(1) François Buloz était alors commissaire du gouvernement près la Comédie-Française.

(2) Consul général d'Espagne à Paris, italien d'origine, dont la femme tenait un salon très fréquenté. Je trouve son nom plusieurs fois dans la correspondance de Mme de Méritens, notamment dans une lettre d'elle à Sainte-Beuve, datée de 1846 :

« A propos, il fut question de vous hier devant moi chez Mme X... On a dit que vous étiez un homme singulièrement désintéressé et honorable, et M. Marliani a ajouté que vous honoriez encore plus cette Bibliothèque (la Mazarine) qu'elle ne vous honorait. C'était bien dit ; il ne sait pas que je vous connais. » (Lettre inédite.)

ou hostiles. Vous seriez bien bon de venir dîner aujourd'hui chez moi en famille; nous aussi, nous avons une loge pour les Français, nous partirions tous ensemble.

« A vous de cœur et de dévouement respectueux.

« GEORGE (1). »

Cette lettre n'est pas datée, mais elle doit être de 1839 ou 1840, années où tout Paris défilait à la Comédie devant Rachel, et où la liaison de George Sand avec Chopin battait son plein.

A cette époque, Béranger et Lamennais étaient au mieux ensemble. Ils s'étaient rencontrés en visite chez Hortense Allart, et même le premier en avait éprouvé quelque surprise, étant donné que les idées religieuses d'Hortense ne cadraient guère avec celles du second. Mais Hortense était surtout de la religion de Cousin, — laquelle était une religion d'amour, comme chacun sait; — elle était éclectique et recherchait la société des grands hommes, moins pour leurs idées que pour eux-mêmes. J'ajoute qu'elle prenait plaisir à les mettre en contact quand ils s'ignoraient, et c'est elle qui avait dit un jour à Lamennais: « Vous devriez faire connaissance avec Béranger! »

Lamennais n'aurait pas connu Chateaubriand qu'elle l'aurait également jeté dans ses bras. Mais ces deux colonnes de l'ordre politique et social se connaissaient depuis longtemps. Chateaubriand avait eu Lamennais comme collaborateur, avec M. de Bonald, au *Con-*

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Macqueron.

servateur de 1818, et paraissait très fier de son compatriote, quoique, au fond, il en fût un tantinet jaloux. « Nous avons été bercés par les mêmes flots, » disait-il. Seulement, depuis 1818, les événements avaient singulièrement marché. Le coup de vent des 27-29 Juillet avait jeté nos deux Malouins sur deux îlots assez distants l'un de l'autre, et la campagne de Chateaubriand pour la duchesse de Berry avait achevé de les séparer.

Mais la persécution supprime les distances et rapproche les vaincus. Quand Chateaubriand vit Lamennais en butte aux tracasseries du pouvoir civil et aux anathèmes du pouvoir religieux, son vieux sang breton s'alluma de nouveau, et le petit billet suivant, écrit par René à Féli au mois de mai 1834, fit fondre la glace qui restait entre eux :

« Mon illustre compatriote, votre talent aurait donné l'immortalité à cet ouvrage ; moi, je la reçois de mon sujet. Combien je regrette de ne vous voir jamais ! Mille tendres amitiés et admiration sincère.

« CHATÈAUBRIAND (1). »

« 11 mai. »

L'ouvrage en question n'était autre que *les Paroles d'un Croyant*, publiées le 1er mai dans *la Revue des Deux Mondes*. A partir de ce moment, les deux Malouins se virent souvent et ne se quittèrent plus.

Ce fut également le pamphlet de Lamennais qui cimenta son amitié avec Béranger.

(1) Lettre inédite, communiquée par M. Macqueron.

Quelques jours auparavant (22 avril 1834), le chansonnier écrivait à Napoléon Peyrat :

... « J'ai un nouvel ami. Vous ne devineriez pas son nom : l'abbé de Lamennais. Vous ne sauriez croire combien il m'a recherché et combien il me plaît. Nous avions ébauché la connaissance il y a deux ans. Elle semble complète maintenant et je m'en félicite. Cet homme a vraiment le cœur évangélique, et sa philosophie est tout humaine (1). »

Mais l'amitié chez Béranger ne fut jamais aveugle; elle était, au contraire, très avisée, très clairvoyante. Quand il vit que Lamennais se cabrait sous les foudres de Rome, il prit peur et le mit en garde contre les coups de tête irréfléchis. « Ne sortez pas de l'Eglise, — lui disait-il, — autrement, vous êtes perdu. Vous n'aurez plus d'autorité sur les âmes qui vous suivent ! » C'était aussi l'opinion de Chateaubriand, qui l'a résumée dans cette page des *Mémoires d'Outre-tombe :*

« Fidèle professant l'hérésie, l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence* parle ma langue avec des idées qui ne sont plus mes idées. Si, après avoir embrassé l'enseignement populaire, il fût resté attaché au sacerdoce, il aurait conservé l'autorité qu'ont détruite ses variations. Les curés, les membres nouveaux du clergé (et les distingués d'entre les lévites) allaient à lui ; les évêques se seraient trouvés engagés dans

(1) *Béranger et Lamennais*, p. 73.



sa cause, s'il eût adhéré aux libertés gallicanes, tout en vénérant le successeur de saint Pierre et en défendant l'unité. En France, la jeunesse eût entouré le missionnaire, en qui elle trouvait les idées qu'elle aime et les progrès auxquels elle aspire; en Europe, les dissidents attentifs n'auraient point fait obstacle; de grands peuples catholiques, les Polonais, les Irlandais, les Espagnols, auraient béni le prédicateur suscité. Rome même eût fini par s'apercevoir que le nouvel évangéliste faisait renaître la domination de l'Église et fournissait au pontife opprimé le moyen de résister à l'influence des rois absolus. Quelle puissance de vie ! l'intelligence, la religion, la liberté représentées dans un prêtre (1) ! »

Malheureusement, Lamennais était absolu comme un moine (2) et têtu comme un Breton. Incapable de transiger sur le terrain des principes, ne voyant en tout que la ligne droite et poussant la logique jusqu'aux extrêmes, il était, de plus, humilié — et il y avait de quoi — de voir le peu de cas qu'on faisait à Rome des services qu'il avait rendus à la papauté, et l'encyclique *Singulari nos* (15 juillet 1834), qui condamna *les Paroles d'un Croyant*, n'était pas encore lancée qu'il pensait à rompre avec l'Église. Cela résulte de la lettre qu'il écrivait, le 16 juillet, à son neveu Élie de Kertanguy :

(1) *Mémoires d'Outre-tombe*, t. VI, p. 465.
(2) Le mot est de Mgr Darboy et fut dit au Père Hyacinthe le lendemain de sa sortie du couvent.

« J'avoue, mon Élie, qu'après toutes les circonstances que tu connais, je ne m'attendais nullement à ce qui est arrivé. Il faut qu'il y ait eu de nouvelles et vives instances de la diplomatie (1) pour qu'un ouvrage qui était, religieusement parlant, innocent la veille, fût si coupable le lendemain. Au reste tout cela ne m'ébranle point. Je l'avais prévu originairement, et si je m'en afflige, ce n'est pas pour moi, que l'avenir ne justifiera que trop peut-être, mais pour la religion et pour ceux mêmes qui se font si gratuitement mes persécuteurs. On m'écrit de Rome : « Vos amis tremblent à cause des funestes conséquences qu'ils prévoient. Ils me chargent de vous engager à un silence absolu et à laisser le temps agir. » C'est ce que je ferai, si cela m'est possible, si l'on ne me force point à parler. Je veux dire qu'en ce qui me concerne je tiendrai cette encyclique pour non avenue, et je continuerai de défendre, quand je le croirai nécessaire, la cause de l'humanité, cause des peuples à laquelle j'ai dévoué le reste de ma vie.

(1) Huit jours après (le 26 juillet), il écrivait de la Chênaie à Béranger :

« ... Les intrigues diplomatiques et jésuitiques viennent encore une fois de l'emporter. Peu importe la religion à ces gens-là, pourvu qu'ils parviennent à leurs fins. A force d'odieuses et sourdes menées, ils ont obtenu contre moi, non pas une condamnation, mais une diffamation. On m'a mandé là-dessus des détails curieux de Rome, où les théologiens disent hautement que l'Encyclique n'est que l'opinion personnelle de Mauro Capellari, et rien de plus. On ne peut, en aucun sens, y reconnaître le caractère d'un jugement doctrinal. Elle sera pourtant représentée et acceptée en France par l'opinion religieuse que forment et dirigent les hommes qui l'ont sollicitée... » (*Corresp. de Béranger*, t. II, p. 177.)

L'article que je t'ai envoyé pour la Revue (1) est la meilleure réponse que je puisse faire à la plupart des accusations dont j'ai été l'objet. Je désire donc beaucoup qu'il paraisse dans le numéro qui suivra le prochain. C'est le moyen le plus simple de garder ma position que je ne veux point changer. Je ne sais rien de plus quant à présent et ne m'inquiète point de ce qui suivra, comptant sur l'aide de la Providence à mesure que j'en aurai besoin. Ne vous hâtez pas trop pour l'exécution de votre projet (2). Il demande, sous tous les rapports, à être bien mûri. Il serait fâcheux de commencer sans avoir au moins de grandes probabilités de succès. Je voudrais que nous puissions en causer ensemble, avant que vous ne prissiez un parti définitif. Ne comptez que peu ou point sur les promesses que l'on vous fera. Si vous réussissez, on viendra à vous. Vous verrez, dans le cas contraire, se retirer tous ceux qui vous auront donné les plus belles paroles du monde. Il faut donc, pour ne pas échouer, qu'au moins pendant quelque temps vous puissiez marcher sans le secours d'autrui. Ne doute point de ce que je te dis là.

« Je serais fâché que M. Gerbet (3) pensât que

(1) Il s'agit de l'article intitulé *De l'absolutisme et de la liberté*, qui parut le 1er août 1834 dans la *Revue des Deux Mondes*.

(2) Il s'agissait de fonder un journal qui aurait soutenu les idées de *l'Avenir*.

(3) L'abbé Gerbet était peut-être de tous les disciples de Lamennais celui qu'il affectionnait le plus. Il ne se sépara de son maître qu'après l'encyclique *Singulari nos* (15 juillet 1834), qui condamna *les Paroles d'un croyant*. Mais il s'était éloigné de lui peu de temps après lui avoir fait signer à la Chênaie, le 11 décembre 1833, la fameuse décla-

j'ai changé de sentiment à son égard. Il n'en est rien. Seulement, notre position respective a changé. Il s'est éloigné de moi, je ne me suis point éloigné de lui. Les convenances ou, si l'on veut, les nécessités de sa position ont exigé de lui ce mouvement rétrograde : à la bonne heure, je ne m'en plains pas, mais il n'en résulte pas moins qu'il existe entre nous maintenant une séparation à mes yeux incompatible avec tout ce que renferme pour moi le doux et saint nom d'ami, quoique non pas, grâce à Dieu, avec un autre degré d'attachement très sincère. Je n'ai jamais rompu aucuns liens; beaucoup de liens rompus ont cependant laissé de profondes cicatrices dans mon âme. A mesure qu'on avance dans la vie, on remercie Dieu de ces amères épreuves qui nous en adoucissent la fin.

« Lorsque l'Encyclique sera connue, envoie-moi les journaux qui en parleront, s'il en est qui disent quelque chose de remarquable. Je ne veux point de *l'Univers*, ni de *l'Ami de la Religion*. Je ne te ferai plus d'excuses de mes commissions quelles qu'elles soient. Quant à ma tendresse pour toi, tu sais bien, mon enfant chéri, qu'elle sera toujours la même. J'ai une extrême envie de te revoir, ainsi qu'Eugène.

ration écrite en latin par laquelle Lamennais protestait « dans les termes mêmes de la formule contenue dans le Bref du Souverain pontife Grégoire XVI, du 5 octobre 1833, suivre uniquement et absolument la doctrine exposée dans l'Encyclique du même pape, et s'engager à ne rien écrire qui ne soit conforme à cette doctrine ». L'abbé Gerbet s'était lié avec Sainte-Beuve, quand celui-ci débuta au *Globe* (1824), et, malgré la divergence de leurs opinions, Sainte-Beuve lui conserva toujours un tendre souvenir.

Si ce n'est pas ce mois-ci que vous venez, j'espère au moins que ce sera au commencement du prochain.

« Mille choses à tous nos amis. Je t'embrasse de cœur (1). »

« L'avenir me justifiera ! » — Il l'a justifié effectivement plus tôt qu'on ne pensait, et nous avons vu un grand pape — Léon XIII — ne pas craindre de mettre ses pieds dans les sandales de Lamennais. Mais, en attendant, la vie de l'illustre apologiste fut brisée, un peu par sa faute, et devint un sujet de scandale pour tous ceux qu'il avait catéchisés, et de difficultés de toutes sortes pour lui-même.

Quelques mois après l'encyclique *Singulari nos*, Béranger écrivait à Napoléon Peyrat :

« Je voudrais bien retirer Lamennais du bourbier où d'autres semblent vouloir l'enfoncer. N'en dites mot : il veut se mettre à la tête d'un journal, et je crains d'arriver trop tard pour lui éviter cette folie. Il m'a compris relativement à ses rapports avec Liszt et G. Sand. Mais je crains bien que, facile et bon comme il l'est, il ne tombe de Charybde en Scylla. C'est la meilleure pâte de petit homme qui soit au monde ; mais le voilà sans carte et sans boussole, et rien ne garantit qu'il n'échouera pas au premier écueil. Cet homme avait besoin d'une route toute tracée d'avance. Hors du catholicisme (car il en est sorti), il n'a pas ce qu'il faut pour s'orienter. J'ai fait

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

œuvre de charité, moi philosophe, d'essayer de lui indiquer son chemin, mais je crains bien qu'il ne m'en sache pas très bon gré. C'est pourtant par l'attachement qu'il m'inspire que je me suis laissé entraîner à le morigéner.

« Vous avez bien jugé la nature de son esprit. Mais savez-vous que, avec ce petit corps, il a été jadis un vert galant ? que c'est pour s'arracher aux plaisirs sensuels qu'il a endossé la soutane? Savez-vous que cet extrait d'homme était un ferrailleur redoutable (1) ? »

« Extrait d'homme » est joli et combien vrai ! La pauvre carcasse de Lamennais ballait dans sa soutane; il parut plus maigre encore après qu'il l'eut quittée. Mais quelle tête ! jamais Béranger n'en avait vu de pareille : il eut beau s'y prendre de toutes les manières pour lui faire entendre qu'il allait manger au journal *le Monde*, et en pure perte, les quatre sous qui lui restaient, il ne réussit qu'à l'indisposer contre lui. Heureusement que Béranger était bon cheval de trompette. Quand la colère de Lamennais était passée, il revenait frapper à sa porte, comme si de rien n'était, et l'on parlait de tout et du reste, car les sujets de conversation ne manquaient point.

Béranger souffrait beaucoup de l'isolement quasi sauvage dans lequel vivait son ami. Il craignait toujours qu'il ne tombât malade. Que deviendrait-il dans ce cas-là ? Qui prendrait soin de lui ? — « Moi ! »

(1) *Béranger et Lamennais*, lettre du 8 février 1835.

répondait Hortense avec son âme d'infirmière. Mais elle était trop compromettante, elle n'avait pas l'âge canonique, Lamennais n'aurait pas voulu d'elle. Ce qu'il lui fallait, c'était une amitié de femme, de sens rassis, une gouvernante qui fût un peu mieux qu'une domestique, — une seconde Lisette, enfin. — Mais Lamennais n'en éprouvait pas le besoin. Il aimait mieux la solitude. Pourtant, en 1837, pendant que Béranger habitait la Grenadière, près Tours, il parut se résigner à vivre sous le même toit qu'une famille amie. Le chansonnier lui écrivait alors :

« J'ai appris que madame Clément vous proposait de vous louer un appartenant dans l'hôtel qu'elle va prendre. Je me réjouirais que cet arrangement eût lieu, si votre petite fortune vous le permet, car alors vous auriez auprès de vous des personnes qui pourraient veiller à votre santé que je crois que vous gouvernez fort mal, et que pourtant vous devriez ménager pour vos amis et pour tout le monde. Madame Clément est une dame excellente, d'un noble caractère et pour qui c'est un besoin de s'occuper du bonheur de ceux qui l'entourent ; tout cela sans caprices et sans insistance (1). »

(1) Sur Mme Clément, voici ce que Béranger écrivait à Mme Lemaire, le 29 juillet 1837 :

« Avez-vous lu que Lamennais était à la Trappe ou à Rome! Il vient de m'écrire de Sézanne (a), où il est retiré chez une dame Clément, chez qui j'ai contribué à faire entrer, il y a cinq ans, le jeune P[eyrat, Napoléon]. Je connais un peu cette dame qui vient de m'écrire pour m'engager à aller voir Lamennais chez elle. C'est une excellente

(a) Sézanne est dans la Marne.

Hélas ! il était dit que Lamennais ne connaîtrait jamais le repos. Au moment où il s'apprêtait à entrer chez Mme Clément, son libraire fit faillite, et il en résulta pour lui une si grande perte d'argent que, faute de pouvoir prendre sa part des dépenses communes, il déclina l'offre gracieuse de cette dame (1). En même temps ses démêlés avec la police recommencèrent. On perquisitionna dans sa mansarde, on procéda à l'examen de ses papiers, fouillant partout et lisant tout, même les cartes de visite. On ne respecta rien, ni les lettres de famille, ni les actes relatifs à ses affaires privées. On interrogea sa domestique sur les personnes qu'il voyait, sur ses habitudes, voire sur la façon dont il s'habillait. Bref, cette descente de police fut si brutale et si scandaleuse que Chateaubriand, qui pourtant y était habitué, en fut révolté et offrit à Lamennais un asile chez lui :

« Si la pensée n'est plus en sécurité dans votre grenier, mon illustre ami, ma maison vous est ouverte. Acceptez mon hospitalité, tout l'honneur sera pour moi (2). »

Chateaubriand était alors en veine de générosité.

femme, encore un peu jeune, mais maladive et d'une grande exaltation. Je voudrais que Lamennais pût rester longtemps là, et ne plus se rejeter dans le journalisme. Mais il fait la sourde oreille à mes conseils. » (*Corresp. de Béranger*, t. III, p. 41.) Lire aussi les lettres de Lamennais à Mme Clément publiées par M. Christian Maréchal dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, no d'avril-juin 1905.

(1) Lettre de Lamennais à Mme Clément, en date du 30 décembre 1837, publiée par M. Christian Maréchal.

(2) Lettre inédite du 6 août 1838.

Quelque temps avant, ayant appris que Béranger allait être obligé de quitter sa retraite de la Grenadière, il lui avait offert de lui venir en aide. Et cela dans le moment où lui-même était contraint d'abandonner sa maison de la rue d'Enfer. « Quel noble cœur ! » s'écriait Lamennais. Oui, mais aussi comme il était payé de retour ! L'année suivante, il écrivait à Béranger :

« Il me semble que nous veillons l'un sur l'autre. J'ai eu peur de votre pauvreté, voilà que vous avez peur de la mienne ; mais la vôtre est toute ronde, d'une marche uniforme et d'un bon caractère; la mienne est quinteuse, elle a quelquefois l'air de dégringoler par mon escalier et de me laisser avec des écus ; puis elle rentre soudain par la fenêtre ; j'aimerais bien mieux un lit assuré dans quelque grenier d'un hôpital... Pourtant je vous remercie de grand cœur; soyez tranquille, cette fois : la banqueroute (1) me cause bien quelque embarras, mais elle ne m'atteint pas réellement... »

Et il ajoutait :

« Je suis allé plusieurs fois chercher l'abbé de Lamennais. Je l'ai rencontré par hasard, car les trois quarts du jour il ferme sa porte, ou il se retire chez des amis aux environs de Paris. Il m'a dit qu'il travaillait toujours à son grand ouvrage (2). »

Ce grand ouvrage était l'*Esquisse d'une Philoso-*

(1) Celle de son éditeur.
(2) *Corresp. de Béranger*, t. III, p. 162.

phie que Lamennais publia à la fin de l'année 1840, la veille de sa condamnation pour sa brochure intitulée : *le Pays et le Gouvernement.* Car il passait de la philosophie à la politique et de sa mansarde à Sainte-Pélagie avec une aisance qui n'avait d'égal que son courage, ou la sottise du gouvernement. Naturellement, pendant qu'il était en prison, les visites de Chateaubriand et de Béranger ne lui firent point défaut. C'était une trop belle occasion pour le premier de se rappeler au bon souvenir du public, et depuis que notre chansonnier avait quitté définitivement la Touraine, il n'était pas fâché, lui non plus, de montrer que petit bonhomme vivait encore !

II

Le 5 août 1844, Sainte-Beuve écrivait à Juste Olivier :

« Béranger, Chateaubriand et Lamennais se voient volontiers et avec plaisir chez Béranger, à Passy ; le malin chansonnier fait son *métier de diable*, comme il dit, en les conviant chez lui sur son terrain. Ils s'y plaisent et s'y sentent à l'aise : le chevalier et le prêtre rendent les armes au siècle. On fera un jour un curieux livre avec le titre d'*Entretien* de ces trois hommes ; un futur philosophe y fera entrer tout ce qu'il voudra (1). »

(1) *Correspondance inédite de Sainte-Beuve avec M. et Mme Juste Olivier.*

Comme je ne suis pas ce philosophe, je n'essaierai pas de faire parler « ces trois hommes », mais je crois que l'on pourrait résumer facilement leurs conversations. Lamennais, qui était resté prêtre, se plaignait du Pape et de l'Empereur, « ces deux moitiés de Dieu ». — Béranger, à qui « le Dieu des bonnes gens » suffisait, maugréait surtout contre l'Empereur, — c'est-à-dire contre le roi Louis-Philippe, qui décidément n'était pas la meilleure République. — Quant à Chateaubriand, il s'ennuyait plus que jamais depuis qu'il ne comptait plus.

— Je me suis toujours ennuyé, — disait-il.

Béranger lui répondait :

— C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres !

Sur quoi, Mme de Chateaubriand, « esprit fort singulier », s'écriait :

— Vous avez bien raison ! vous avez bien raison (1) !

Elle morte, il s'ennuya bien plus encore. Comme il n'avait plus personne pour l'entêter et le contredire, il passait ses journées à parcourir d'une main distraite et lourde les cahiers de ses *Mémoires* (2). Mme Récamier elle-même, qui le visitait tous les jours,

(1) Lettre de Béranger à M. de Valois, du 27 mai 1849. — Cette anecdote me rappelle le mot de Talleyrand sur l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe* : « Il se croit sourd depuis qu'il n'entend plus parler de lui. » (*Journal du maréchal de Castellane*, t. III, p. 66.)

(2) Il les remaniait sans cesse, en effet, et Victor Hugo raconte, dans ses *Choses vues*, qu'au lendemain de sa mort il en vit des cahiers entiers par terre dans son appartement.

avait peine à lui arracher une parole. Cependant Hortense se vantait, au mois d'octobre 1847, de l'avoir fait rire en lui expliquant d'après Pierre Leroux « le droit à la propriété qui était sacré et la propriété qui ne l'était pas (1) » ; et Béranger prétendait, à la même époque, qu'il trouvait encore moyen, quand il allait le voir, de le faire causer un quart d'heure ou vingt minutes. Mais, comme le remarquait spirituellement M. Thiers, quand Béranger avait parlé à quelqu'un, il s'imaginait volontiers que ce quelqu'un avait parlé.

Le certain, c'est qu'au mois de mai 1848 Chateaubriand était comme en enfance. Il ne trouvait qu'un mot à dire à Béranger :

— Eh bien ! vous l'avez, votre République !

— Oui, — répondait le chansonnier, — mais j'aimerais mieux la rêver que l'avoir (2).

Et le fait est qu'elle n'était pas belle. A peine était-elle proclamée qu'elle glissait dans le sang.

Chateaubriand aurait été navré de cette chute tragique, s'il en avait eu connaissance, car, tout monarchiste qu'il était, il savait gré à la République d'avoir vengé sur le dos de Louis-Philippe l'outrage fait à la duchesse de Berry, sa noble cliente. Mais il n'entendit pas les mitraillades de Juin, et sa mort, qui en temps ordinaire eût été un événement de premier

(1) Lettre inédite à Sainte-Beuve.
(2) Sainte-Beuve : *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 397.

ordre, passa pour ainsi dire inaperçue dans l'immensité du désastre public.

Il n'en fut pas de même de celle de Lamennais, arrivée le 27 février 1854.

Parlant de son illustre compatriote, au dernier chapitre des *Mémoires d'Outre-tombe*, Chateaubriand s'exprime ainsi :

« J'aimerais à voir son génie répandre sur moi l'absolution que sa main avait autrefois le droit de faire descendre sur ma tête. Nous avons été bercés en naissant par les mêmes flots ; qu'il soit permis à mon ardente foi et à mon admiration sincère d'espérer que je rencontrerai encore mon ami réconcilié sur le même rivage des choses éternelles (1). »

Hélas ! cette pieuse espérance fut cruellement déçue. L'auteur des *Paroles d'un croyant* mourut dans l'impénitence finale. Et, au lieu d'être déposé, comme il l'avait désiré jadis, sur le rocher du Grand-Bé, au pied de la tombe de Chateaubriand, le corps de Lamennais, enlevé dès l'aube au milieu d'un grand déploiement de forces policières, fut enterré, suivant son expresse volonté, dans la fosse commune, sans avoir été porté à aucune église, sans la moindre pierre, sans la croix pour laquelle il avait brisé tant de lances superbes.

Au retour de cet enterrement, qu'il avait suivi en voiture, Béranger s'écriait :

(1) *Mémoires d'Outre-tombe*, t. VI, p. 466.

« Quel temps singulier où, en débutant par *l'Indifférence en matière de religion*, on peut finir ainsi (1) ! »

Et Hortense Allart qui, malgré tous ses égarements, était demeurée chrétienne, écrivait alors à Sainte-Beuve :

« C'est égal, vous me croirez si vous le voulez, j'aime encore mieux la fin religieuse de M. de Chateaubriand, elle est plus conforme à notre pauvre nature humaine (2). »

Ce n'est pas moi qui la contredirai.

(1) *Corresp. de Béranger*, t. III.
(2) Lettre inédite.

CHAPITRE IV

HORTENSE, SAINTE-BEUVE ET Mme D'AGOULT

I. — Sainte-Beuve et *le Clou d'or*. — Comme quoi ce chapitre fait suite à celui de Mme d'Arbouville dans mon livre sur Sainte-Beuve. — C'est Béranger qui avait mis l'illustre critique en rapports avec Hortense. — Le pied-à-terre d'Hortense, rue Saint-Nicaise. — Ses premières lettres à Sainte-Beuve. — Sentiment qu'elle éprouve pour lui. — Il lui fait, en 1841, les vers qu'il a publiés à la suite de *Joseph Delorme*. — Pourquoi Sainte-Beuve se contenta de planter « le clou d'or » avec Hortense. — Influence de M. Molé sur lui. — *Tory* par nécessité. — Hortense et Mme d'Agoult.

II. — « La Corinne du quai Malaquais. » — Sonnet de Sainte-Beuve à la comtesse Marie. — Fut-il l'amant de Mme d'Agoult? — Lettres de Mme d'Agoult à Hortense et à Sainte-Beuve. — Lehmann et Charles Didier. — A propos des romans de *Lucrezia* et de *Nélida*. — Hortense prend parti pour Mme d'Agoult contre George Sand et la raccorde avec Sainte-Beuve. — Lettres inédites d'Hortense à ce sujet. — Séjour de Mme d'Agoult à Herblay. — Sainte-Beuve l'y rejoint. — Lettre inédite de Mme d'Agoult sur *Port-Royal*. — Mme d'Agoult jugée par Barbey d'Aurevilly. — Comme quoi elle était autre chose qu'un bas-bleu et qu'un « pantalon bleu ».

III. — Lettre inédite de Sainte-Beuve à Hortense. — Il lui demande de rester sur « le clou d'or ». — Hortense en prend malaisément son parti. — Sa correspondance littéraire avec lui. — Son opinion sur Bayle, Senancour et Joubert. — Son faible pour Cicéron et Tacite. — Les hommes politiques contemporains qu'elle préférait. — Chatam et Pitt. — Ce qu'elle pensait de Hume. — C'est elle qui procura à Sainte-

Beuve les lettres de Bonstetten et qui lui donna le *Pline* de cet écrivain. — Mignet et Sismondi. — Le style dans les ouvrages de longue haleine. — Ce qu'Hortense écrivait à Sainte-Beuve sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. — Ses lettres sur *Port-Royal*. — Elle envoie à Sainte-Beuve le livre de la princesse Belgiojoso sur *la Formation du dogme catholique*. — Son opinion sur ce livre. — Jugement définitif qu'elle portait sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. — Elle lui reprochait de préférer Lucrèce à Virgile. — Lettre inédite à ce sujet. — Comment Sainte-Beuve expliquait ses différentes mues. — Le Cygne de Léda. — Hortense rend hommage au désintéressement et à la sincérité de Sainte-Beuve. — Pourquoi brûla-t-elle les lettres du grand critique ? — Perte irréparable.

Si mon livre sur Sainte-Beuve était encore à faire, je mettrais ce chapitre à la suite de celui que j'ai consacré à Mme d'Arbouville. Il le complète, en effet, sur un point important, qui est « le clou d'or ». On sait quel sens attachait à ce mot le grand critique.

« Posséder, disait-il, vers l'âge de trente-cinq à quarante ans, et ne fût-ce qu'une seule fois, une femme qu'on connaît depuis longtemps et qu'on a aimée, c'est ce que j'appelle planter ensemble le *clou d'or* de l'amitié (1). »

Pour Sainte-Beuve, l'amitié entre homme et femme n'était durable qu'à ce prix. Il fallait, suivant lui, « qu'il n'y ait pas toujours eu amitié pure et simple ; qu'à un moment aussi court, aussi fugitif que vous voudrez, la passion ait parlé, qu'il y ait eu abandon, faiblesse. » Lorsqu'il disait cela à Mme d'Arbouville, je crois qu'il l'avait expérimenté avec Hor-

(1) Cf. *le Clou d'or*, publié par Jules Troubat, chez Calmann Lévy.

tense. Mais Mme d'Arbouville avait de l'amitié une conception plus pure; s'il est vrai, comme il l'a écrit lui-même, qu'elle ne sut pas être entièrement son amie (1), elle ne l'en aima pas moins à sa façon, qui fut très noble et très touchante...

Un vieil adage conseille à l'homme de rester sur sa faim. La sagesse, en amitié, consistait, aux yeux de Mme d'Arbouville, à rester sur son désir. Malheureusement, Hortense ne fut jamais maîtresse du sien. Quand il était un peu trop vif, au besoin elle le faisait naître chez l'ami qu'elle voulait posséder.

> Tout d'un coup un regard humide
> Avertit tendrement qu'il est temps de s'aimer,

lui disait Sainte-Beuve dans une pièce de vers que nous trouverons plus loin. Et comme elle était très

(1) Il écrivait, le 3 avril 1853, à Mme du Gravier :
« A toutes les questions sur Mme d'Arbouville, je crois qu'il n'y a qu'une réponse : Elle avait l'imagination ! elle avait la foi et le génie ! avec cela, on pleure, on rit, on s'intéresse à des créations nées de nous-mêmes, on les fait vivre aux yeux de tous, on y met de soi et l'on ne s'y met pas tout entier : c'est là l'éternel mystère. Sa souffrance réelle était sa laideur : elle la recouvrait d'un voile éblouissant d'esprit, de bienveillance, d'agrément. La louange lui était très chère et la consolait de beaucoup de choses. Elle était très dépendante du monde et de l'opinion. Elle dépendait des salons, elle qui valait mieux. Elle avait une source naturelle et sincère, une source qu'on peut appeler *créole* de bonté, un trésor de sensibilité qu'elle n'avait placé à *fonds perdus* nulle part : cela se retrouvait et circulait dans les œuvres de sa composition et de sa fantaisie. Ma plume est trop lourde pour parler d'elle aujourd'hui : excusez-moi, nous en reparlerons à quelque heure vague de l'après-midi. Elle voulait plaire et être aimée plutôt qu'aimer. — J'en sais quelque chose. » (*Lettres inédites de Sainte-Beuve à Mme du Gravier,* publiées par M. G. Michaut dans la *Revue latine* du 25 septembre 1905.)

désirable, on s'empressait généralement de répondre à ses avances.

I

Les relations de Sainte-Beuve avec Hortense Allart remontaient à l'année 1831. C'est Béranger qui les avait présentés l'un à l'autre. L'année suivante, Hortense communiquait à Sainte-Beuve, pour l'aider à peindre leur ami commun plus au vif, la lettre de Béranger sur *le Grenier*, que j'ai donnée chapitre précédent (1),et Sainte-Beuve lui procurait une loge pour la première représentation du *Roi s'amuse* (2). Hortense était alors au plus fort de sa passion pour Bulwer. Cependant Sainte-Beuve lui plut tout de suite par sa conversation diserte, sa parole douce et mesurée, la richesse extraordinaire de sa culture intellectuelle. Longtemps après, elle écrivait à George Sand qu'il avait « toujours été tourmenté des choses divines (3) ». Comme elle connaissait elle-même ce divin tourment, je ne serais pas surpris qu'elle ait voulu l'apaiser, — ou l'entretenir, — quand, en 1841, elle se jeta dans les bras de notre « Joseph Delorme ». Elle était libre, à ce moment, lui aussi. Dix ans plus tôt, il lui aurait laissé son manteau, comme il fit à George Sand, parce qu'il avait, le cœur plein d'une autre image!

(1) Page 86.
(2) *Corresp. de Victor Hugo*, lettre à Sainte-Beuve du 13 novembre 1832.
(3) George Sand, *Histoire de ma vie*, t. IV, éd. de 1876.

Cela ne l'empêcha pas d'ailleurs, d'apprécier sa beauté, son mérite, et de louer son roman de *Sextus* dans la *Revue des Deux Mondes* (1). Mais il ne sentit réellement tout son charme que dans l'épanouissement de la quarantième année. Elle venait d'accomplir son second voyage en Italie et, tout en habitant le bourg d'Herblay, elle avait loué rue Saint-Nicaise, à deux pas de la maison où le père de Béranger avait tenu jadis un cabinet de lecture, un appartement à l'Hôtel du Rhône, où elle prenait plaisir à recevoir ses amis. C'est là qu'elle revit Sainte-Beuve. Il lui fit passer en causeries des journées si charmantes, que, pour être plus seule avec lui, pour en jouir davantage, elle l'invita à venir la voir dans sa petite maison d'Herblay (2).

Les premières lettres d'Hortense au critique des *Lundis* sont de cette époque. Il eût été fâcheux qu'il les eût anéanties, car elles lui font encore plus d'honneur à lui qu'à elle, et elles prouvent — comme je l'ai soutenu mainte et mainte fois — que Sainte-Beuve, en dépit de sa laideur proverbiale, eut autant de succès auprès des femmes du monde que s'il avait eu sur les épaules la tête olympienne de René (3). Il est vrai qu'il était de sa race !

(1) N° du 15 mai 1832.

(2) « J'ai connu peu d'hommes qui savaient causer, a-t-elle écrit dans ses Notes inédites. Sampayo, Libri, Passy, Sainte-Beuve. Quant à Chateaubriand, il ne discutait pas, il plaisantait doucement, il était fin, agréable, mais il ne traitait pas une question. Je n'ai vraiment causé qu'avec Sampayo, Libri et Sainte-Beuve ».

(3) Peut-être même est-ce pour cela qu'il avait conservé cette correspondance. En tout cas, elle détruit radicalement certaine légende

Hortense lui écrivait d'Herblay, le 21 août 1841 :

« Sparte avait de *saintes lois*, Cicéron parle de sa piété, les anciens se servent du mot *sacré*, il ne faut donc pas dire que le christianisme a tout découvert, et en fait de *sainteté* même, l'Inde était aussi forte que lui.

« Vous êtes scrupuleux, êtes-vous *saint?* Le scrupuleux ne sera jamais saint pour lui. Moi qui ne suis ni sainte ni scrupuleuse, j'aime à nager dans ces idées-là, et j'aime à y nager avec vous. Vous m'avez dit que j'étais très pure, et je vous trouve très naïf quand vous vous livrez vous-même avec tant de grâce et de modestie. Où votre naïveté ne pourrait-elle point entraîner ma pureté, si elle n'était elle-même rangée sous de saintes lois? La naïveté et la pureté aux prises ! Mais qui sait les chemins, et quels chemins! où elles ne s'engageraient point!

« Il y a une chose agréable par-dessus tout dans ce siècle de copies, de rôles, de statues, c'est l'originalité, et bien que vous ayez sans doute marché parfois sous quelque étendard, il y a un fond chez vous très original, en même temps qu'il est très spirituel, très fort, très aimable et très doux.

« C'est à l'âge où nous sommes, d'ailleurs, que le caractère se dessine tout à fait, et qu'on connaît son

relative à ses conquêtes féminines. S'il faut en croire M. G. Michaut, qui en fait état au cours du *Livre d'amour de Sainte-Beuve* (p. 307), il aurait déclaré, dans un passage de ses *Cahiers* inédits, qu'il n'avait amais possédé qu'Adèle. J'en conclus que ce passage était écrit avant sa liaison avec Hortense et que ses fameux *Cahiers* — une des richesses du regretté vicomte de Spoëlberch de Lovenjoul — n'étaient pas tenus à jour.

chemin et tout. Vous disiez très bien, l'autre jour, que si le sort vous avait préparé la politique, vous en eussiez fait avec plaisir. C'est ce qu'il faut à l'avenir en France, que le pays prépare et offre la politique aux hommes distingués. Mais si vous l'appelez un peu, elle viendra.

« J'ai repris *canem sensium*, il y a dans la loi allemande *qui primus currit*, l'autre dit *grand chien*, puis-je y mettre chien *dressé?* Pour le payer autant qu'un esclave il fallait qu'il eût un mérite. La femme se payait 600 sous, et l'homme 200. Mais la femme qui n'avait pu avoir d'enfant, et la femme après 40 ans ne se payaient que 200, comme l'homme. Il semble, à voir leur loi, que la femme fesait les enfants à elle seule. A la loi de combat, ils disent : « Si la femme est guerrière, elle combattra. » Donc il y avait des femmes guerrières, donc il y avait des amazones. Que les détails de nos lois, la procédure, l'héritage, etc., soient antipoétiques, vous avez raison ; mais cette société guerrière, rustique, forte, qui en est aux lois de la nature plus qu'aux lois sociales, à la poésie d'Homère ou d'Abraham plus qu'à la vie civile, certes elle est intéressante et pittoresque ou rien ne l'est. Ils n'ont pas le seul chien *sensium*, ils en ont de trente espèces avec des noms allemands. Je reviendrai avec vous sur ce gros livre. Montesquieu appelle ces lois « d'une simplicité admirable ».

« Adieu poète, adieu penseur, adieu chrétien, impie, incrédule, adieu homme naïf ! j'espère vous voir bientôt. Demain samedi, à 4 heures, vous trou-

veriez la voiture d'Herblay. Mais vous êtes peut-être en Suisse!

« Je rouvre ma lettre pour vous dire qu'il m'est très désagréable d'écrire tout cela à M. Delorme, que je ne connais point (1). »

Tel est le ton général des lettres d'Hortense à Sainte-Beuve : de la critique littéraire et philologique, de l'histoire, de la politique, de la morale... le tout broché sur un fond de sympathie et d'amitié amoureuse qui chaque jour ira s'accentuant davantage. Car si elle fut ensorcelée comme les autres par sa parole dorée, ses airs de petit saint qui n'en veut qu'à l'esprit, ses façons discrètes de s'y insinuer de proche en proche, Hortense fut peut-être la seule capable de lui tenir tête, de discuter sur toutes choses avec lui, de le redresser à l'occasion et de lui donner, sur les auteurs anciens et modernes, de belles et bonnes références.

Cependant, Sainte-Beuve, n'ayant pu se rendre à son invitation, pour raison de santé, reçut d'elle la nouvelle lettre que voici :

Herblay, 24 août 1841.

« Votre maladie c'est le talent, permettez-moi de ne point m'en inquiéter. J'espère vous donner à dîner,

(1) Cette lettre inédite était adressée à « Monsieur Delorme, cour du Commerce, n° 2, près la rue Saint-André-des-Arts ». On sait que Sainte-Beuve s'était caché là, en 1830, pour éviter, s'il faut en croire Pavie, les corvées de la garde nationale. Il y resta jusqu'à son entrée à la bibliothèque Mazarine.

hôtel du Rhône, à la fin de la semaine, je ne vous ai plus attendu ici avec la pluie. J'irai à Paris pour prendre des livres, et je vous écrirai alors.

« Vous m'avez fait des vers! j'en suis curieuse, envoyez-les moi donc tout de suite par la poste.

« Vous dites donc *chien de meute*,ce n'est pas mal et vaut peut-être mieux que chien *dressé;* cependant ce dernier terme est plus vague ; le vôtre veut dire de chasse, et je ne sais plus si le *sensium* est de chasse. Cela s'éclaircira par d'autres passages çà et là. Je suis indignée de la loi des Visigoths, lourde, basse, pédante et bavarde. Les barbares ne frappent de coups que les esclaves ; les Visigoths frappent l'homme libre. C'est en comparant les lois des autres barbares à celles des Visigoths que Montesquieu trouvait les premiers d'une simplicité admirable. Les Visigoths ne sont pas simples, ils imitent mal les Romains, ils n'ont rien de la valeur et de l'indépendance primitives des Goths.

« Voici, monsieur, ce que fait l'amazone, tandis que vous êtes couché sur le dos. Mais vous m'avez rappelée à temps quand j'allais m'égarer, et je suis revenue en paix à la meute *primi cursalis* (*sensius*).

« Vous m'avez dit très bien que les vers étaient favorables, et qu'il fallait un cadre ainsi pour la pensée. Mais je ne fais pas de vers et je vous envoie, en place, une chose qui ne vaut peut-être pas le voyage; vous en allumerez votre feu. A la place de : « Que la hache, il faudrait peut-être : la hache du cultivateur attendri, etc., etc. » — La phrase : « Ils se plurent

à te consacrer des autels, etc., etc. » est à refaire. Cela n'est rien et demanderait beaucoup de soin et de style. J'aurais quelques observations à vous faire (si je l'ose) sur vos derniers vers. « La volupté rage » ne me plaît guère. N'avez-vous pas de mot plus délicieux? Il y a enfin deux passages qui ne me semblent pas assez clairs. Ce sont les couplets ou versets 4 et 5. De votre côté vous me direz si mon genre va.

« A bientôt,

« H. (1). »

Deux jours après, Hortense était à Paris, et le lendemain, — 27 août, — à l'issue d'un dîner en tête à tête, Sainte-Beuve recevait le prix du sentiment qu'il lui inspirait.

C'est du moins ce que nous laisse entendre cette pièce de vers :

A HORTENSE

Avec un *Marc-Aurèle* qu'elle m'avait demandé.

Voici donc le stoïque et sa mâle sagesse
En retour d'un présent plus doux :
Il faut être Aspasie ou vous,
Pour songer à tels noms, le soir d'une caresse
Ou le matin d'un rendez-vous.

Au lieu du frais chapeau, parure des bergères,
Au lieu d'un ruban bleu nouant vos cheveux blonds,
Vous voulez, Hypatie, et la terre et les sphères,
Et vous courez aux plus grands noms

(1) Lettre inédite.

Jamais de Tullius et de son éloquence,
De ses bons mots qu'on applaudit,
Et de sa vanité bien moindre qu'on ne dit
Et de ses nobles dons chers à tout ce qui pense,

Jamais de Charlemagne et de nos vieilles lois,
De certain Gondebaud, le Numa de nos bois,
Jamais du droit salique et du rang de la femme,
De cent objets divers, et de tous avec flamme,
Je ne me suis vu tant causer
Qu'auprès de vous, ce jour, lendemain du baiser !

Il est doux, quoi qu'on dise, avec celle qui charme
D'échanger plus d'un mot, de croiser plus d'une arme,
De parler gloire et Grèce et Rome, *et cætera*,
Pourvu qu'en tous propos la grâce insinuante
Mêle je ne sais quoi de Ninon souriante
Que Dacier toujours ignora (1).

On écoute, on s'enflamme. A vous sur toute chose
La politique plaît (2), et pour vous plaire on ose ;
Sur un fond de désir je m'y sens animer ;
Pitt ou Thiers, peu m'importe, et ma verve est rapide...
Tout d'un coup, un regard humide
Avertit tendrement qu'il est temps de s'aimer.

Plus d'un, en lisant ces beaux vers, à la suite de *Joseph Delorme*, dans l'édition définitive, se sera demandé à qui ils étaient dédiés et ce qu'ils signifiaient au juste. On le saura désormais, surtout si l'on prend

(1) Allusion à une lettre que lui avait écrite Hortense, le 7 octobre 1841 : « Voulez-vous toujours Ninon-Dacier ? » et qui était suivie d'une citation empruntée à Mme Dacier.

(2) Sainte Beuve écrivait à Mme de Solms, le 27 octobre 1860 : « Mme Hortense Allart était très libérale et se croyait appelée à je ne sais quelle influence politique... » (Lettre publiée dans *le Correspondant* du 10 août 1907.)

la peine de lire ce qu'Hortense écrivait à Sainte-Beuve le 5 septembre 1841.

« Rien de si commode, pour ne pas dire de si doux que de plaire un instant à un poète. Si l'on donne quelques pauvres aperçus sur ce grand Pascal, on a bien dit ; si l'on parle des Dieux, c'est bon ; des malades, encore mieux. On a des yeux, qu'ils sont beaux ! un front admirable ; des cheveux incroyables ; on n'a pas 15 ans, on est une enfant ; on est gentille, on va voltiger. Allez, inventez, créez, je vous regarde faire, je sais que les poètes ont de pareilles fêtes, je m'y prête avec complaisance, et pour finir par railler, j'ai toujours en vue, pour garder une éternelle modestie, le *grand esprit* que vous trouvez à Marie (1).

« Heureuse race que celle des poètes ! Ne croyez pas que je n'aime pas du tout les vers ; il y en a qui m'enchantent et que je sais presque déjà par cœur dans votre volume (2), ceux-ci, d'abord :

Songe charmant, douce espérance !

tout cela et les paroles de Milton. Surtout, surtout, *Adieu à la poésie*, et *Retour à la poésie*.

Ma bouche alors aimait redire,

tout cela admirable jusqu'au bout.

De nuit, ô Phébé, quand tu n'oses,

tout cela jusqu'au bout et *Hamlet*.

(1) Mme d'Agoult.
(2) *Vie, Poésies et Pensées de Joseph Delorme.*

« Aussi *Au loisir* qui est plein de grâce. Les morceaux sont, il me semble, la poésie même, c'est très soigné, point de la nouvelle école, c'est ce que je préfère jusqu'ici. Et vos sonnets à la façon de Camoëns me plaisent parfois. La mesure des vers du *Retour à la poésie* vous est heureuse, vous vous en servez parfaitement, et elle me semble douce à l'oreille.

« Ceux que vous m'envoyez sont charmants, « le Numa de nos bois », très bien, et Cicéron et tout cela. Montrez-moi les vers du *Collier* et aussi le discours d'Herminie dans l'original où je voudrais voir si c'est aussi doux et profond que dans le roman.

« L'adresse de la voiture de Pontoise pour Herblay est *rue du faubourg Montmartre, au coin de la rue de la Jussienne.* Et aussi une de Pontoise, *rue Montorgueil, hôtel Saint-Christophe.* Elles partent de Paris à 8 heures du matin. Le soir il y a une voiture à Franconville, qui n'est qu'à moins d'une heure d'ici. Pour 2 ou 3 francs vous feriez le voyage. Essayez donc de ces voitures-ci; elles vous laisseront à la patte d'oie, et si vous dites le jour, on ira à votre rencontre.

« Avez-vous suivi le Parlement anglais? C'est fort intéressant, Peel plat comme ceux qu'il loue, mais l'ensemble très noble.

« Adieu, continuez de créer sur le même moule, et écrivez et venez (1). »

Et Sainte-Beuve écrivait, mais ne venait pas. Pour-

(1) Lettre inédite.

quoi ? nous le verrons tout à l'heure. Hortense s'en désolait, disant :

« Si vous ne venez pas demain soir mardi, je croirai que vous me trouvez coupable ; venez, car je ne le suis point. C'est vous qui avez tout fait, c'est vous qui avez jeté au vent une parole sérieuse qu'on a écoutée trop facilement en se flattant, je ne sais pourquoi, de fixer un homme de l'esprit le plus élevé et de l'âme la plus délicate. En vous avouant la vérité sur ce qui s'est passé cet été, j'en suis plus à mon aise pour vous dire des choses tendres sur le charme qu'on aurait trouvé auprès de vous. Mais si l'homme hésite, la vie nous presse et se hâte, et les anciens sentiments seuls ont poussé des racines qu'on ne peut arracher en dépit du sort.

« Vous m'avez rendue plus hardie pour quitter un homme que j'ai trop aimé et que je craignais beaucoup. Vous avez enchanté des jours qu'il ne charmait plus, mais on était bien aise aussi de l'appeler contre vous, et de renaître à lui quand vous montriez qu'il n'y avait pas d'avenir avec vous (1).

(1) Hortense voulait parler de Bulwer, qu'elle ne cessa de voir qu'en 1845. Quelque temps auparavant, elle écrivait à Sainte-Beuve :

« Quel est donc ce dîner? Est-ce chez Bulwer? C'est ce que je comprends. A propos de quoi? Marie y était-elle? Il soupçonne ce qui s'est passé entre nous : vous a-t-il été très aimable? car entre hommes cela vous rend furieux, jaloux, au midi, mais au nord plus aimables les uns envers les autres. »

Mais si elle cessa de voir Bulwer, elle resta en correspondance avec lui jusqu'à la fin. On lit dans ses Notes inédites : « Henry veut venir ici (à Montlhéry), je refuse. Le samedi, 17 août (1867) j'envoie à mes amis *le Jeune comte Henri*. J'attache quelque importance à cette nouvelle, à cause d'Henri et pour les idées que j'y mets. Elle a été impri-

« Il n'y avait rien parfois qui m'eût paru si doux que de vivre pour vous; de soigner une santé dont vous vous plaignez souvent, de descendre (ou monter) dans cet intérieur où vous vivez solitaire avec vos rêveries et votre sensibilité.

« Je n'ai jamais compris cette soumission où vous restez au sort contraire, aux privations de tous genres dans le sentiment qui vous tient fidèle. Ce dévouement est beau, mais il n'est pas dans la nature.

« Il n'est pas de votre âge encore trop jeune pour certains sacrifices.

« Que veux-je en vous disant tout ceci? Simplement vous montrer que tout fut votre ouvrage et que j'ai eu un penchant bien tendre vers vous. Si vous blâmez ma conduite, blâmez aussi les complications de la vie, vos hésitations à vous-même, ce qui vous éloignait, le premier, et les plus beaux jours de cet été ont été dus à vous seul. Peut-être vous avez trouvé entre nous bien des différences, moi je ne les sentais pas, mon âge n'est plus celui où l'on entraîne les hommes, aussi je serai contente de ce qui est arrivé, s'il en reste quelque tendresse entre nous, et de mon côté pour vous un sentiment que bien rarement j'ai vraiment senti.

« Venez ce soir ou je vous croirai fâché. Venez donc, venez (1). »

mée lentement : je la donne peu à peu parce qu'elle est très hardie sans qu'il y paraisse trop... J'envoie à Henry cet éloge de lui par lord P. en plein Parlement, et le vendredi, 23 août, j'en reçois des Eaux-Bonnes une lettre de remerciement. »

(1) Lettre inédite.

« Mon âge n'est plus celui où l'on entraîne les hommes! » Est-ce pour cette raison que Sainte-Beuve, depuis qu'il avait reçu le baiser d'Hortense, reculait le moment de se retrouver face à face avec elle? Je ne le pense pas, car tous ceux qui l'ont connue s'accordent à dire qu'elle était très belle encore à quarante ans, et ce qu'elle avait perdu de sa fraîcheur et de sa grâce première était compensé en elle par l'attrait souverain de l'intelligence. Aussi bien Sainte-Beuve faisait-il la cour dans le même temps à deux ou trois grandes dames qui n'étaient guère plus jeunes et pas plus séduisantes. Mais peut-être s'était-elle donnée à lui un peu vite. L'homme le plus entreprenant n'aime pas les places qui se rendent sans résistance; un siège de quelques jours ne lui est pas désagréable : cela ne fait qu'attiser le feu de ses désirs. Et puis Hortense avait une qualité qui pour un homme comme Sainte-Beuve était un vice incorrigible : elle avait trop de savoir et trop de critique, elle était trop raisonneuse, trop bon garçon, pas assez femme. Il préférait en amour les créatures un peu langoureuses et mystiques. Les femmes « à la Staël » ne lui plaisaient que dans les choses de l'esprit. Enfin, pour dire toute ma pensée, je crois qu'il était entré dans l'alcôve d'Hortense plutôt pour satisfaire sa curiosité que sa passion. Comme il le suivait déjà à la trace, il tenait à passer par le petit chemin couvert où avait passé Chateaubriand, pour pouvoir en parler en connaissance de cause. Hortense, qui n'était pas bête, finit par s'en rendre compte, mais elle fut longue à

en prendre son parti, et elle en conçut un vrai chagrin, car, ainsi qu'elle l'avoue plus haut, elle avait pour Sainte-Beuve un sentiment qu'elle avait rarement éprouvé et qui éclate dans toutes ses lettres.

Le 10 octobre 1845, elle lui écrivait :

« ... Nous voilà tous deux, connaissant bien notre état, vous, amant désabusé, moi éprise de vous, mais inquiète de l'autre (1). Nous avons pour nous consoler notre *esprit*, notre *connaissance ;* c'est une belle chose, nous sommes des sages, des stoïciens, ce sont les meilleurs, les plus désintéressés. Vous avez tout ce qui peut au monde me charmer le plus; votre talent est de ceux que je préfère, vous avez la profondeur et quelque chose de si élevé, de si doux, que je vous ai trouvé tout ce que vous dites de votre André Chénier que vous surpassez bien du côté de la pensée et des autres écrits. On ne peut pas mieux parler de ce qui est beau, on ne peut pas y être plus sensible, ni rendre ses émotions dans un plus beau langage.

« Je n'attends pas beaucoup de vous pour moi, je vous admire avec un certain désintéressement, je ne crois pas être des femmes qui vous plaisent le mieux, il faut autre chose, je ne sais quoi, que je n'ai pas, je vous inspire plutôt l'amitié. Je ne crois pas non plus que votre vie sera désormais, comme vous dites, froide et sans amour. Non, vous aimerez encore. Bah ! cette race de René ne cesse jamais, et

(1) « L'autre », c'était toujours Bulwer.

vous avez dit : « *La jeunesse va penser que ces chers orages ne sont complets que pour elle, attendez, l'âge mûr en son retard, s'il les rencontre, les accusera plus violents, et plus amassés. Ainsi chacun aime d'un amour souverain et parfait, s'il aime vraiment* ». — Vous aimerez encore, mais je ne serai pas cette heureuse femme qui sera aimée de vous. René, dans les premiers temps de notre rencontre, me disait quelquefois : « Ah ! si j'avais cinquante ans ! » Je répondais : « Que n'en souhaitez-vous vingt-cinq ? » Il disait : « Non, cinquante ! » Il n'aurait pas seulement osé souhaiter l'âge où vous êtes... (1). »

Cependant, à ses appels réitérés Sainte-Beuve était revenu, et même il avait profité de son retour pour enfoncer un peu plus le bienheureux « clou d'or », si j'en juge par le billet d'Hortense où se trouvent ces lignes finales :

« Adieu, ce lever de l'autre jour, comme vous l'appelez, fut un des jours les plus charmants de ma vie non sans reproche secret que je pouvais peut-être m'adresser, mais voilà votre genre à Paris, je n'en suis pas responsable, la faute en est au janséniste, pour moi, j'ai eu un jour, un instant charmant et rapide. »

Et ceci n'était pas sous sa plume un thème de rhétorique, c'était la pure vérité. Elle reviendra souvent sur ce « lever du jour » dont fut illuminée son âme, pour regretter qu'il n'ait pas eu de lendemain (2).

(1) Lettre inédite.
(2) En décembre 1842, elle lui écrivait : « O Sainte-Beuve, au



Elle écrivait encore à son ami, le 21 décembre de la même année :

Herblay, lundi soir.

« Je suis rentrée ce soir à Herblay, pensant un peu à vous, et il faut que je vous dise l'enchantement qu'il y a à se retrouver seule à la campagne au milieu de l'hiver, loin du trouble des villes et des passions. Comme j'ai manqué la voiture d'Herblay, j'ai pris la voiture de Pontoise, qui m'a laissée où nous avons dîné, et j'ai fait seule ce chemin à pied, au clair de lune, avec un léger brouillard. J'étais si contente, l'air et le silence me plaisaient tant que j'ai été au moment de me mettre à genoux dans la boue pour remercier Dieu; des nuages rapides couraient sur la lune encore naissante; le froid du soir n'était pas vif, mais plein de vapeurs et de rêverie. Tout était calme, tout rappelait doucement l'homme à son foyer domestique. Et en me retrouvant ici, au mien solitaire, j'éprouve un charme que je ne saurais vous rendre. Je n'entends que la tendre respiration de mon enfant endormi; tout dort dans le village, excepté moi qui vous écris. Il me semble que j'aurais bien aimé de vous faire partager ces douceurs de la retraite et des champs. Nous eussions goûté ensem-

printemps, quand le soleil va se coucher et que je partirai pour Herblay, je ne pourrai plus, comme ce jour, un des plus charmants de ma vie, vous dire adieu à la hâte et sceller notre tendre amitié par un lien plus doux ! »

ble les sciences et la solitude; j'ai là autour de moi tous ces sages qui sont mes vrais amants. Que l'étude est une aimable chose ! qu'on vit bien seule avec ses livres ! Mais qu'il me serait cher aussi de les lire avec un autre, et tour à tour, comme vous avez dit dans vos vers à propos du Numa de nos bois.

« Vous avez écrit un petit mot qui m'a troublée, vous qui aimez comme un Parthe combat, en fuyant. Nous sommes-nous aimés? Non, ce n'est point aimer. Je sais ce que c'est qu'aimer, je vous aurais montré comment je le sais. Aujourd'hui peut-être nous pourrions commencer. C'est lent, c'est saint, c'est douloureux, c'est tour à tour triste et délicieux. Jamais vous n'aurez été aimé dans la pleine douceur, dans la pleine liberté où j'aurais pu le faire. Nous avions un même culte pour les grands écrivains de la terre et pour les dieux des cieux. Accordez-moi un léger regret aussitôt démenti à votre manière Vous m'avez toujours séduite depuis le jour où, rue de la Paix, vous m'avez parlé de Moïse et fait entendre ce jour-là une très belle conversation.

« Il y a aussi en vous une réserve, une richesse cachée, une force secrète, une modestie, une éducation si tendre et si belle qu'elle tourne toujours à Dieu. Je vous aurais compris et j'aurais pris plaisir à vivre pour vous.

« Mais Dieu m'est témoin que je ne pensais qu'à B[ulwer], à sa santé, en arrivant à Paris; sa folie me rend infidèle. Mais je serai toujours sauvée par votre raison. Au moins, je voudrais savoir que vous

n'êtes pas infidèle à Madame de Couaën (1), que ce n'est pas pour une autre que vous fuyez. »

Cette lettre se terminait ainsi :

« Je lis ce soir dans Bacon : « Toute science et toute admiration qui est sa semence est de soi agréable. » Et encore : « Les sciences accoutument l'âme à une continuelle agitation. — La pauvreté est la fortune de la vertu, etc., etc. (2). »

Eh bien, si! c'était pour une autre, et même pour plusieurs autres, que Sainte-Beuve fuyait, car depuis que Mme de Couaën lui avait faussé compagnie, — chose qu'il avait négligé de dire à Hortense, — il ne savait où accrocher son cœur. Il allait de Marie à Sophie, de Mme d'Agoult à Mme d'Arbouville, et par instants il avait un tel besoin de pureté qu'il rêvait d'épouser une toute jeune fille, comme la fille du général Pelletier ou Ondine Valmore. Cela ne l'empêchait pas d'avoir beaucoup d'amitié pour Hortense, de lui écrire souvent et de suivre sur certains points ses conseils.

Un jour qu'il lui avait confessé qu'il était « tory par goût et par nécessité », elle lui avait répondu :

«*Nécessité?* comment? Ce n'est pas votre Bibliothèque (3), je pense, qui vous oblige à rien; si elle le faisait elle devrait vous maintenir à Thiers qui vous l'a fait avoir, m'avez-vous dit, elle ne vous pousserait

(1) L'héroïne de *Volupté*.
(2) Lettre inédite.
(3) La Bibl. Mazarine.

pas vers des ennemis; mais de pareilles places appartiennent à l'État et n'ont rien à faire aux révolutions, puisqu'on dit la *République des lettres.* Vous n'avez que la nécessité d'être Français du XIXe siècle et si vous avez mauvais goût, il faut combattre votre goût. Soyez entraîné par l'amour, l'ambition, la gloire, l'amitié, mais ne le soyez pas par des petitesses, c'est par trop frivole. Je vous vois désormais flottant, ne sachant où vous fixer; *une femme de parti pourra seule vous ranger* (1). »

Hortense ne savait pas dire si vrai. La nécessité dont lui parlait Sainte-Beuve était de sa nature purement et simplement académique. Il ne lui suffisait pas d'être bibliothécaire de la Mazarine, d'être assis bien tranquillement à côté de la Coupole, il avait l'ambition très noble et très justifiée de s'asseoir dessous, parmi les Quarante, et c'est pour cela que, tout en ayant beaucoup de reconnaissance à M. Thiers, il inclinait plutôt en politique du côté de M. Molé, qui faisait les élections à l'Académie. Du reste, à cette époque, il était plus conservateur que libéral, tout en étant l'un et l'autre à la fois; bien loin de combattre son goût, il s'y laissait aller par ce qu'il nommait la nécessité, et c'est précisément une femme du parti de M. Molé, c'est Mme d'Arbouville, qui le « rangea » et le retint dans le camp *tory.* Elle l'avait séduit dès le premier jour, non par sa beauté physique, qui n'existait pas, mais par la dis-

(1) Lettre inédite du 28 septembre 1841.

tinction de son esprit et le charme de ses manières. Seulement, comme elle était foncièrement honnête, et qu'il ne pouvait la décider à planter avec lui le « clou d'or de l'amitié », il s'était glissé vers le même temps dans la faveur d'une autre grande dame que ses aventures avec Listz avaient rendue plus humaine, et c'est de cette dernière qu'à tort ou à raison Hortense était devenue jalouse.

Elle écrivait à Sainte-Beuve, le 31 décembre 1841 :

« Je veux terminer avec vous l'année, monsieur, sur une lettre plus sage. Mais c'est votre faute. Je serai toujours tendre quand vous me parlerez de votre santé et que vous aurez l'air triste. Aussi bien je soupçonne quelque cause aux malades de votre espèce ; ainsi peut-être c'est cette dame de votre jeunesse qui est toujours fâchée (1), c'est Marie (2) qui est cruelle. Que sais-je ? Vous parlez des années austères comme si vous étiez vieux. Mais quelle folie ! Quand un homme plus âgé que vous est arrivé au pouvoir, n'a-t-on pas rempli l'Europe de son âge et de sa jeunesse? Vous n'êtes pas encore à l'âge de l'ambition. Vous serez dans peu de temps comme à l'ordinaire ; ne faites pas d'un mal passager un mal irrévocable ; que de livres, que d'années, que de femmes pour vous avant cela ! Il y a, comme dit Hippocrate, le mystérieux, le divin des maladies ; chez vous ce sera un dépit d'amour,

Ce mal délicieux, dont je sens que je meurs !

(1) Madame Victor Hugo.
(2) Madame d'Agoult.

« Ne craignez rien de moi, ni fureur, ni jalousie. La reine Elisabeth était trop tendre, c'était son seul défaut, c'est le défaut des femmes fortes, mais jamais sa fierté, jamais sa raison puissante n'a faibli. Toutes vos légèretés vous séparent de Ninon, mais peut-on s'empêcher de vous trouver un homme intéressant? Oui, vous l'êtes, et bien des impressions oubliées, bien des éclairs qui partent du cortège des passions se réveillent quand vous parlez ou quand vous gémissez.

« Je voulais seulement ce matin, monsieur, vous donner un moyen de bonheur ; car si l'amour est dans l'air, on est religieux, et je le suis. C'est à nous autres qui revenons à la religion éternelle, nous autres que vous appelez Polyeuctes, à vous enseigner les vraies douceurs des créatures. Je vous citerai un bien petit exemple d'abord : l'hiver que j'avais mon enfant tout petit à Florence, j'étais très ennuyée le matin par les détails de ménage, de soupe, de bouillon, deux servantes bornées et voleuses, Marcus avec Horace, etc., etc. Le soir Capponi, Nicolini, etc., venaient, les premiers hommes de Florence. Capponi restait jusqu'à minuit, aimable, gai, savant, dans un abandon qu'il n'a connu qu'avec moi. Le soir était charmant, le matin insupportable. J'imaginai d'offrir à Dieu ces petits ennuis qui suivent sa créature, de sorte qu'ils devinrent un plaisir et que je les trouvai doux. Vous direz : « Mais la santé est bien autre chose. » — Oui, mais l'offre en est plus belle, et comme disait notre Pascal, le chrétien doit

être malade. L'homme religieux du moins se soumet à l'être.

« Pour moi il me semble qu'être sobre en toutes choses, comme vous dites, est bon. J'aimerais des richesses, un salon pour recevoir et des partis politiques autour de moi, mais j'aime Herblay, ma pauvreté, la frugalité ; je la trouve, comme Bacon, noble et préservatrice. Vous autres hommes, malades et sensibles, la nature vous parle et vous rappelle par toutes ses voix. Mais vous allez peut-être dire comme cet homme vertueux : « Mes amis sont des harangueurs, mais mon œil fond en larmes devant Dieu. Oh ! si l'homme raisonnait avec Dieu comme avec son intime ami ! »

« Oh ! oui, si l'homme raisonnait avec Dieu comme avec son intime ami, nous ne serions pas si inquiets, si agités, nous aurions le chemin tout tracé, et vous, monsieur, les certitudes qui vous manquent. Mais nous aurions bien moins de mérite, nous n'aurions plus besoin de courage, de résignation, de patience, cette haute richesse nous dispenserait de toutes nos vertus.

« Adieu, ceci pourrait devenir ennuyeux pour l'homme du monde amant de M[arie]. Je fais des vœux pour votre volume (1) qui paraîtra la prochaine année. Faites la partie de Pascal, étant souffrant, c'est la vraie disposition pour penser à cet homme-là. Allez y rêver au grand air avec un crayon ; on pense,

(1) Le tome II de *Port-Royal*.

on respire, on travaille mieux au grand air. Adieu, monsieur (1). »

Toutes ces allusions à Mme d'Agoult — et elle y pensait évidemment quand elle disait : « J'aimerais des richesses, un salon pour recevoir et des partis politiques autour de moi ! » — témoignent que, malgré ses dénégations, Hortense avait pris quelque ombrage des assiduités de Sainte-Beuve auprès d'elle. Cette jalousie qui, d'ailleurs, ne fut jamais envieuse, avait-elle sa raison d'être? Oui et non. Je vais m'expliquer.

II

Mme d'Agoult, qui s'était expatriée pour Liszt, en 1835, était rentrée seule et désenchantée à Paris, en 1840. Elle avait alors trente-cinq ans, soit quatre ans de moins qu'Hortense et cinq ans de plus que Mme d'Arbouville. L'exil lui avait laissé toute sa beauté et même y avait ajouté un charme de plus. Elle était toujours svelte et élancée; si elle avait perdu l'éclat de son teint neigeux, elle avait toujours ses grands yeux bleus limpides, son regard rêveur, sa blonde chevelure sans pareille qui la faisaient ressembler à une princesse des légendes du Rhin, et les chagrins d'amour en accusant les plis de sa lèvre divine avaient donné à sa physionomie plutôt hautaine l'accent mélancolique qui lui manquait.

(1) Lettre inédite.

Elle rouvrit son salon et retrouva toutes ses amitiés, à commencer par celle de George Sand qui avait été la première informée de sa fuite prochaine avec Liszt, et celle d'Hortense qui l'avait louée hautement d'avoir « su aimer et tout quitter pour suivre le talent et la beauté ». — Quant à Sainte-Beuve, qui l'avait surnommée « la Corinne du quai Malaquais (1) », il ne vit en elle que sa chevelure blonde, et voici en quels termes il salua son retour :

A LA COMTESSE MARIE.

Ἄλλος γὰρ τ'ἄλλοισιν ἀνὴρ ἐπιτέρπεται ἔργοις
(HOMÈRE, *Odyssée*, XIV.)
... *Trahit sua quemque voluptas.*
VIRGILE.

Le vieux coursier hennit aux escadrons fumants,
Le vieux rocher s'émeut au murmure de l'onde;
Napoléon captif, s'il regardait le monde,
Lui lançait, dit Victor, de longs rayonnements.

Moi dont l'humble bonheur n'eut que de courts moments
Et de qui le destin moins hautement se fonde,
Si le frais souvenir m'offre une tresse blonde,
Mon œil a retrouvé ses éblouissements.

Ainsi, quand je vous vis du premier jour, Madame,
Une boucle brillait sur votre joue en flamme ;
Il m'en était resté comme un éclair lointain.

Mais voilà que tardif, vous revoyant encor,
J'ai retrouvé la boucle aussi fraîche qu'Aurore,
Et le même rayon s'y jouait ce matin (2).

(1) Lettre inédite à Juste Olivier, en date du 25 octobre 1840.
(2) Sonnet publié, dans l'édition définitive des œuvres poétiques de Sainte-Beuve, à la suite de *Joseph Delorme*.

Ce ne sont pas les seuls vers que Sainte-Beuve lui ait adressés. Quelques mois après, le 31 décembre 1840, à minuit, il lui lisait les strophes suivantes qui auraient rassuré Hortense si elle avait pu les entendre :

Heureux qui dans Tibur, sous ses triples fontaines,
Sous l'arc-en-ciel en feu des bruissantes eaux,
Sous les grands châtaigniers des collines romaines,
Sur les flancs reverdis des éternels tombeaux,
Grandeurs à ravir même une âme délaissée,
Heureux qui, dans ces lieux, doubla votre pensée
Et fit les cieux plus beaux.

Et dans Lucques encore, et tout près aux Cascines,
Quand s'ouvre avec l'été la galerie en fleur,
Quand les odeurs des pins et les odeurs marines
Et la brise du soir confondent leur fraîcheur,
Ame en tous lieux de soins et d'amitié bercée,
Heureux qui, parmi tous, tenait votre pensée
Y faisant le bonheur !

Sur le frais Richemont quand le printemps s'éveille,
Quand le cottage vert a lui sous les taillis,
Quand aux feux du matin la Tamise vermeille
A secoué sa brune et ses soleils pâlis,
Ame blanche et rêveuse, aux buissons balancée,
Heureux qui devers lui tirait votre pensée
Dans les airs embellis !

Et dans Fontainebleau pourquoi courir encore,
Sous ces rocs d'Obermann et leur sombre couvert,
Plus rapide à passer que l'Arabe et le More,
Quand il change sa tente et la pose au désert ?
Fugitive discrète et sans bruit empressée,
Qui donc là-bas, quel charme enchaînait la pensée
Quand ici l'on vous perd ?

Mais aujourd'hui du moins qu'après la longue absence
L'Étoile a rencontré son doux front éclairci,
Entre un an qui finit et l'autre an qui commence,
Il est peut-être une heure, une minute aussi.
En ce soir d'intervalle, à cette heure lassée,
Heureux qui, s'y glissant, surprendrait la pensée
A dire : *Le voici!*

Mme d'Agoult dit-elle jamais ce mot en pensant à Sainte-Beuve? Je ne le crois pas; c'est également l'avis de M. Jules Troubat pour qui la vie intime de son maître n'a pas de secret. Mme d'Agoult agréa les hommages du grand critique et lui sourit, mais elle demeura avec lui sur la défensive, — autrement il ne lui aurait pas fait alors d'infidélité, même avec Hortense. Au surplus voici deux lettres de Marie qui me paraissent confirmer l'opinion de M. Jules Troubat sur ce point. La première était adressée à son amie d'Herblay.

2 mars 1846.

« J'allais vous écrire, quand on me remet votre lettre. Je pense vous aller voir aux premiers lilas et passer un mois de retraite *ascétique* à Herblay. Je suis vraiment heureuse d'apprendre qu'Henri (1) se remet complètement, et j'espère que vous me ferez part du résultat de vos belles et fortes études.

« *Nélida* (qui ne s'est jamais appelée Natilda que dans votre poétique imagination) paraît en ce moment dans la *Revue*. Mes amis tirent toutes sortes de feux

(1) Second fils d'Hortense.

d'artifice en son honheur et s'étourdissent du bruit qu'ils font. Cela ressemble à un succès, mais rien n'est plus vague que ces sortes de succès. Il faudra voir la publication en volume. Le tout a gagné après vos conseils (je ne plaisante pas) et je ne suis point trop mécontente. *S'il y avait un moyen de savoir l'opinion vraie de Sainte-Beuve, je ferais bien du chemin et bien des efforts pour cela.* On me dit que votre reine (1) m'accorde des louanges énormes.

« Je ne sais rien de Didier (2) et je crains l'esprit goguenard de votre illustre ami, à la bienveillance duquel je ne me sens aucun titre.

« Dites à Mme Hamelin (si elle entendait parler de Mettray) qu'on y est heureux. La jeune femme qui était délicate y prend des forces pour son avenir de mère qui ne paraît cependant pas encore prochain.

« Que devient Marcus?

« A vous,

« MARIE (3).

« *P. S.* — Je vous porterai les romans de M. d'Israéli dont je suis enthousiaste. »

Si Mme d'Agoult avait été, entre 1840 et 1846, la maîtresse de Sainte-Beuve, elle n'aurait pas eu tant de chemin à faire, n'est-il pas vrai? pour savoir ce qu'il pensait au juste de son roman, étant donné sur-

(1) George Sand.

(2) Charles Didier (1805-1864), dont George Sand nous a tracé un si joli portrait dans l'*Histoire de ma vie*.

(3) Lettre inédite.

tout qu'à cette dernière date elle était plutôt en bons termes avec lui (1).

La seconde lettre est plus probante encore: elle a trait, comme la première, au roman de *Nélida* et était adressée à Sainte-Beuve lui-même :

« Avril 1846.

« Je vous donne complètement raison: *une femme ne doit pas attaquer les femmes*. Si c'était à refaire, je ne le ferais pas. Il y a en moi deux penchants qui se combattent: l'enthousiasme et l'ironie, la foi et le doute. L'ironie doit être enchaînée et le sera; si jamais dans ce que je publierai vous trouvez une raillerie sur un homme ou une chose allant au progrès, je vous autorise à lacérer, déchirer en mille pièces, et faire brûler, par la main du bourreau Henri (1), mes œuvres complètes.

« Quant au roman, relisez-le imprimé et sans prévention avant de le juger. Ce que j'ai voulu est peut-être indiqué trop faiblement, mais ce n'est pas une œuvre de préjugé. J'ai voulu peindre une femme possédée du sentiment de l'idéal; croyant le trouver dans le mariage, puis dans l'amour libre, elle se trompe et *devrait* mourir, mais elle vit; elle va aimer

(1) J'en trouve la preuve dans une lettre publiée dans la *Correspondance de Sainte-Beuve* (t. III, p. 87). Sainte-Beuve écrivait en 1842 à Mme d'Agoult; « Mille hommages de respect et de cœur, très chère Marie, — et pourquoi pas? »

(2) Le peintre Henri Lehmann, qui nous a laissé de Mme d'Agoult un si beau portrait.

encore, mais non plus un homme (car aucun ne vaut d'être aimé comme elle a aimé); elle aimera *tous ceux qui souffrent*, elle va agir, libre et forte désormais; elle tendra la main aux opprimés. C'est ma péroraison. Je fais entrevoir qu'elle échouera parce que tout échoue dans ces temps-ci, mais je ne la fais pas *repentante;* elle n'entre pas au cloître, elle ne retourne pas à la famille ni au monde, elle reste dans sa tristesse et dans sa liberté.

« Si j'osais vous faire une prière, ce serait de ne pas dire votre opinion sur ce livre avant qu'il n'ait paru et que vous ne l'ayez lu, vous influeriez sérieusement sur de bons esprits, dont l'opinion indépendante aurait du prix pour moi.

« M. (1). »

Sainte-Beuve, après avoir lu cette lettre, fit plus qu'on ne lui demandait. Il ne rendit compte de *Nélida* ni avant ni après son apparition en librairie, pour plusieurs raisons que nous donne Hortense.

D'abord Gachon-Gachi (comme elle disait, parlant de Molènes) (2) avait grossièrement attaqué Marie dans la revue de Buloz, pensant atteindre Sainte-Beuve par ricochet, et celui-ci, en faisant dans le moment son éloge, aurait eu l'air de plaider *pro domo suâ*. Quelques mois plus tard, autre inconvénient : il aurait été obligé de prendre parti dans la querelle que la publication de *Lucrezia* avait suscitée

(1) Lettre inédite.
(2) On sait qu'il s'appelait de son vrai nom Gachons de Molènes.

entre les partisans de George Sand et ceux de Mme d'Agoult,et il n'aurait pu le faire sans se brouiller avec l'une ou l'autre, peut-être même avec Hortense qui, tout en critiquant le roman de *Nélida*, le préférait de beaucoup à celui de la Reine.

Le 16 mai 1847, elle écrivait à Sainte-Beuve:

« Je ne vous ai pas dit, comme j'ai été indignée de *Lucrezia*. Quoi! allez-vous dire, celle des Tarquins? Non pas, celle de la Reine. Voilà des faits très curieux pour les femmes et les amants. Votre Marie livre au public un homme auquel elle avait à faire des reproches, mais dont le plus grand tort enfin était d'avoir cessé d'aimer, tort commun, mais la colère, la haine, la fureur du livre disait assez que la femme était encore sensible et blessée. Hé bien! Mme Sand, achevant d'immoler les pianistes, nous livre Chopin avec des détails ignobles, de cuisine, et avec une froideur qui fait que rien ne la justifie comme son Sosie. Les femmes ne sauraient trop protester contre ces trahisons du lit, qui éloigneraient d'elles tous les amants. Nélida était excusable dans son transport, Lucrezia est sans excuse dans sa froide irritation. Et comme un si beau génie se laisse-t-il si mal inspirer?

« Pour moi, je trouve mon pianiste (1), c'est-à-dire mon ambassadeur, le plus grand des *ministres plénipotentiaires* (2). »

(1) Il s'agit encore ici de Bulwer qui, de 1843, à 1848 fut ministre plénipotentiaire d'Angleterre à Madrid.

(2) Lettre inédite.

« Le critique se résigna donc à garder le silence, quoique la plume lui démangeât, mais je vois que George Sand l'interpréta d'une façon défavorable et que la neutralité de son ami donna lieu à toutes sortes de commérages (1), — tant il est vrai qu'on ne peut contenter trois femmes à la fois. N'importe. La grande affaire pour Sainte-Beuve, en 1847, était de conserver l'amitié de Marie qu'il avait recouvrée, en 1845, grâce à l'intervention d'Hortense, après l'avoir perdue, trois ans durant, un peu beaucoup par sa faute. Car, s'il papillonnait, comme pas un à cette époque, il n'admettait pas que Marie — qui l'aimait, disait-elle, à la folie — lui préférât ou parût lui préférer des gens qui ne le valaient pas, un Lehmann, un Didier, un de Ronchaud, pour ne citer que les plus en vue de ses adorateurs. Je laisse de côté Lamartine qui, celui-là, siégeait au plafond de Marie, comme au plafond de la Chambre des députés! — Et Sainte-Beuve, tout aimé qu'il était, avait un jour tiré sa révérence à Marie et ne cessait de lui lancer des flèches de Parthe.

(1) Le 22 juin 1847, Hortense lui mandait encore:

« J'ai reçu une aimable lettre de vous hier, mais je n'y réponds pas ce matin, je vous envoie pour vous amuser une lettre qui me fait tomber des nues. Lisez! et dites-moi si Chopin et moi, on vous trompe. Je lui dirai (à George Sand) que j'accepte sa justification, mais dites-moi avant si ce n'était pas l'opinion de tout le monde que la mienne. C'est bien vrai que c'est madame d'A[goult] qui m'a dit tout cela, mais madame d'A[goult] ne m'aurait rien dit, que j'aurais reconnu Lucrezia et son amant, même un autre! Vous n'aurez pas lu ce roman, mais qu'en avez-vous su, qu'en a dit ce monsieur dans le journal d'hier? Enfin qu'en savez-vous? Moi, je me trouve simplette et perdue entre ces femmes profondes. » (Lettre inédite.)

Mais Hortense était là qui ne demandait qu'à faire le raccord. J'ai dit qu'elle était jalouse de Marie. Et qui ne l'aurait été à sa place? On n'est jalouse, après tout, que de ce que l'on aime. Heureusement qu'elle était philosophe : elle finissait toujours par accepter les situations qu'il ne dépendait pas d'elle de dénouer à son avantage. Sa jalousie lui passa, le jour où elle se décida à prendre un mari. Et, même séparée de M. de Méritens, il faut lui rendre cette justice qu'elle ne chercha plus d'autre amant (1). Le mariage lui fut sain de ce côté. Dès lors, il était tout naturel qu'étant l'amie de l'une et de l'autre elle s'employât à rapprocher Marie et Sainte-Beuve.

Le 31 mars 1845, elle écrivait à celui-ci :

« Ne parlez pas d'une femme que vous avez si longtemps adorée (ce n'est pas moi qui n'ai fait que passer comme un songe) en termes si légers que ceux de votre billet. Pour moi, je crois ce que vous dites d'elle, elle a le goût faux, mais je l'estime, elle a su aimer et n'a jamais pu, infidèle ou blessée, se détacher de cette tendresse et de cette volupté de sa jeunesse. J'ai mes raisons pour tant sympathiser avec elle. Elle a été maltraitée par la Reine, et elle l'ad-

(1) « ...Sans amant, car il n'y en a pas, écrivait-elle à Sainte-Beuve, mais s'il y était venu un exilé d'Espagne ou de Pologne, logé près de moi, triste, aimable, quel mal eussé-je fait de le consoler, et en causant, en se promenant, de l'aimer! Comme mon mari est mon mari, je n'ai pas dû chercher des occasions de faire des choses qui lui seraient odieuses s'il les savait, mais si le sort les eût préparées, si un hasard un jour les eût amenées, je ne lui devais pas plus de fidélité qu'il ne m'en garde sans doute, et mon âge serait la plus vraie raison pour me retenir. » (Lettre du 31 mars 1845.)

mire encore, et elle lui pardonne tout. Le fond de son âme est meilleur et plus beau que vous ne pensez. Je ne sais pas seulement pourquoi vous discutez d'aucun point littéraire ou politique avec elle, mais les autres femmes en discutent-elles mieux ?

« J'ai revu la Reine avec enchantement. Elle a été charmée de votre discours (1) et du ton, mais Victor Hugo l'a endormie. Elle ne sait rien de vous et du monde et vit dans son château rue Saint-Lazare. Elle a toutes les passions de la vie et les dédaigne. C'est Cléopâtre, moins le trône de César. Je me suis amusée au delà de l'expression. Sachant que vous étiez le plus heureux des hommes, je n'ai pas désiré de vous voir seul. Je pensais que vous n'aviez rien à dire d'intime et que peut-être d'ailleurs, puisqu'on (2) vous avait séparé de *Marie* (à ce qu'on m'a dit) on vous tenait très serré (3). »

Pas si serré que cela, vraiment ! c'est plutôt Sainte-Beuve qui serrait de près, alors, Mme d'Arbouville.

Quoi qu'il en soit, l'occasion qu'attendait Hortense pour relâcher un peu ces liens au profit de Marie se présenta au mois de mai 1845, quand Mme d'Agoult vint habiter Herblay. Le 24 de ce mois, elle écrivait à Sainte-Beuve :

(1) Son discours de réception à l'Académie.

(2) Ce *on* visait madame d'Arbouville. — Deux jours après, le 2 avril 1845, Hortense écrivait encore à Sainte-Beuve :

« Il n'y a qu'une seule chose que je voudrais savoir, c'est qui vous a remplacé de moi ou de Marie, car nous avons disparu toutes les deux, et on n'en nomme qu'une aujourd'hui. » (Lettre inédite.)

(3) Lettre inédite.

« Vous vous réfugiez dans l'étude, vous feriez mieux de penser à nous et à nos forêts, à deux femmes un moment suivies qui vous gardent un tendre souvenir et vous ont plusieurs fois rappelé. C'est là qu'il faut vous réfugier. Vous savez cette petite maison poétique au sommet de la colline, battue de tous les vents de la forêt et du rivage? C'est là que j'habitais autrefois et que j'étais revenue ce printemps. Je n'en occupais qu'une partie, mais j'ai cédé le tout à cette belle que vous disiez faite pour tous les vents. Elle vient ici à ce prix et moi, charmée de sa venue, j'ai trouvé une autre cabane et lui cède ma chaumière qui déjà retentit du bruit des ouvriers qui lui bâtissent un cabinet de toilette et suspendent ses miroirs dans ces déserts. Cette Gaule glacée, ces bois de Velléda, comme vous dites, sont un peu sévères pour Marie, mais nous voulons toutes devenir graves et détachées. Elle me demande le secret, mais déjà ses amis savent qu'elle vient ici, et c'est à vous de lui donner la gloire. Nous rions beaucoup, le village est enchanté, vous viendrez voir cet établissement (1). »

Mais elle mettait cette condition aux visites de Sainte-Beuve, qu'elle ne serait associée dans aucune de ses affaires avec Marie. Elle ignorait ce qui s'était passé entre eux et ne voulait pas la questionner sur ce point. Tout ce qu'elle pouvait lui dire, à lui, c'est que Marie avait tout oublié. Quant à elle (je parle d'Hortense), ses sentiments pour Sainte-Beuve

(1) Lettre inédite.

étaient toujours les mêmes, et voici la lettre où elle les exprimait pour la vingtième fois:

« Mon amour, ce n'est point parce que je suis détachée de vous et de toute chose que je ne pense plus qu'à la sagesse, c'est parce qu'il faut plier ses voiles à propos et entrer dans le port sans s'y briser. Hélas! si vous l'aviez voulu, nous aurions pu encore descendre doucement cette pente qui mène au rivage, mais vous chérissez votre mélancolie et la voulez garder. Marie m'apporte ici tous ses adorateurs avec un si grand soin de sa gloire (comme on disait jadis) qu'on peut les lui enlever tous et qu'elle y consent.

« Et vous qu'on a depuis si longtemps trouvé le plus aimable de tous, le plus fait pour plaire, et pour toucher, vous dont on se détourne parce qu'on le craint un peu, vous qui rempliriez de longs jours de rêverie, de bonheur, d'étude, de toutes les séductions pour lesquelles le ciel m'a faite, vous serez dans cette bande d'amoureux, le plus fidèle aux fées et aux imaginations. Ma solitude pouvait parfois m'ennuyer, mais cette vie du monde qui m'arrive à ma porte, attriste et trouble. Les petites choses et les mensonges y règnent. Ce n'est jamais l'abandon que j'ai tant connu dans ma vie et la vérité que j'ai toujours gardée. »

Elle ajoutait :

« Mais pourtant je prévois quelque orage par ce voisinage, quelque insulte à Minerve, si par vos con-

seils vous ne m'en sauvez. Je trouve qu'à 40 ans on dit adieu à l'amour, mais qu'on revient aussitôt au sentiment. Ainsi on n'est jamais bien dégagée. Nous vous conterons toutes ces vues sur l'existence. Marie vous invite à dîner, si vous voulez avec moi. Mais il faut passer la soirée et coucher à Herblay. Nous savons bien que deux femmes, ce n'est pas assez et qu'il vous en faut trois, mais nous en trouverons une troisième. Venez seulement et tout ira bien. Je vous dirai quand les parties de forêt seront finies (1). Adieu ! je salue la Grèce en vous et ces charmantes poésies de chez elle que vous mettez si agréablement chez nous. Et j'espère que nous nous verrons la semaine prochaine.

« Si vous ne voulez pas aller chez Mme Jehé, il y a une autre chambre dans le village à vous donner (2). »

Je ne saurais dire si Sainte-Beuve accepta ou non de descendre chez Mme Jehé, mais je sais qu'il vint à Herblay, que toute glace fut rompue entre lui et Marie et qu'il repartit pour Paris enchanté de son petit voyage. Il n'y a qu'une chose que je ne m'explique pas très bien, c'est que Marie, qui était venue

(1) Quelques jours avant, Hortense avait écrit à Sainte-Beuve :
« Marie répond à vos hommages à la colline par des compliments affectueux. Elle voulait vous inviter pour une partie que nous ferons dimanche dans la forêt de Saint-Germain sous nos fenêtres, mais nous avons pensé que cela ne vous plairait pas. Il y aura son amie allemande, une autre dame, MM. de Ronchaud, Lehmann, etc., etc. Si le cœur vous en dit pourtant vous serez des nôtres. Nous vous avons cru trop au-dessus de ces plaisirs-là. » (Lettre inédite.)
(2) Lettre inédite.

à Herblay dans la pensée d'y habiter un an, n'y soit restée que quatre mois. Et je me demande quelle tête fit Sainte-Beuve en recevant, au commencement d'août (1845), la lettre d'Hortense que voici :

« Herblay, samedi.

« Je viens vous demander deux commérages. Je voudrais savoir deux choses que vous aurez entendues. Qu'a dit Marie de son séjour ici, de nos relations d'amitié, etc., etc. Je vous ai dit que je la prenais comme une relation légère, et c'est vrai. Mais depuis son séjour à Herblay, depuis que j'ai lu son roman (1), elle m'est apparue autrement, je la trouve une *femme supérieure*, comme dirait Corinne, une imagination élevée, une nature fière et à part. Elle a répondu il y a longtemps très bien à ma lettre de Paris, mais je ne la crois pas aussi franche qu'elle est noble, ou plutôt tout le monde n'est pas traité sincèrement par elle et je ne sais desquels je suis. Vous devez savoir ce qu'elle dit par Mme Valmore.

« Enfin dites-moi, je vous prie, ce que vous aurez su de Mme Rolland qui voit aussi Mme Valmore. Pourquoi est-elle triste ? est-elle séparée d'Aycard. Je m'intéresse beaucoup à elle et à sa touchante histoire ; qu'y a-t-il donc ? Je ne vous demande pas des questions. Ce serait indigne d'un penseur, mais dites-moi ce qui vous est tombé aux pieds. Je sais bien qu'il vous

(1) *Nélida* en manuscrit.

sera doux de vous occuper de Marie, surtout quand on vous dit qu'elle en est digne. Je la crois aussi un peu faible et subissant l'influence de tous ses alentours. Mais je crois que nous resterons liées, car je lui ai montré mon admiration, et elle n'a pas sur moi les doutes que j'ai de sa sincérité.

« Pour vous rendre plus agréable ma commission, je vous envoie une lettre d'elle de cet été. C'est une belle lettre (vous me la rendrez) qui dit tout, elle est écrite sans aucune prétention et en courant, nous nous écrivions souvent le matin... »

Suivait la lettre de Marie :

« Je suis toujours enchantée de l'histoire de Port-Royal. Dans ce second volume, l'auteur, sobre de digression, de ce qu'il appelle des promenades autour de son sujet, prend vigoureusement son lecteur sous le bras et le fait marcher avec lui. Jamais je n'ai lu ouvrage historique qui apprenne mieux une histoire (et quelle histoire !) que celui de M. Sainte-Beuve. C'est sans contredit l'écrivain le plus consciencieux de notre époque. Je vous parlerai de son ouvrage comme vous le désirez, quand je serai un peu sortie de la foule des réflexions qu'il fait naître. Il m'explique tant de choses que j'avais lues sans les comprendre ! Saint Augustin et les autres hommes de génie, depuis les Pères de l'Église jusqu'à Gerson et Saint-Cyran, ont perverti le christianisme en cherchant à expliquer ce que des gens simples et candides se seraient contentés de pratiquer. Les premiers ont

donné naissance au despotisme catholique qui est l'opposé du christianisme. Les autres ont rêvé une réforme impossible, une réforme qui n'irait à rien moins qu'à vouloir que l'humanité ne fût plus l'humanité. La grâce est sublime, elle existe, j'en suis convaincue, c'est le plus grand des bienfaits que Dieu puisse nous accorder, mais justement parce qu'il n'est pas prodigue de ce bien, il ne faut pas dire qu'elle seule peut sauver, car il y aurait injustice et barbarie de sa part à élire quelques-uns et à délaisser les autres. Quant aux moyens de saint Augustin, de Gerson, de Saint-Cyran d'obtenir la grâce, ce sont des absurdités: l'homme est mis sur la terre à condition de remplir certains devoirs envers l'humanité; cet égoïsme de cloître et du salut est immortel. Les Livres saints disent positivement: « Aime Dieu de toute ton âme et ton prochain comme toi-même! » Les deux commandements ont une force pareille. N'aimer que Dieu pour sauver son âme, ne servir que Dieu pour sauver son âme, ne penser qu'à Dieu pour sauver son âme, c'est-à-dire n'aimer, ne servir que soi, c'est faillir aussi positivement qu'en servant son prochain par calcul, dans l'intérêt bien entendu de la vie humaine, sans foi, sans amour, sans regarder au delà de cette terre. On est honnête homme sans être chrétien. Saint-Cyran n'a prêché sa réforme que pour dire, sans être calviniste, que l'absolution donnée à l'homme par l'homme est ce qu'il y a de plus absurde et de plus immoral.

« Quant à l'histoire de Port-Royal considérée

quand à l'histoire du petit Dagobert?
comme toute littérature je vous en parlerai.
Comme vous me le demandez après une
seconde lecture vous voyez que je ne
suis pas pressée à vous le rendre. quand
vous verrez l'auteur donnez-lui de ma part
du plaisir extrême que me fait cette
lecture et des grandes pensées qu'elle me
donne. Adieu ma chère je vous
embrasse ainsi que vos enfants ma
santé est excellente j'espère qu'il en est de
même de la vôtre

comme œuvre littéraire, je vous en parlerai comme vous me le demandez après une seconde lecture. Vous voyez que je ne suis pas prête à vous la rendre. Quand vous verrez l'auteur, remerciez-le pour moi du plaisir extrême que me fait cette lecture, et des graves pensées qu'elle me donne.

« Adieu, ma chère, je vous embrasse ainsi que vos enfants. Ma santé est excellente, j'espère qu'il en est de même de la vôtre.

« M[ARIE] (1). »

Ces lignes appelleraient plus d'une réflexion, mais ce n'est pas le lieu de discuter les idées religieuses de Mme d'Agoult. Cela nous entraînerait trop loin. Au surplus, Hortense se chargera de lui donner la réplique tout à l'heure en faisant la critique du *Port-Royal* de Sainte-Beuve...

Barbey d'Aurevilly disait de Mme d'Agoult : « Ce n'est pas un bas-bleu, c'est mieux que cela ou pis, c'est un pantalon bleu, le pantalon du blumérisme américain (2). » — Le mot est joli, mais ce n'est qu'un de ces mots pittoresques où excellait l'auteur des *Diaboliques*. Et chacun sait qu'il détestait cordialement les femmes de plume. La vérité, c'est que dans « le pantalon bleu » de Mme d'Agoult il y avait à la fois un homme et une femme et que les deux réunis formaient un être au-dessus du commun. De la femme elle avait toutes les grâces et toutes

(1) Lettre inédite.
(2) *Les Bas-bleus*.

les fascinations, depuis les yeux éthérés et pleins de rêve jusqu'à la « riche chevelure » qui, à l'entendre, « est un foyer électrique » (1), et par qui elle électrisa, en effet, Sainte-Beuve. De l'homme elle avait l'esprit sérieux, hardi, philosophique. Elle pensait comme lui, tout en agissant généralement comme l'autre. Elle avait horreur de la foule, « l'instinct secret de la lutte, le goût des minorités (2) », une faculté d'admiration étonnante, et quand elle aimait, c'était à la passion, à la folie. Elle disait « qu'on apprend à penser comme à coudre », que « ce qui égare les femmes c'est l'esprit de chimère », — que « ce qui manque essentiellement à l'esprit des femmes, c'est la méthode », — que « la supériorité d'esprit chez une femme est un phénomène trop rare encore pour ne pas exciter la défiance du vulgaire », — que « la dévotion des femmes n'est le plus souvent que de la coquetterie avec Dieu (3) ». Ces aphorismes sur son sexe ne sont pas d'une frappe banale, et c'était effectivement un esprit d'élite. Lamartine, vers qui elle était allée, en 1843, comme on va vers la lumière, disait de Mme d'Agoult que c'était « une belle nature (4) ». Tous ceux qui l'ont connue ont ratifié ce mot du poète. Il aurait pu ajouter que, dans cette belle nature, il y avait aussi une grande âme.

(1) Daniel Stern, *Pensées, réflexions et esquisses morales de la femme.*
(2) Lettre à Lamartine, du 29 février 1843.
(3) Daniel Stern, *Pensées, réflexions,* etc , etc.
(4) Lettre de Lamartine du 20 février 1843, *Corresp.*, t. IV, p. 153.

III

Cependant l'amie préférée de Sainte-Beuve, sa vraie camarade, celle qui lui disait tout et à qui il pouvait tout dire, était toujours Hortense. Elle seule, en effet, par la grâce efficace du « clou d'or », était entrée dans sa pensée intime et y était restée, en dépit des apparences contraires. Car je ne suis pas très sûr que le volage lui ait été infidèle, au sens exact de ce mot. Quand un homme de son âge et de sa nature vole ainsi de l'une à l'autre et ne s'arrête qu'aux pieds d'une belle inhumaine, il y a gros à parier qu'il se contente avec ses désirs. Autrement pourquoi aurait-il écrit à Hortense, en 1841, quand elle ne demandait qu'à lui continuer ses faveurs :

> «... Mais, Minerve descendit du ciel et posa entre eux des serments : ils jurèrent par les Dieux qui habitent l'Olympe, par le Styx, serment redoutable aux Dieux mêmes... ! »

« Oui, mon amie (permettez-moi de vous appeler ainsi), j'ai besoin de faire appel à votre amitié, à votre générosité. Que rien ne soit changé entre nous, rien excepté un point. Quand je vous vois, je suis faible, je désire; cela est suivi de longs troubles. Je veux trouver en vous un appui contre vous, contre moi-même.

« Vous me verrez toujours ami, toujours touché;

mais qu'il y ait entre nous une barrière et que je reste en deçà du serment !

« Mais à vous, reconnaissant,

« Et toujours.

« SAINTE-BEUVE (1). »

Cette barrière que Sainte-Beuve priait Hortense d'élever entre leurs désirs réciproques ne fut jamais abaissée depuis, mais on verra qu'Hortense la supportait malaisément et qu'elle en souffrit jusqu'après son mariage ; même après avoir rendu les armes à l'amour, il y eut toujours au fond de sa pensée « un horizon doucement lumineux, un retour de clarté vague et tendre » — suivant l'expression de Sainte-Beuve — vers celui qui lui avait procuré les dernières jouissances de l'automne. C'est au point qu'elle ne pouvait se passer de ses lettres. Quand il était quelques jours sans lui écrire, elle le croyait fâché ou malade. Alors elle prenait un de ses *Portraits littéraires*, elle y trouvait « mille grâces, ces abeilles de l'Hymette qu'elle n'avait jamais su atteindre, mais que ses lèvres eussent aimé à chercher sur les siennes ». Elle offrait d'aller le soigner, comme s'il n'avait pas eu de mère. « Ah ! Sainte-Beuve, comme votre santé me touche ! laissez-moi croire qu'un jour elle me sera confiée ! » Et elle le suppliait de prendre de l'exercice, de marcher « comme un porte-faix », d'avoir pitié de ses yeux, de rompre enfin son corps, dans l'intérêt de son esprit qui l'enchantait.

(1) Lettre inédite, communiquée par Jules Troubat.

Et toujours et partout elle lisait tout ce qu'il faisait et lui en donnait son avis au risque de le froisser. Car elle n'était pas d'accord avec lui sur tous les points. S'il lui reprochait quelquefois « d'arranger trop les choses et de penser trop à Salluste et à Corinne », elle lui renvoyait la balle en lui reprochant « de ne pas assez songer à Salluste et de croire que ce qui est charmant dans un salon l'est aussi dans un livre ». En quoi elle n'avait pas entièrement tort. Ce qui fait le charme, en effet, des *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve, et ce qui leur nuit aussi par moments, c'est qu'il est aisé, pourvu qu'on soit suffisamment averti, d'apercevoir entre les lignes, derrière les sinuosités aimables de la phrase, le visage souriant ou grondeur de Sophie, de Marie, de Juliette ou d'Hortense (1). Et nous savons pertinemment que

(1) Elle lui écrivait, le 6 novembre 1845 :

« Comme à l'article *Fauriel* vous avez très bien parlé de *Benjamin Constant*, je ne crois pas que vous l'ayez si maltraité cette fois. Mais, à votre place, et attaqué par les ordres d'une dame (m'avez-vous dit) j'aurais déclaré que Benjamin Constant avait tout le sérieux permis au caractère français, et que, quand ces Français voulaient faire les sérieux et se dévouer pour les religions et les dynasties, ils sortaient de la vérité, perdaient la candeur de l'abandon, par où brilla si noblement Benjamin Constant. Enfin j'aurais un peu attaqué ceux que les salons ont dominé, car B. C. représente mieux un Anglais sérieux que tous les Français sérieux ne représentent un Anglais sérieux. Ah ! n'attaquez pas la candeur, l'oubli du peuple et de l'arrangement, un homme qui se livre à ses passions et qui écrit à celle qu'il aime ces belles choses que vous citez dans le portrait de Mme de Krudener, car vous critiquez toujours cet homme en en citant des choses admirables. Et moi, pour le venger, je vais faire courir à 5.000 exemplaires en Europe votre billet de ce matin où vous préférez la jeunesse et un petit chapeau rose à l automne, à la sagesse, à Minerve, aux muses, aux forêts, à Zénon et Platon.

« Homme sérieux, vous voilà ! oh ! comme Benjamin Constant écri-

c'était pour leur faire plaisir qu'il traitait, par-ci par-là, de tel ou tel sujet. Quand, par exemple, Hortense lui demandait pourquoi il ne parlait pas de Royer-Collard, on pouvait être sûr qu'il ne tarderait pas à s'en occuper. Comme elle ne s'intéressait qu'aux grands hommes, elle était agacée de le voir perdre son encre à portraiturer des hommes de troisième ordre, comme « Sue, Soulier et Savate » ! Et elle se fâchait tout rouge, quand il lui disait, pour expliquer ses choix :

« Les choses sont si vastes et si infinies qu'il y a entre elles de quoi justifier tous les jugements individuels contradictoires que nous portons sur elles, et quand chacun a bien taillé avec son esprit dans l'immense cité, il en reste encore. »

Regrettait-il sa jeunesse, elle lui écrivait :

« Que vous me faites pitié, vous autres, avec votre goût de la jeunesse ! Que les hommes sages et savants sont préférables ! Platon dit que c'est quand la vue s'en va que l'esprit de l'homme voit clair !...

« Vous dites quelque part (*Bernardin de Saint-Pierre,* je crois) que la nature soigne la jeunesse et abandonne ensuite son ouvrage. C'est dit d'une belle manière et c'est vrai peut-être, mais combien différemment j'ai senti la jeunesse ! Combien alors j'ai trouvé que la nature harcèle, presse et torture son

vait autrement *à plus de cinquante ans !* Vous en avez cité des choses d'une gravité, d'une passion, d'une tristesse abandonnée. Allons ! vous êtes jaloux de Mme R[écamier], c'est tout clair. »

ouvrage, qu'elle en tire par la contrainte le profit, l'usage qu'elle en veut. Nos enfants ne sont pas arrachés de nos entrailles avec plus de violence que la nature en met à nous les faire désirer, rêver, aspirer. Il y a une action cruelle, atroce, incessante, d'elle sur la femme, et si la femme n'est qu'à moitié italienne, si elle est difficile à séduire, si elle résiste et languit, et connaît des nuits d'insomnie et d'horreur, c'est quand elle a passé la jeunesse, qu'elle jette un cri de délivrance, qu'elle se réconcilie avec la nature et trouve que la nature enfin protège son ouvrage. Vous direz : « Vous y voilà donc *à voir le mal !* » Oui, pour un jour de tourment payé de mille délices. Et toutes les femmes ne sont pas si folles. Mais c'est ici, c'est dans la forêt, c'est en vous écrivant sans vous voir, en vous voyant peu, qu'on jouit de la vie, d'un âge heureux, qu'on espère au-delà encore mieux, qu'on y compte comme un complément de ce que nous avons vu ici-bas, qu'on se sent en voyage et non au terme, et qu'un jour peut-être, dans un autre séjour, nous nous retrouverons sans les circonstances de la terre, et nous nous comprendrons mieux.

« Mais pour la terre, vous me charmez comme vous êtes. Je vous trouve aimable pour moi et bon. Je ne suis pas sûr que vous ne voltigiez pas, quoique je vous vous croie *en général* un homme vrai. Mais il y a tant de manières de dire à peu près la vérité.

« Vous m'avez voulu stoïcienne, et je le suis. Ils disaient (les stoïciens) *que l'amitié ne pouvait naître*

qu'entre des gens qui aimaient le bien et l'étude (1). »

Ses antipathies, ses haines littéraires étaient parfois excessives. Ainsi elle ne pouvait souffrir *Obermann*, malgré « le grand ton de son style », et elle ne comprenait rien aux *Pensées* de Joubert. Et c'est pourquoi Sainte-Beuve lui disait un jour qu'elle manquait de sens critique. Pourtant elle avait le jugement sain et voyait ordinairement assez juste. Parlant de Bayle, qu'elle connaissait à fond, elle trouvait que c'était un « taquin ».

« Et le monde se partage entre les croyants et les taquins. Bayle s'amuse de ce qui trouble les autres, et il veut les étonner, les dérouter, et c'est souvent aussi un incrédule à rebours. »

Parlant de Cousin, elle lui en voulait de « l'argument qu'il avait mis à l'*Apologie de Socrate* ».

« C'est abominable. Il fallait donc tuer Voltaire, Rousseau, Bayle, vous, tous les hommes qui attaquent les Dieux et l'État. On n'a jamais jeté paroles plus légères, plus inconséquentes, plus dangereuses. Un pair de France ! Il ne l'était pas alors ! Le clergé a bien récompensé son zèle ! Il ne faut pas qu'il meure en laissant cette tache dans sa vie ; dites-le-lui donc, mais il a peut-être corrigé cela dans d'autres éditions (2). »

Elle avait un faible pour les orateurs et les histo-

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

riens. Dans l'antiquité, ses dieux étaient Cicéron et Tacite. Dans les temps modernes, c'étaient Pitt, Chatam et Hume. Ici évidemment elle avait subi l'influence de Bulwer.

« Ne dites pas que Cicéron est trop politique pour vous. D'abord on ne saurait l'être trop pour vous, mais il n'est politique dans ses lettres que pour déplorer sa faiblesse, son amitié pour Pompée, les malheurs de sa patrie; il tient la lyre et il est fort digne de vous. Mais y a-t-il rien de plus touchant, de plus aimable, de plus charmant, que cette douleur profonde pour la perte de sa fille calmée peu à peu par l'amitié et la philosophie? On le voit se relever, se ranimer, c'est comme un chant harmonieux, toutes ses lettres respirent la tendresse, la tristesse, et la simplicité. Bien peu de choses sur la terre ont cette hauteur secrète et surtout cette simplicité sublime (1). »

Elle disait de Pitt :

« J'ai retrouvé avec Pitt toute ma raison. Il me paraît l'homme qui a été le plus haut comme politique, comme civilisation, voici en quoi : en défendant son pays de l'exemple contagieux de la France, sans jamais attenter à la Constitution. Et en coalisant l'Europe contre Napoléon, il a fait tout ce que peut faire un Anglais, tout ce que peut faire un homme qui agit sous une constitution et qui a l'Europe à sauver.

(1) Lettre inédite.

« Cependant je comprends comment Thiers a pu dire *peu éclairé*, mot que vous lui reprochez. C'est dans son appréciation de la Révolution française ; il n'a pas assez rendu justice à ce grand mouvement, si beau du moins à son origine (1). »

Et encore :

« Que je vous conte une rencontre charmante : Pitt exprime au Parlement ses regrets de n'avoir pas relevé l'antique trône royal de France, et de n'avoir pas vu la noblesse disposée à se rallier autour de la monarchie rétablie, et le voilà qui dit aux Communes :

Me si fata meis paterentur ducere vitam
Auspiciis, et sponte mea componere curas,
Urbem trojanam primum dulcesque meorum
Reliquias colerem, Priami tecta altra manerent
Et recidiva manu posuissem Pergama victis.

« Et c'est encore ce beau

Et recidiva manu posuissem Pergama victis !

« Hé bien, Pitt est pardonné de n'avoir point aimé les femmes, puisque c'est chez Didon qu'il va chercher sa politique. Peut-on faire une citation plus délicieuse et à laquelle son mince historien du moment peut être plus sensible (2) ? »

Quant à Chatam, elle ne doutait pas que Sainte-Beuve n'eût été son fils chéri, s'il avait fait de la politique active.

« Vous eussiez eu un beau rôle au Parlement, une

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite du 18 octobre 1845.

éloquence que je vous connais, une parole qui a de l'autorité et qui dit ce qu'elle veut dire. Mais je ne sais plus le reste. Un homme politique, vous l'êtes, mais un inflexible ministre, un ferme rocher battu des tempêtes de la guerre et de la tribune triomphant à Trafalgar et mourant à la peine; je ne sais si vous n'eussiez pas pris des moyens plus conciliants, plus humains et peut-être plus sages. Ainsi donc s'en va la gloire de Pitt devant la vôtre! La crainte est que ces hommes exquis ne gardent pas le pouvoir et qu'un rustre le leur enlève. Il fallut aussi une certaine ruse, une certaine habileté auprès de Georges III, qui, avant d'être fou, fut un imbécile entêté et qui, rejetant la haute fierté de Chatam, fut enfin joué par les élégantes façons de Pitt (1). »

On voit qu'Hortense connaissait ses auteurs et avait une culture très étendue. C'est pour cela que Sainte-Beuve aimait tant son commerce. Il avait beau ne pas penser toujours comme elle, il avait toujours à apprendre avec elle. Sans compter qu'elle lui était parfois d'un grand secours. Ainsi, pour en citer un exemple, c'est elle qui lui procura les lettres de Bonstetten dont il fit usage dans son article sur cet écrivain suisse (2). Je croyais qu'il les avait eues

(1) Lettre inédite du 24 octobre 1845.

(2) C'est elle également qui, en 1848, en pleine bataille des rues, lui indiqua le passage de Bacon sur la *Dignité des Sciences* et qui, en 1869, lui procura le *Talleyrand* de Bulwer, dont il prit texte pour écrire ses articles sur ce diplomate, qui firent si grand bruit en 1869, dans le journal *le Temps*. Je lis, en effet, dans ses Notes inédites sous la date de janvier 1869 : « Sainte-Beuve m'écrit qu'il a reçu le *Talleyrand* et va faire l'article. »

par le canal de Juste Olivier. Rendons à Hortense ce qui lui revient de droit. Elle avait fait la connaissance de Bonstetten à Genève, et même il lui avait donné un *Pline* dont elle se dessaisit au profit de Sainte-Beuve. Mais c'étaient surtout les historiens qui la ravissaient. Elle avait plein la bouche de Tacite et Salluste, et plus encore de Hume, « le plus grand historien moderne », à ses yeux, « en ce qu'il a marqué la différence de politique et de vie civile ».

« Il a exposé la science du gouvernement représentatif, et cette politique de balancement qui a fait qu'on s'est armé contre Louis XIV et Napoléon. Il n'expose pas seulement les événements d'Angleterre, mais son coup d'œil jeté sur l'Europe est juste et perçant ; c'est un guide pour tous ceux qui étudieront la politique (1). »

Elle lui savait gré de planer au-dessus des documents, tandis que Mignet et ceux de son école en étaient écrasés, et de n'avoir pas eu la préoccupation de l'*art* — chose dont les littérateurs français ont trop vanté l'excellence et la nécessité !

« Les poètes et les gens du monde ne comptent dans une histoire que le style. Or, Sismondi et presque tous les historiens de nos jours ne supporteraient pas (à ce point de vue) un sévère examen.

« C'est très facile quand on n'écrit pas de longs ouvrages de venir attaquer le style des longs ouvra-

(1) Lettre de 1843.

ges. Le monde ne marcherait pas et on ne saurait pas les faits si chacun écrivait avec la précaution de Béranger (1). »

Je ne sais pas ce que là-dessus pensait Sainte-Beuve, mais je serais bien étonné qu'il n'eût pas été de l'avis d'Hortense. Trop de style nuit aux longs ouvrages, à preuve *l'Histoire de France*, de Michelet. Cependant Renan trouvait qu'il n'y en avait pas assez dans celle de Henri Martin, et l'on n'a pas oublié l'éloge au vinaigre qu'il fit de cet honnête historien, dans son discours de réception à l'Académie française. Mme Henri Martin en fut si douloureuse ment affectée qu'elle faillit s'évanouir en l'entendant (2). — Sous ce rapport, Thiers était tout près de réaliser l'idéal d'Hortense. Elle écrivait à Sainte-Beuve après avoir lu le premier tome de l'*Histoire du Consulat* :

« Je pense comme vous, c'est simple, noble, plein au fond d'une chaleur et d'une élévation qui se contiennent à la manière des bons écrivains. J'oserais faire deux reproches : une sorte de fatalité acceptée, et une admiration sans critique, car la France et le premier Consul manquaient alors de toute connaissance politique. La campagne de Marengo, le passage des Alpes, tout cela me semble admirable. Et à la fin, ces mots simodes tes, si vrais, si simples : « *On peut le dire*, la France n'avait jamais vu de si grandes choses. » Tout cela est charmant ! »

(1) Lettre inédite de 1843.
(2) Je tiens ce fait de Jules Simon.

Cependant, quand elle fut arrivée au cinquième volume de ce livre, il lui sembla que, tout en étant dans la vraie méthode historique, Thiers faisait trop de place aux commérages, et que, suivant le mot de Sainte-Beuve,« lui et l'Empereur allaient trop à l'aventure et à l'avenant (1) ».

Elle ne fut vraiment satisfaite à tous les points de vue que par la lecture de *Port-Royal.* Encore faisait-elle ses réserves sur le fond.

Herblay, 9 mars 1842.

« Faut-il vous écrire un petit billet ou une longue lettre ? Faut-il se tenir dans une admiration réservée ou dans un débordement de plaisir? Ce dernier parti me plaît davantage et peut-être vous divertira mieux.

« Vous voici donc à l'Académie tout droit. Voici donc les lettres pures, sans politique ou autre alliage, les lettres mêmes, Montaigne, Pascal, tous les styles, voici des études charmantes. J'ai lu tout à tort et à travers, commençant par Pascal et Jansénius et finissant par Saint-Cyran. Commençons donc par Jansénius, cette machine de guerre trop chargée, qui éclata, dites-vous, pour ruiner ses amis. Vous y avez habilement mêlé Milton et en avez fait de la poésie biblique. Ces grandes questions m'ont plu infiniment; j'aurais même voulu au moins quelque chose sur la grâce et l'*Augustinus* dont vous nous frustrez.

(1) Lettre inédite d'octobre 1845. — Les volumes suivants de Thiers la désenchantèrent tout à fait, comme on le verra dans sa Correspondance avec Sainte-Beuve.

« Toute l'histoire et le caractère de M.de Sacy me semblent admirables. Voilà l'homme de Port-Royal en cela qu'il *ne lisait rien.* Parlez-moi des hommes de Port-Royal qui ne lisaient rien, ceux-là j'y crois. Les autres sont des bêtes ou des menteurs; Pascal un malade, Bossuet un homme de cour. Sacy est réservé, saint, nourri seulement de la Bible, tout chez lui est simple et beau, vrai ; par là il l'emporte sur Saint-Cyran, guindé, faux,*qui lisait;* vous avez voulu invoquer un grand homme en celui-ci ; à la bonne heure ; nous verrons. Ce Fontaine est excellent et dit de belles choses si simplement ! je vais lire ses mémoires. Ces grandes dames et ces nonnes n'étaient pas dignes de Sacy; les autres, M. d'Andilly surtout, leur convenaient mieux.

« Quand vous avez dit que Montaigne était« *l'homme pure créature* », vous avez dit quelque chose de merveilleux et qui ouvre l'esprit. En effet, la réformation, c'était un réveil, mais chrétien. Montaigne rentre dans l'homme éternel; la nature se réveille forte, vigoureuse, après une contrainte de seize siècles; elle va parler, grossière, rustique, elle n'est ni grecque, ni latine, ni chrétienne, un peu de Socrate pourtant. Tout cela est parfait et du plus haut et du plus aimable amusement; cela mène loin et fait penser. Mais quand vous reprenez Montaigne plus loin, il me semble que vous en forcez un peu le sens; il est malicieux, mais pas tout; il doute même de lui ; vous en faites un croyant au rebours, c'est trop.

« Mais, monsieur l'écrivain, vous n'étiez pas femme,

vous n'étiez pas obligé d'aimer un homme, je ne vous trouve pas assez tendre, assez passionné, assez déchiré pour Pascal; vous n'êtes pas à genoux, vous n'en parlez pas comme on doit parler des saints. Mais nous verrons plus tard. Quant à l'histoire des *Provinciales*, c'est charmant, bien conté, amusant, plein de choses, d'idées, de goût, et de l'esprit à pleines mains. On relit par-ci par-là, et on trouve une foule de choses qui ont échappé ! aussi je relirai plusieurs fois.

« Et la critique, l'oserais-je faire par devoir ? Elle ne m'appartient pas, je la laisse à de plus savants, et je dirai seulement que *Balzac* et *d'Andilly* sont trop longs, qu'il y a trop de portraits et de frivolités. On voit un peu là, derrière, le grand esprit de Marie (1), que vous ménagez madame la marquise, madame la duchesse que vous acceptez. Votre héroïne, madame de Guéméné, « *la plus belle femme de la cour* », vous tient trop au cœur.

« Ma critique, si j'en voulais faire, viendrait de plus haut, elle serait toute philosophique et frappant d'abord sur une petite note atroce qui dit que chaque chose a deux noms, et que le troisième est en Dieu ; elle vous demanderait ce que Voltaire, ce que le XVIIIe siècle pourrait penser de votre livre.

« Port-Royal fut fondé par des demoiselles qui, vous l'avez dit vous-même, cherchaient un établissement et des intérêts. La religion de ce temps est

(1) Mme d'Agoult.

une religion de cour, c'est une cour qui domine tout ce mouvement, l'esprit ni la connaissance n'en sont pas le point de départ, on le sent à tout instant; la cour, la célébrité furent le but de ceux qui lisaient; et les croyants, comme Sacy, ne lisaient pas. Mais aujourd'hui plus de cour ; qui donc vous rend si faible, vous qui lisez ? Jouons-nous ici la comédie? Le christianisme est-ce une vérité ou non? Y a-t-il un fils, un père? Avez-vous lu Voltaire et Frédéric le Grand, et Montesquieu? Ne connaissez-vous que madame Récamier et sa coterie depuis Port-Royal? Peut-on écrire de ce ton si on est sérieux et un honnête homme ? Oui, comme Horace qui parle à chaque instant de Jupiter, ce qui le placera moins haut parfois que Béranger.

« Allez, une femme qui honore la vérité ne pouvait être à vous et à M. de Chateaubriand qu'en passant. Il était doux d'être à vous deux, mais on n'aurait voulu avouer vos idées jamais. Vous n'êtes pas des hommes sérieux, ni convaincus, ni pieux, ni sûrs. Vous êtes de son école, et c'est une fausse école. Il faut suivre la science éternelle; si on en dérive on se trompe: il n'y en a pas deux, il n'y a deux mots à rien. Scélérat, il n'y a qu'une science et qu'une vérité; la vérité prend des formes, elle s'entoure de formes à la voix de Jésus-Christ. Mais quand ces formes sont tombées, déchirées, vieillies, salies, profanées, quand de grands hommes en ont fait justice, il faut les laisser dans la tombe et saluer la vérité pure. Voltaire ouvre votre livre, il le lit : « — Oh ! oh !

qu'est-ce ceci? Cet homme ne m'a-t-il pas lu? Est-il de Port-Royal? N'en est-il pas? Il va plus loin que moi! Le diable a-t-il fini par descendre après moi? C'est son allure, mais je n'ai pas été si loin. Deux mots à tout! Je n'ai jamais écrit cela! »

« On peut parler du christianisme et de la grâce avec vérité, puisqu'il y a des vérités dans le christianisme et la grâce. Mais ce n'est plus du ton d'un catholique. Du temps de Bossuet vivait Leibnitz; on pensait déjà; si ces hommes eussent de bonne foi cherché la vérité, il n'était déjà plus permis de s'égarer, il y avait la *Théodicée* de Leibnitz. Ils ne cherchaient que la cour, et Bossuet fera la risée des vrais religieux par sa correspondance avec la sœur de Cornuau et d'autres. La cour renfermait tout, et Fénelon, dans une erreur dorée. Des victimes tombaient mortes autour, avec lesquelles seules je sympathise et qui restent à venger. Vous êtes plus près de mourir avec elles que de les venger.

« *C'est là ma critique*, elle porte loin si, *vous*, vous voulez la pousser. Adieu, je vous écrirai peut-être encore sur ce livre que je vais relisant et qui est plus plein qu'aucun de nos temps (1). »

Elle revint effectivement sur *Port-Royal*, à propos de l'ouvrage que la princesse Belgiojoso publia vers le même temps sur la *Formation du Dogme catholique*, mais ce fut surtout pour persifler la princesse. Elle écrivait à Sainte-Beuve :

(1) Lettre inédite.

Herblay, vendredi [1842].

« Vous êtes obligé de lire le deuxième volume de la Princesse milanaise; c'est saint Augustin et la grâce efficace. Elle dit poliment qu'elle n'ose aller à d'autres travaux sur ce sujet.C'est donc *Port-Royal.* Saluez donc, monsieur, cette belle; il y aura entre vous un rapprochement inévitable. Son esprit est grave et élevé, c'est-à-dire italien. Mais ce n'est pas un livre, elle n'a pas d'opinions ni de but. Et puis une foi stupide. Passe pour une Princesse romaine d'écrire comme cela. Mais une Milanaise galante et voyageuse ! Si c'est si beau de se martyriser, qu'elle se martyrise ! Je n'ai pas vu sa moquerie, mais je n'ai pas lu attentivement. Elle n'aime guère saint Jérôme et saint Augustin, elle les taquine, mais ce n'est rien. Quoi ! ces grands travaux des penseurs du dernier siècle n'ont pas suffi, et voilà, voilà l'ouvrage qui sort de l'école des Terroristes, car quoique Mignet s'en défende, c'est lui, et je le lui reprocherai.

« Ce n'est pas ainsi, monsieur, que vous touchez ces matières délicates. Votre plume malicieuse n'est innocente que pour le curé d'Herblay; vous frappez un peu à la Pascal, à la *Provinciale*, et bien que je vous reproche de n'aller *pas assez* franc jeu, je ne vous compare pas à cette Charlotte Corday sous le cilice. Quelques hommes voient, aperçoivent, jugent,

posent des principes, mais le troupeau des hommes à tout âge dira, fera tout ce qu'on voudra, rien ne le tient ni le garantit, c'est une pitié. Nous aurons une réaction terrible qui jettera loin ce retour bancal en arrière.

« Ce retour a été conduit par des poètes et non par des esprits; l'esprit nous vengera. De nouveaux maîtres édifieront, mais d'après les travaux du dernier siècle, et tout celui-ci passera comme un rêve amusant. On arrivera au vrai Dieu; les catholiques et les chrétiens avec leurs idoles seront les impies, et on rira de leur frivole zèle. »

Le lendemain, elle lui écrivait encore :

« Attendez, attendez, je vous dis souvent des bêtises; c'est ce que j'ai fait hier en vous disant que votre Princesse attaquait saint Augustin, mais que ce n'était rien. Je n'avais pas tout lu ; j'ai achevé depuis ; elle fait voir qu'il ne savait guère ce qu'il disait lui-même, mais en le citant seulement. Elle rapporte de longs passages. Mais quand nous analysions avec ennui, dites-vous, ce gros Jansénius, vous attendiez-vous que c'était la beauté qui allait vous le prendre des mains? Heureusement que vous lisiez le vôtre à la maîtresse d'un jour que vous aviez alors. Voici ce qu'elle dit : « Les défenseurs de Jansénius déployèrent dans cette lutte un talent sans égal, une grandeur d'âme étonnante et une profonde habileté. Les défenseurs de l'Eglise catholique, car tels étaient les Jésuites, firent preuve de bon sens et de bonne foi en

ce qui touchait à la question elle-même, mais ils employèrent de mauvais moyens (1). »

« De bon sens », je ne dis pas non, mais « de bonne foi », c'est autre chose. On sent ici la main de l'abbé Cœur ou de l'abbé Combalot, car on ne sait pas encore au juste quel est celui des deux qui fut le collaborateur de la princesse dans cette œuvre apologétique. Un esprit impartial et averti aurait laissé la bonne foi des Jésuites au fond de son encrier. Mais passons.

« Voilà donc Jansénius à la mode, grâce à vous et à la princesse. Mais, comme Fontaine, elle fait voir que vous manquez un peu de critique. En maître, vous prenez la fleur du talent de ces hommes par partie ; c'est beau, vous nous donnez le beau seul ; vous cachez l'infirmité, *la bêtise;* on est encore ébloui. Celle-ci nous montre à découvert la folie de saint Augustin et ses contradictions ; elle le juge trop sévèrement même, il me semble. Mais elle le bat par ses armes à lui (2). »

On voit que sur le fond elle s'accordait avec Marie. Mais comme elle, elle ne voyait ici que le côté doctrinal du jansénisme. Plus tard, elle s'apercevra qu'il y avait autre chose que la question de la grâce et elle trouvera, pour qualifier les Port-Royalistes, le mot juste, en disant qu'ils furent « les Girondins du catholicisme ».

(1) Lettre inédite.
(2) Lettre inédite.

Elle terminait ainsi sa lettre à Sainte-Beuve :

« Vous, si vous disiez : « Voilà les beaux côtés de Jansénius et de saint Augustin, mais ces grands hommes, etc., etc., mais, mais !... » à la bonne heure ! mais non. Vous ne les attaquez jamais directement. Votre guerre est différente de celle de cette dame. Vous avez plus de force et d'esprit, plus de malice aussi. Elle, on n'y comprend trop rien. De bonne foi, croit-on à ces folies? surtout en les voyant de ce côté stupide, frivole et détaillé, où elle les expose! Mais c'est une femme pour vous charmer; elle est pleine de vos sujets et très capable, grave, profonde même ; c'est un travail d'homme. Comme vous causeriez bien avec elle, en regardant ses yeux, et son sourire le plus beau que j'aie vu !

« Adieu, monsieur, j'ai généreusement réparé cette erreur avec cette docteur. J'ai envie de lui écrire ; me le conseillez-vous ? Je ne pourrai éviter de lui parler de Port-Royal. J'ai causé avec elle dans le monde une fois, où je lui avais enlevé Mignet (1) pour deux heures. Mais les auteurs aiment qu'on les comprenne.

« Lisez le livre et parlez-m'en. Voulez-vous mon exemplaire de Mignet ? »

(1) Sur les relations de la princesse avec Mignet, consulter le t. II de notre ouvrage sur Alfred de Musset. — Mignet avait beaucoup d'estime pour le talent d'Hortense Allart. Quand elle publia son *Histoire de la République d'Athènes*, il lui écrivit : « Votre *Histoire de la République d'Athènes*, je la lis avec un vif intérêt. J'y trouve des récits animés, une façon naturelle et piquante, un talent simple, beaucoup d'esprit et des jugements libres portés sur des faits connus. » (Lettre inédite.)

Et comme elle savait que Sainte-Beuve ne détestait pas les petites combinaisons romanesques, Hortense lui écrivait, le 24 novembre (1842), en lui envoyant l'ouvrage de la Princesse :

« Si c'était la Princesse elle-même qui vous envoyait son livre, que diriez-vous ? Ce n'est pas elle, mais elle sait sans doute qui vous l'envoie, car c'est Mignet, voici comment. Je vous l'ai offert, vous n'avez pas répondu et je l'ai rendu. Depuis j'ai prié Mignet de vous l'envoyer, lui disant que vous croiriez que c'était moi, et que vous et la Princesse vous étiez tous deux Pélagiens. Voilà tout. Gardez l'ouvrage à votre aise, et faites-le mettre après chez Mignet, rue des Capucines, n° 10... Vous me direz promptement votre avis sur ma chère et grave princesse. Je ne lui ai pas écrit, mais j'ai dit toutes les choses aimables à son ami. Aucune autre femme n'a encore montré tant de profondeur et d'*attention*, mais l'ouvrage ne peut intéresser que les docteurs. Et quel goût ! — De Princesse de Trivulze, d'Italie ! Quel style noble et convenable ! vous verrez (1). »

C'est réellement dommage que nous n'ayons pas les réponses de Sainte-Beuve à ces lettres malicieuses d'Hortense, car nous connaîtrions probablement sa pensée de derrière la tête sur le livre de la Princesse, tandis que nous sommes obligés de nous contenter, à son défaut, des quelques lignes louangeuses qu'il

(1) Lettre inédite.

envoya alors à la *Revue Suisse* (1), après avoir écrit à Mme d'Agoult : « Le livre de la princesse B... est sur quelques tables favorisées. *Essai sur la formation... du dogme catholique...* Voilà comme il faut en faire, quand on se mêle de théologie. Je sais que Mme Récamier, l'autre jour, avait lu *Origène*. Les modes de notre temps en vérité sont singulières (2). »

Six ans plus tard, quand *Port-Royal* fut terminé, Hortense, tout en lui gardant son admiration, portait sur Sainte-Beuve ce jugement d'ensemble que l'histoire a ratifié depuis.

« Ce qui sort de *Port-Royal* publié, c'est que vous êtes dévot et incrédule. Vous jugez ces Messieurs tantôt de leur bord, et tantôt comme eût fait Lucrèce, Il y a telle petite note qui met tout en doute. Chateaubriand a gardé cette note pour sa maîtresse, mais votre maîtresse à vous, c'est l'étude (3). »

(1) Voici ces lignes, datées du 28 décembre 1842 : « Il a paru un livre sérieux encore inachevé de la princesse Belgiojoso, *Essai sur la formation du dogme catholique;* c'est sérieux, catholique d'intention, semi-pélagien et origénien de fond, d'un style très ferme, très simple, enfin une très précieuse curiosité venant d'une Italienne galante, d'une Trivulce. Son nom n'y est pas, mais elle l'avoue. L'ouvrage s'étend, jusqu'ici, depuis saint Justin jusqu'à saint Augustin. Il reste encore 2 vol. à paraître. » Un an après, le 11 août 1843, Lamennais écrivait à Mme Clément : « Ce que vous m'apprenez de la P. Bel (princesse Belgiojoso) ne m'étonne pas le moins du monde. Elle vit assez seule à Marly, plongée dans les livres, à ce qu'on assure. Il est pourtant étrange qu'elle ne vous ait pas envoyé le sien. Vous n'y perdez, au reste, que de l'ennui... » (Lettre publiée par M. Christian Maréchal dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° d'avril-juin 1905.)

(2) *Nouvelle Correspondance*, p. 88.

(3) Lettre inédite.

Ce n'est pas sans à propos que le nom de Lucrèce se présentait ici sous la plume d'Hortense. A cette époque Sainte-Beuve était dominé par ce grand poète latin, et sa camarade d'Herblay était scandalisée en l'entendant lui dire que « Lucrèce était peut-être plus fort ou plus hardi que Virgile ».

Le 14 décembre 1847 elle lui écrivait :

« J'ai lu l'autre jour ce cinquième livre de Lucrèce que vous me citez. Et moi de rire. Voilà bien les poètes ! comment ces hommes-là pourraient-ils être amants constants, ils ne sont pas même fidèles à Dieu ! Ce cinquième livre est très beau, soit, l'imagination en est grande et brillante, mais quel fond pauvre, quelles basses conclusions et qu'on va mal se moquant des peuples en s'égarant plus qu'eux !

« Je vois partout l'intelligence, la combinaison, dit Lucrèce en termes magnifiques, mais je la nie, elle sort toute de la pierre et du bois. »

« Ne m'écriviez-vous pas cet été qu'en retrouvant le grand air de la nature, tous les doutes s'en vont et qu'on est croyant dans les champs ? Pourquoi ne m'avez-vous donc pas fait vos réserves sur ce cinquième livre, qui est raisonné aussi bêtement que raisonne M. Littré? Les gens un peu vifs sur Dieu ne sont pas si tolérants. Vous approuviez Bacon de dire que les esprits déroutés d'abord par les causes secondes reviennent à la cause première en voyant que la chaîne de tout tient au trône même de Jupiter. Hé bien, disons donc : « Les faibles esprits s'arrêtent

aux causes secondes et s'y fracassent ; mais les forts esprits n'oublient jamais la cause première et s'y tiennent fermement. » — Et M. de Humboldt, si incrédule, ne va-t-il pas tout à coup se demander si le secret de Dieu ne serait pas dans ce côté de la lune que nous ne voyons jamais ? Il avait devant lui l'immensité pour croire en Dieu, il va se tourner dans un côté de cette petite misérable lune ! C'est là une naïveté commune à tous les athées.

« Si vous dites que vous n'avez voulu louer Lucrèce que comme poète, vous aurez tout réparé, mais alors il ne sera pas grand poète, vrai poète, ému par la tendresse, par le côté divin des choses, et on préférera toujours Virgile et le pieux Énée, qui n'a vaincu l'amour que par les Dieux.

« C'est ce que font sur la terre les gens sensibles. A nous autres femmes, il nous faut un homme ou un Dieu, et quand Dieu cesse de s'offrir à nous sous les traits d'un homme, il vient intellectuel et calme, et nous parle dans la solitude. Mais que faire avec Lucrèce ? Ce serait un néant de l'intelligence et de l'humanité.

« La question n'est pas de savoir si l'on est immortel, et on peut, comme Confucius, se contenter et s'enchanter d'une existence terrestre. Mais la question de lumière ou de ténèbres, d'honneur ou d'enchantement, est une intelligence présidant à tout. Or nulle femme, nulle mère ne peut la nier, il ne faudrait avoir ni sens ni entrailles, n'avoir connu ni les délices, ni la maternité. C'est la mère qui conçoit le

mieux le Dieu père. Que les hommes en jugent à leur façon, mais j'ai plus foi en Virgile qu'en Lucrèce.

« Voilà ce qui sort souvent de vos lettres et de vos écrits : un esprit étendu, juste, excellent, fort, hardi, épuisant la matière qu'il traite, mais manquant de fermeté, ne concluant qu'en l'air.

« Je vous le dis et peut-être je me trompe, ce que je dis est peu de chose, mais nous allons vous voir à Pascal (1). »

Hortense se trompait, en effet, en croyant que Sainte-Beuve concluait en l'air. En voulant tout approfondir, faire le tour de toutes les conceptions, de tous les systèmes philosophiques, il en était arrivé à douter de tout, comme Montaigne. Mais sa bonne foi était entière, et ses derniers jugements aussi libres, aussi sains, aussi solides que les premiers.

Seize ans après avoir reçu cette lettre d'Hortense, et l'on sait que dans l'intervalle il s'était accompli de graves événements, Sainte-Beuve écrivait à son amie :

« Il se prépare une grande bataille. Les esprits philosophiques s'y reconnaîtront à de vraies marques. J'en suis après tout. J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps ; elle s'est évaporée. C'était pour moi comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles et de filer un plus tendre amour.

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve.* Lettre du 13 juillet 1863.

La jeunesse a du temps et se sert de tout. Je suis vieux, et j'ai chassé tous les nuages. Je me mortifie moins, et je vois plus juste. Il est dommage que tout cela ne puisse durer et que le moment où l'on est le plus maître de soi et de sa pensée soit celui où elle est le plus près de faiblir et de finir (1). »

Tout cela était exact, au fond, et Sainte-Beuve nous explique fort bien ses différentes mues en disant qu'il était un esprit philosophique. Les esprits de cette nature finissent rarement, en effet, par le *Credo*. Cependant m'est avis qu'il se vante ou qu'il s'abuse en assimilant au cygne de Léda son christianisme de la période romantique. Quand il fit *les Consolations*, il était tout aussi sincère — j'aime à le croire du moins — que lorsqu'il fit *Joseph Delorme*. Autrement, il aurait joué une comédie qui ne serait pas digne de lui. Que dans son christianisme à la René le cœur ait eu plus de place que la logique et la raison, je le veux bien. Que ce soient les deux yeux noirs du *Livre d'amour* qui aient précipité sa conversion, c'est possible encore. Mais cela dut se faire insensiblement et comme à son insu. En tout cas, il n'est pas douteux que, de 1830 à 1840 et même un peu plus tard, il fut réellement chrétien. On n'a pour s'en rendre compte qu'à lire les premiers volumes de *Port-Royal*. Il ne cessa de l'être — et la rencontre est assez curieuse — qu'aux approches de la mort de Chateaubriand. Il ne l'était

(1) Lettre inédite.

plus ou si peu! à Liège, quand il professa son cours sur lui et sur « son groupe littéraire ». Et cependant — chose remarquable — il ne douta jamais de la sincérité religieuse de René. Tout en prenant plaisir à mettre à nu son épicurisme catholique, il n'osa pas dire que sa religion avait été pour lui « comme le Cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles ». Pourtant il aurait pu lui appliquer ce mot aussi justement qu'à lui-même!... Non, ce qui fait la force de la critique de Sainte-Beuve, ce par quoi il demeurera en quelque sorte supérieur à son œuvre, c'est qu'à travers toutes ses transformations il ne chercha jamais que la vérité.

Hortense, qui le connaissait à fond et regretta plus d'une fois de le voir descendre la pente qui mène au matérialisme, lui rendait sous ce rapport pleine et entière justice.

J'ouvre ses *Enchantements* et j'y lis, sous la date de 1849 :

« Je dîne à Paris chez Mme Hamelin avec Didier très aimable. Sainte-Beuve, que je pressentais là, vient le soir. Je ne l'avais pas vu depuis deux ans; il est violent, emporté, amusant. Il dit que les lettres de Chateaubriand que je lui ai prêtées sont admirables... C'est la dernière fois que je l'ai vu, car nous n'avons plus fait que nous écrire plus ou moins souvent, ne nous trouvant plus dans les mêmes lieux. Il voulait venir me voir à Bezons, mais il attendait l'inspiration pour ses visites, comme pour la poésie, afin de savoir plaire. Il ne vint pas et resta pour moi tou-

jours le Sainte-Beuve frêle, maigre, et un peu malade que j'avais connu, mais il garda plus réellement, et à jamais, ces deux traits de son haut caractère : le désintéressement et la sincérité. »

Restons sur cette équitable et forte parole. Je pourrais citer encore mainte lettre de cette incomparable amie, car c'est à peine si j'ai écrémé sa correspondance, et elle vaut qu'on la publie toute (1). Mais en de pareilles études il faut savoir se borner. A mon commentaire je n'ajouterai donc, en terminant, que l'expression d'un regret profond — celui qu'Hortense ait jugé à propos de détruire les lettres de Sainte-Beuve. C'est une perte irréparable.

(1) Je renvoie le lecteur au volume de ses *Lettres à Sainte-Beuve*, qui paraît en même temps que celui-ci.

APPENDICE

I

LETTRE INÉDITE DE CAPPONI

Quand Hortense publia son *Histoire d'Athènes*, Capponi lui adressa la lettre suivante :

... Mais vous l'avez, cette Athènes, profondément étudiée, c'est une histoire comme il en faut : et j'ai été bien heureux de refaire mes études sur la matière interrompue depuis M. Rollin. Ce serait un bien bon exercice pour moi si, lisant le matin un de vos chapitres, je venais à en disputer avec vous le soir ; je vous donne ma parole que ça me serait fort agréable. Toujours les grandes querelles tourneraient sur ce point que vous avez les grands hommes toujours dans la tête, et que vous attribuez *ogni cosa* à ces Messieurs, fort respectables, au reste. Je ne serais pas beaucoup plus démocrate que vous.... (ici une coupure).

Hélas! l'aristocratie est grande dame, mais elle ne fait pas tout cela. Et faut-il toujours s'évertuer à construire une espèce de grand État en assommant son monde avec la science, pour qu'il s'en aille en poudre, un peu plus

tôt ou un peu plus tard? Aux seuls Romains était permis ce vilain métier, et ils avaient pour cela la science dans les os, depuis M. Romulus jusqu'aux jurisconsultes politiques, ce qui fait la bagatelle d'un millier d'années. Or donc, vous avez écrit un savant livre, et vous l'avez pensé de vous-même. Je vous en remercie et, chose curieuse, tout ce que je vous ai écrit, je m'imaginais que vous saviez que je l'avais en tête, sans que je me donnasse la peine de le dicter. C'est une belle chose de se deviner après tant d'années mêlées de conversation et de silence. Au reste j'ai trouvé dans mes dernières années une existence que je cherchais; je regrette ma nullité, mais je m'y résigne, et quand je ne suis pas ou fou ou imbécile comme j'ai eu l'honneur d'être connu par vous, madame, je vous assure que je suis un brave et aimable homme comme vous ne m'avez jamais connu. Ce qui fait que je vous salue respectueusement et vous serre la main, et vous prie de faire l'histoire de Sparte après celle d'Athènes, et de me croire votre très dévoué

CAPPONI.

II

LETTRE INÉDITE DE LIBRI

Nous avons publié plus haut (page 68) une lettre de Libri relative à son procès. En voici une autre du même temps, adressée également à Hortense et sur le même sujet.

Londres. Vendredi, Septembre.

Veuillez, de grâce, excuser mon silence. J'ai reçu toutes vos lettres et je vous remercie vivement de votre intérêt amical. J'ai été de nouveau atteint par mes douleurs d'estomac et dans ce moment-ci j'ai toutes les peines du monde à vous écrire, car en me pliant un peu sur mon pupitre, je sens mes douleurs augmenter. J'ai écrit à Mme Hamelin. La lettre a été remise à M. P..., qui la lui a adressée à la campagne. L'a-t-elle reçue? Veuillez lui dire dix mille choses de ma part.

Vivent les *nigauds* qui, après avoir vu comment on m'a traité et qui, sachant comment on me traite encore, s'imaginent que je devrais aller me jeter entre les mains de M. Hatton! Ce juge a été choisi avec les experts pour me perdre : on le comprend, on se le dit au fond de l'âme, mais comme on en a peur (les méchants font toujours peur aux braves gens) on gémit et on se laisse faire. Quand

vous écrirez à M. de M..., veuillez lui demander s'il trouve, *lui magistrat*, que les règles de la justice aient été observées à mon égard et s'il croit que les articles 35, 36, 37, 38, 39, 89 du *Code d'instruction criminelle* permettent de saisir les papiers, les livres, les meubles, tous les biens enfin d'un accusé, *sans inventaire, sans témoins, sans la présence d'un fondé de pouvoir*, sans que rien fût cacheté, rien paraphé, sans inventaire descriptif, etc.

Demandez-lui si ces articles et les articles 184, etc., du *Code pénal* permettent que, pendant des mois entiers, des étrangers (je ne parle pas des experts ici) puissent entrer (malgré l'opposition et les réclamations les plus vives) dans le domicile d'un individu, y rester des journées entières, à leur gré, apporter et emporter ce qui leur plaît, sans aucune formalité; si enfin les *magistrats avertis directement* par des *protestations*, par des lettres, de ces énormités, remplissent leur devoir en les tolérant et en protégeant ceux qui les ont commises et qui ne cessent pas de les commettre!

Vendredi dernier (31 août), les 3 experts sont entrés chez moi et ont emporté une *charretée pleine* de livres, de papiers, de manuscrits, *sans inventaire*, sans aucune personne chargée de me représenter, sans qu'il fût pris aucune précaution pour s'assurer de l'*identité* des objets enlevés, en un mot sans aucune garantie *ni* pour la justice *ni* pour moi!

En s'en allant les trois experts ont déclaré à mon domestique qu'ils avaient *emporté* tout ce qu'ils devaient prendre et qu'ils ne *reviendraient plus jamais chez moi ;* et cependant, le lundi 3 septembre, M. Lalanne (celui qui a

déclaré vouloir me faire pendre) est revenu *seul* chez moi et a emporté encore des *paquets* sans aucune formalité et sans témoins. Qu'est-il allé faire chez moi? A-t-il enlevé (comme on me l'écrit) des choses qu'il avait trouvées à sa convenance chez moi? A-t-il détruit des factures de libraires ou d'autres papiers utiles à ma défense? Demandez, s'il vous plaît, à M. de M... ce qu'il pense de ces procédés *tolérés, protégés* même par ses amis. J'ai entre les mains une lettre d'un célèbre jurisconsulte étranger qui m'écrit que, s'il y avait l'*ombre* de la justice en France, le *juge d'instruction et le procureur de la République* qui ont présidé à l'instruction dirigée contre moi ne seraient pas condamnés à une amende, mais seraient envoyés *aux galères*. Le signal le plus certain de la décadence de la France, c'est que de telles énormités puissent s'y commettre pendant 18 mois, et qu'ils soient connus du public sans exciter aucune émotion. Le premier besoin d'un grand peuple c'est que les lois soient respectées. Quand il devient indifférent à la justice, un peuple est bien malade.

Il a paru, dans le *Statuto* de Florence du 16 août, un excellent article sur mon affaire. On m'assure que Capponi y a travaillé. L'article est excellent et j'en ai été très touché. Je lui écrirai, mais je suis *écrasé* par une correspondance qui embrasse tous les points de l'Europe. A part le besoin de diriger tout ce qui se fait à Paris, notes, mémoires, lettres, polémique, *je fais tout* et souvent on me *gâte tout*.

Voici un petit mot pour M. le curé d'Herblay. J'espère que vous avez reçu une lettre dans laquelle je vous parlais

de lui. Je me souviens que, dans cette lettre, j'ai écrit le mot *intrinsèque* par un *c* à la fin. Veuillez corriger cette bévue. Soignez-vous, par le temps qui court, et donnez-moi toujours de vos nouvelles, qui me sont bien chères.

J. L.

III

LETTRES CHOISIES DE BÉRANGER

Au mois de mai 1864, Mme Hortense Allart de Méritens publia, sous ce titre et sous la forme d'une brochure in-18 à dix centimes, une partie des lettres que Béranger lui avait adressées. Je les reproduis ici, à l'exception de celles que j'ai citées dans le corps de ce volume, d'abord parce qu'elles sont parmi les plus intéressantes et les plus jolies que Béranger ait écrites, ensuite et surtout parce qu'elles font le plus grand honneur à Hortense.

I

(*Première lettre adressée à Paris.*)

Paris, 30 mars 1825.

Je vous ai devancée. J'ai paru hier et je m'empresse de vous envoyer mon petit volume.

Accueillez-les, ces chansons où ma muse
Vous peint l'amour tout prêt à m'échapper,
Vante la gloire, ombre qui nous abuse,
Qu'un jour produit, qu'un jour peut dissiper.
L'un est pour vous un dieu sans importance ;
L'autre séduit votre esprit hasardeux.
Quant à l'amour, moi, je soutiens, Hortense,
Qu'il est encor le moins trompeur des deux.

Du reste, vous en penserez ce que vous voudrez, ainsi que de mes chansons.

Je voudrais bien avoir *vos lettres* (1). Si mon commissionnaire vous trouve chez vous, et qu'enfin vous ayez un exemplaire, envoyez-le-moi. Je voulais aussi vous voir, mais une contrariété que j'ai éprouvée hier m'a rendu malade, et je suis même enfluxionné. Cela vous paraîtra assez singulier, mais pour que vous n'en riiez pas, il faut que je vous dise que cette contrariété m'a été causée par MM. les Libraires, qui se sont permis de faire cartonner une partie de mon édition, sans m'en instruire, et sans même que je sache encore jusqu'où a été la mutilation, vous sentez que ce n'est pas ma vanité d'auteur qui est blessée mais ma conscience politique. Vous concevrez donc la mauvaise humeur que j'ai dû ressentir. L'exemplaire que je vous envoie n'est pas de ceux sur lesquels leur censure s'est exercée.

Croyez à toute mon amitié, et permettez-moi de compter sur la vôtre.

Tout à vous de cœur et d'estime.

BÉRANGER.

II

(*Adressée à Milan.*)

23 janvier 1826.

Avec combien de plaisir j'ai reçu vos deux lettres, mais

(1) Les *Lettres* d'Hortense sur *Mme de Staël*, dont *le Globe* venait de faire un compte-rendu.

surtout la dernière, quoique vous ayez négligé de m'indiquer le moyen de vous répondre. Vraiment, vous avez pensé à moi, au milieu des merveilles qui frappaient vos regards, et parmi les fêtes dont vous étiez l'objet! Quoi! c'est sur mes chansons que vous arrêtez vos yeux, et que vos yeux laissent couler des larmes. Heureuses chansons! vous avez enfin trouvé le moyen de me convaincre de leur mérite. Cette fois, nous ne disputerons pas ensemble. Vous pouvez dorénavant me parler de mon génie. J'y crois à tout jamais. Que je suis heureux de vous occuper quelques instants! Vous avez bien raison; l'admiration, même celle qu'inspirent les grands talents aux juges éclairés, était bien peu de chose pour moi auprès de l'affection que les lecteurs de mes chansons peuvent porter à leur auteur. C'est là quelque chose de réel, qui doit plaire plus que tout à un homme qui n'a pas mis son bonheur en vanité. Vous savez à quoi tient la faible idée que j'ai de mes productions. Mon esprit a vu bien au-delà; aussi ma réputation, que je ne puis pas contester, ne m'éblouit-elle pas. Mais si mon petit livre peut me faire aimer, je serai trop heureux; il deviendra ce qu'il pourra: je le bénirai toujours, en pensant qu'il a adouci quelques peines, consolé quelques exilés, et plu à des femmes aimables et spirituelles. Vous souriez peut-être de pitié en lisant ces derniers mots. Que voulez-vous? je suis fait ainsi, et j'aime à vous l'apprendre. Oui, c'est surtout à votre sexe que je suis jaloux de plaire. Aussi, combien ai-je été sensible à tout ce que vous me dites de bienveillant. Quoi! vous avez de l'amour pour moi quand vous me lisez! Si vous pouviez en effet confondre le livre et l'auteur, dans

de pareils moments, je crois que j'en deviendrais fou. Mais ne le suis-je pas, de penser que cela se puisse jamais? Ah! j'ai vieilli trop vite! et puis, et puis, etc., etc. On vous a donc appréciée là-bas tout ce que vous valez ; tant mieux! Il paraît que vous êtes devenue prophète dans votre pays, puisque vous me dites que Milan est votre ville natale. N'y prenez pas trop de plaisir, toutefois, vous ne voudriez plus nous revenir. Mais ne voilà-t-il pas que j'apprends que vous partez pour Florence? Vous oublierez vos pauvres Français, que vous avez raison de trouver injustes. Tous ne sont pourtant pas coupables, bien que vous m'accusiez de ne jamais vous comprendre. Peut-être apprendrez-vous un jour par vos amis que je vous ai mieux comprise que vous ne le pensez. Quant à moi, il y a, dans mon organisation, quelque chose de singulier que je voudrais pouvoir vous expliquer. J'ai une existence inférieure, qui se refuse souvent à se répandre au dehors. Il y a de l'ours au fond de tout cela. Quand on veut forcer ma tanière, je m'épouvante ou je pousse des hurlements. Et vous, vous, curieuse de tout voir, de tout connaître, vous y allez avec un long bâton, et de ci! et de là! et puis allons! et puis encore! Mon ours se met en défense, donne des coups de museau, crie; et vous ne vous informez même pas si la pauvre bête est blessée. Il est vrai que vous y attrapez des égratignures, mais vous êtes heureuse d'en être quitte à si bon marché. Bien d'autres que vous ne s'en tireraient pas ainsi. Tout en me blâmant, convenez du moins que si je n'étais pas ainsi fabriqué, il me serait impossible d'aller dans le monde, où je me laisse entraîner, sans y perdre de ma forme

naturelle, de mon instinct, de mes mœurs particulières, à qui je dois peut-être ce talent, qui vous plaît encore sous un autre ciel, et auprès des tombeaux de tant de grands hommes!

Mais je me laisse trop aller au plaisir de vous parler de moi.

J'ai revu madame ***. Bon Dieu! qu'elle est changée; on la dit bien souffrante. Je lui ai parlé de vous. Celle-là ne doit guère vous comprendre. A la bonne heure, madame Regnaud, quelle excellente femme! Madame Davilliers m'a chargé de vous dire qu'elle vous portait le plus vif intérêt. Je ne vois que des gens qui en font autant. Depuis que vous n'êtes plus ici les éloges pleuvent. Monti a-t-il fait un sonnet sur vos beaux yeux ou sur votre sourire? A propos, entendez-vous l'italien? J'ai voulu l'étudier autrefois: il ne m'en est pas resté un mot. Les sonnets de Pétrarque, que mon maître m'aidait à traduire, me paraissaient la chose la plus ennuyeuse du monde. N'en dites rien où vous êtes, puisqu'on y parle un peu de moi.

Je viens de recevoir un billet de vous, qui m'annonce un duc de Valombrosa. On m'apprend qu'il n'ose venir me voir, je n'y comprends rien. Je n'ai pas les premiers volumes de mes chansons, et ne sais où les trouver. On vient de publier une mauvaise édition des 3 vol.; les chansons condamnées n'en font pas partie, mais, par compensation, on y a mis mon portrait, pour lequel je n'ai jamais posé, et qui m'a beaucoup fait rire. Il a encore les lunettes que je portais il y a 4 ans; mes amis prétendent que je devrais enfin faire faire mon portrait, mais je trouve cela

si niais que j'aurai bien de la peine à m'y décider, d'autant plus que ceux que j'ai vus jusqu'à présent m'ont beaucoup fait rire. Vous m'aviez promis le vôtre, où est-il ?

Tous nos amis se portent bien. Il y a force bals, force dîners. On a l'air de s'amuser, c'est toujours ça. Ma santé a bravé jusqu'à présent la mauvaise saison : j'ai encore deux mois difficiles à passer. Manuel, qui se porte un peu mieux, est toujours en Lorraine. Il doit nous revenir bientôt. Mignet vous remercie de connaître par vous l'opinion de Sismondi sur son ouvrage.

Vous me dites qu'on m'admire en Italie ; j'en suis fier : c'est un pays qui me tient au cœur. Mais il possède en ce moment des poètes français qui lui conviennent mieux que moi. Lavigne et Lamartine ont plus ce qui convient aux Italiens que votre chansonnier. Je viens de voir pourtant que l'accueil qu'on leur fait n'est pas le même. L'un est festoyé, et l'autre obligé de se battre (1). Si j'allais là, que me resterait-il ? En tout cas, vous pouvez y préparer ma réception. Je vois que vous y avez du crédit ; usez-en en faveur de votre ami, car il se pourrait bien qu'un jour le pauvre barde gaulois allât chanter sur les ruines de Rome.

Adieu, pensez à moi aussi souvent que je pense à vous, et écrivez-moi, mais directement et sans me ménager les ports de lettres ; il faut attendre trop longtemps. Adieu encore une fois.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

(1) Allusion au duel de Lamartine avec le colonel Pépé.

III

(Adressée à Florence.)

20 mai 1826.

Vous avez raison, n'attendons plus les occasions et profitons de la célérité de la poste. Quoi! vous n'avez pas encore reçu ma lettre adressée à M. Tréqui! Vous n'auriez pas trouvé celle-là trop peu tendre. J'avais même peur qu'elle ne vous le parût trop. Aussi, dans la suivante, m'étais-je tenu en garde contre l'effet que vos déclarations avaient produit sur moi. Vous êtes bien femme à me donner de l'amour, malgré mes 46 ans qui vont s'accomplir incessamment. Heureusement pour moi je sais où vous avez le cœur pris, et j'y songe toutes les fois que le mien éprouve l'envie de passer les Alpes et d'aller jouir, sous un beau ciel, de vos triomphes et de votre amabilité. Quand je vous parle de votre insensibilité, ne voyez-vous pas que je me moque de vous? C'est pour persifler ma jolie Spartiate que je parais incrédule sur ce point. Je sais si bien jusqu'où va votre puissance d'aimer (comme on dit dans l'école de madame de Staël) que je gémis tout bas en pensant que l'éloignement et les distractions de l'Italie ne suffiront pas pour vous guérir complètement. Cependant, si les nouvelles que nous avons de vous, par voie indirecte, sont exactes, vous avez fait merveille à Milan. Tous les hommes ont raffolé de vous, et les dames vous ont vue partir avec grand plaisir. Il en est de même,

sans doute, à Florence ; cela ira peut-être de mieux en mieux, et là les femmes pourront bien vous chasser. Quelle gloire ! Il faut dire, pour être vrai, que si nos poupées de salon l'avaient osé, elles eussent donné l'exemple. Vous leur déplaisiez furieusement. Elles vous aiment maintenant. Je vous le répète : on n'entend plus que votre éloge, je le crie sur les toits. Revenez donc pour faire finir ce concert; mais c'est ce dont vous ne parlez pas. Vos lettres sont bien aimables, mais à peine me parlez-vous de vous. Vous pensez donc que vous n'avez en moi qu'un de ces hommes du monde, indifférents à tout ce qui peut arriver d'heureux ou de malheureux à leurs amis. Vous êtes femme à le penser, puisque vous m'accusez de m'être laissé corrompre par la société. Quand me connaîtrez-vous mieux ?

Vous le prenez sur un ton bien haut. Vous ne voulez plus élever d'enfants, ce sont des hommes qu'il vous faut. Je vous en souhaite. Vous savez bien qu'à l'instant où l'on croit en avoir trouvé un, lorsqu'on est sur le point d'éteindre sa lanterne, le fantôme vous échappe ; il faut chercher encore. Je ne veux pas dire que vous en soyez tout à fait là. Celui dont vous aviez commencé l'éducation ici, vous reste ; je le crois au moins. Mais est-ce bien un homme comme vous l'entendez? moi, j'en doute, et je vous ai dit pourquoi. Rallumez votre lanterne, si vous l'aviez éteinte ; mais soyez moins difficile dans vos recherches, ne demandez pas tant de vertu, pas tant de gloire. Contentez-vous de beaucoup d'amabilité, de beaucoup de bonté, de beaucoup d'attachement, et surtout de beaucoup de jeunesse. Vous êtes en droit d'exiger tout cela ; d'ail-

leurs, le reste ne vaudrait pas la peine que vous prendriez à courir après.

Je relis votre lettre et je m'aperçois que vous me demandez mes chansons. Je vais m'occuper de vous les faire passer par ***, je reprendrai ma lettre plus tard.

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer ces maudits volumes. Vous croyez peut-être que je dis cela pour me vanter. La bonne édition est rare, et l'on ne trouve plus de 3e vol. sans points. Pourvu que tout cela ne soit pas saisi à la frontière : car on me saisit à la sortie comme à la rentrée. J'en préviens ***, pour qu'il prenne des précautions. J'ai déjà fait beaucoup d'autres chansons, mais je n'en donne pas copie ; n'y comptez donc pas. Je viens d'en faire une sur Napoléon, qu'on dit être ce que j'ai fait de mieux. Elle a fait pleurer des gens qui n'aiment guère ce conquérant. Elle ne vous plairait pas, car elle est d'une telle simplicité que j'ose dire qu'il n'y a pas un vers, dans cinq couplets.

IV

(*Adressée à Florence.*)

10 décembre 1827.

Je vous dois bien des excuses pour tout le temps que j'ai laissé passer sans répondre. Au reste, je pense que vous aurez deviné pourquoi les deux premières lettres sont restées sans réponse. Elles me sont arrivées, l'une, lors de la maladie de Manuel, et l'autre, quelques jours après sa

mort. Dans votre dernière, vous me parlez de ce triste événement, mais sans avoir bien calculé le vide affreux qu'il laisse autour de moi. A votre âge, on pleure beaucoup sur la perte de ceux qu'on aime, mais on s'en console assez promptement ; au mien, on ne pleure pas, mais les regrets n'ont point de terme. Une seule chose en peut diminuer l'amertume, c'est l'état de souffrance où eût langui celui qu'on regrette, si la mort ne fût venue mettre fin à ses maux. Les consolations ne m'ont cependant pas manqué : le spectacle des funérailles de Manuel m'a prouvé que la France se repentait de son ingratitude. Aujourd'hui, que l'opinion publique se réveille, le besoin d'un si noble et si ferme caractère se fait sentir généralement et ceux même qui l'ont combattu évoqueraient volontiers cette âme courageuse qu'aucun péril ne pouvait ébranler, qu'aucune situation ne pouvait surprendre : on sent qu'il n'y a jusqu'à présent personne pour le remplacer. Qu'ils sont tous faibles comparés à lui ! Il reste des talents, peut-être plus beaux que le sien ; mais un homme, où le trouver?

Il faut vous parler de quelque chose de moins triste. Votre roman va donc paraître. J'en ai entendu dire quelques mots ; je me suis même mêlé de vous chercher un libraire, mais j'aspire à connaître l'ouvrage. Je crains toujours qu'avec des idées bien autrement élevées, avec un talent bien supérieur, vous n'ayez fait comme Madame ***, qui n'a peint que les siens et les leurs, c'est-à-dire que les individus dont elle est entourée ; rarement les femmes devinent le monde qu'elles n'ont pas touché du bout du doigt ; et le public, qui est tout le monde, ne voit souvent que des particularités insignifiantes où elles ont cru trouver des

généralités sans bornes. N'imitez pas ***. Ecrire ainsi, c'est ouvrir la fenêtre, pour laisser voir jusqu'au fond de sa chambre. Quelques curieux s'en arrangent; mais la foule passe indifférente. Mais c'est vous prêcher à faux; vous vous serez garantie de cet inconvénient. Quoique jeune, vous avez déjà beaucoup vu, vous savez beaucoup, et vous possédez une raison élevée, que le soleil de l'amour et de l'Italie ont dû mûrir.

Vous m'envoyez une pièce que je suis incapable de lire. Vous connaissez mon ignorance des langues et mon incapacité à les apprendre. Je me la ferai expliquer, mais vous conviendrez que, lorsqu'on en est réduit à cela, on est peu digne d'aller jouir de la conversation des hommes distingués de l'Italie et même de leur beau ciel.

Tout à vous de cœur et pour la vie,

BÉRANGER.

P. S. — Je vous dirai, si cela peut vous intéresser, qu'on regarde ici comme certaine la chute de Villèle, tout semble le prouver; j'y croirai peut-être demain.

V

(*Adressée à Florence.*)

La Force.

Votre lettre m'a fait un grand plaisir; je craignais que vous ne m'en voulussiez pour ma franchise un peu rustique. Mais point; vous êtes toujours la même; c'est-à-dire tellement pleine de fierté que la vanité n'a pas de prise sur

vous. Oh! que je suis bien loin de croire que ce soit pour vous raccommoder avec moi que vous m'écrivez tant de douceurs! Je vous connais trop bien pour avoir une pareille idée. Je penserais plutôt que, prévoyant pour moi de nouvelles persécutions, votre cœur en a été ému et a cru devoir m'offrir d'avance une aimable consolation. Savez-vous que si tout ce que vous dites de mon talent et de ma réputation était vrai, j'aurais là une belle compensation à toutes les tribulations qu'on me fait essuyer? Qu'est-ce que c'est qu'une condamnation de neuf mois de prison et de 10.000 fr. d'amende, auprès d'une gloire comme celle que vous me promettez? Si ma conviction à cet égard est moins forte que la vôtre, il faut que vous me le pardonniez, quand ce ne serait que pour la rareté du fait. Oh! que je connais de gens qui vous prendraient au mot! Je ne vous en suis pas moins reconnaissant d'avoir une si bonne idée de mon mérite et de la propager où vous êtes. J'ai dîné chez Mme Régnaud avec un Italien, dont je n'ai pu retenir le nom, mais qui m'a dit des choses sur mon compte qui me paraissent lui avoir été inspirées par vous. J'ai eu un grand plaisir, c'est de l'entendre dire de vous tout le bien que j'en pense. Jamais éloge ne m'a paru le résultat d'observations plus justes. Je m'en veux de n'avoir pas retenu le nom de ce monsieur, vous savez sans doute déjà de qui je veux parler, car il doit être rendu à Florence avant ma lettre. J'étais déjà condamné lors du dîner que nous avons fait chez la comtesse. Maintenant, je suis sous les verrous de la Force, où je suis entré depuis six jours, m'y voilà pour neuf mois. C'est bien long; qu'y faire? La lâcheté de quelques amis politiques qui m'ont

abandonné a fait prendre courage au pouvoir et une haine toute puissante a triomphé. Je dois le dire, pourtant, l'effet de ma condamnation a été de me ramener beaucoup de gens qui ont rougi de délaisser un pauvre athlète, pour qui le peuple faisait tant de vœux. La popularité est une bonne chose. Sans celle dont je jouis, comme me le disait un cocher de cabriolet, on m'eût fait plus de mal encore, et beaucoup plus de gens m'auraient tourné le dos. Je n'ai pas voulu appeler du jugement, d'abord parce que la cour royale ne vaut pas mieux que les tribunaux inférieurs, et puis parce que ce jugement est d'une si belle absurdité qu'il eût été fâcheux de le faire réformer dans quelque partie. Vous le lirez et verrez que moi, plein de certaines croyances dont nos spiritualistes tireraient vanité, je suis condamné pour avoir attaqué le dogme de l'immortalité de l'âme, dans des couplets qui prouvent le contraire, mais qui sont une attaque contre l'insuffisance de la religion comme consolation dernière. Il est bon que vous sachiez que, voulant me condamner pour outrage à la personne du roi et à la dynastie, on a cru nécessaire d'y mêler d'autres chefs d'accusation. Voilà le mot de cette énigme. Il y avait bien dans le recueil quelques autres chansons irréligieuses, mais elles attaquent les jésuites et on n'a pas osé s'en servir contre moi. D'où vous êtes, vous ne pourriez pas deviner tout cela. Vous ne pourriez pas non plus vous peindre tout le trouble que ces 30 chansons ont apporté ici. A leur apparition, je voyageais en Normandie, pressentant quelque mésaventure et faisant provision de grand air. Il y a eu embarras extrême au conseil des ministres, grande colère un peu plus haut, grande

hésitation un peu plus bas; criaillerie d'ultras; criaillerie de semi-libéraux et même de libéraux purs. Je ne me suis effrayé de rien. Je n'ai voulu entendre à aucune négociation, déclarant, à la grande surprise de nos politiques, que je voulais être défendu par le droit, c'est-à-dire que je soutenais qu'il y a deux personnes dans un roi constitutionnel, dont l'une, placée dans le cercle de l'inviolabilité, est nécessairement inattaquable, mais dont l'autre peut être atteinte par la critique, dans l'intérêt même de la première; que cela se pratique ainsi en Angleterre et qu'il était temps de le connaître en France. Parler ainsi, c'était se mettre en guerre avec tous ceux qui voudraient recréer un prestige royal, qui nous rendrait une nation de laquais. Les bons esprits m'ont enfin approuvé et Barthe a plaidé dans ce sens; mais il lui eût fallu peut-être appuyer davantage sur les raisonnements qui servaient de base à sa défense. C'est plutôt de la faute de mes amis que de la sienne s'il ne l'a pas fait davantage. Au moins m'a-t-il montré un dévouement sans borne et qui a contrasté avec la faiblesse de Dupin, aujourd'hui bien honteux sans doute du rôle qu'il a joué dans cette affaire, rôle qui l'a exposé aux turlupinades de tous les partis. Personne ne l'a ménagé et il doit bien m'en vouloir.

Mais c'est trop vous entretenir de ce diable de procès. Pour vous parler toujours de moi, je vous dirai que je ne suis pas trop mal dans ma prison, et que je m'y porte bien jusqu'à présent. Les visites commencent à y abonder. J'ai cependant encore besoin de repos ; j'ai eu beaucoup de fatigues à essuyer depuis deux mois et ma poitrine en avait souffert. Je compte la rétablir ici. J'étais redevenu à la

mode ; mais bientôt on m'oubliera et je pourrai goûter le repos dont j'ai tant besoin. Peut-être bientôt aussi trouverai-je ce repos trop grand. Alors, ma foi, il faudra appeler toute ma philosophie à mon aide ; c'est surtout au printemps que j'en aurai besoin. Que je suis heureux de n'avoir point vu l'Italie ! Si j'avais joui de la belle nature, qui vous enivre tant, je regretterais peut-être encore plus le grand air et l'aspect du ciel. Dans ce moment, celui que je vois à travers les barreaux de ma fenêtre me donne peu d'envie de courir pour en voir davantage. L'aspect des gros verrous ne me cause pas beaucoup d'horreur ; mais le printemps reviendra. Ce sera le cas de dire : *maudit printems*, etc.

Ecrivez-moi souvent ; que les 10.000 fr. que j'ai à payer ne vous épouvantent pas : le port de vos lettres ne me semble pas cher, quoique je n'aie pas vendu 40 chansons pour 40.000 fr. On m'a donné 30.000 fr. de lettres de change payables en 4 ans, pour la jouissance de cinq années de toutes mes chansons, les nouvelles comprises. Il ne faut qu'une banqueroute pour réduire cela à bien peu de chose, et tous nos libraires sont en train de manquer, à commencer par Ladvocat. Mais la gloire reste toujours, n'est-il pas vrai ? Pourvu qu'il n'y ait pas banqueroute aussi de ce côté.

VI

(Adressée à Florence.)

La Force, 22 mars 1829.

Voilà bien longtemps que je veux vous remercier de la

prompte réponse que vous avez faite à ma lettre. Mais depuis mon entrée à la Force j'ai été souffrant (et j'ai été près d'un mois sans pouvoir ni lire ni écrire plus d'un quart d'heure de suite). Il a fallu recourir aux synapismes, à la saignée, à la diète, enfin à tous les ingrédients de la science médicale. Ma pauvre tête était tellement embarrassée qu'il n'y a que quelques jours que j'éprouve un mieux sensible. Je le laissais croire jusque-là, quoi qu'il n'en fût rien, pour n'être pas tourmenté par mes amis, qui voulaient à toute force que je demandasse une maison de santé, ce qui ne me convenait d'aucune façon, parce qu'en effet, à la liberté près, je suis aussi bien ici qu'on puisse être en prison. J'ai quelqu'un pour me soigner, et, sous ce rapport, je serais certes moins bien chez moi. Il est vrai que tout cela coûte fort cher et que je suis diablement pauvre ; mais je dépenserais plus encore dans une maison de santé. Mais à quoi bon vous parler de ces détails de ménage trop au-dessous de vous, d'autant plus que vous prétendez que j'ai vendu mes 40 chansons 40.000 fr. J'aime mieux répondre à votre lettre de point en point.

Je suis toujours charmé lorsque vous me dites qu'on pense quelque bien de moi où vous êtes. J'aime les Italiens, et j'ai pour eux plus d'estime qu'on n'est dans l'usage de leur en accorder en France, et peut être dans toute l'Europe. Votre poète Nicolini est vraiment bien bon d'avoir une si haute idée d'un faiseur de ponts-neufs. Plus d'un de nos tragiques, sans le valoir, se garderait bien d'avoir pareille indulgence.

Si vous m'aviez donné à deviner quel vers vous avait

choquée dans *le Grenier*, je vous l'aurais dit. Ah ! ma chère amie, que nous entendons l'amour différemment ; à vingt ans, j'étais, à cet égard, comme je suis aujourd'hui. Vous avez donc une bien mauvaise idée de cette pauvre Lisette ? Elle était cependant si bonne fille ! si folle ! si jolie ! Je dois même dire si tendre ! Eh quoi ! parce qu'elle avait une espèce de mari qui prenait soin de sa garde-robe, vous vous fâchez contre elle. Vous n'en auriez pas eu le courage, si vous l'aviez vue alors. Elle se mettait avec tant de goût, et tout lui allait si bien ! D'ailleurs, elle n'eût pas mieux demandé de tenir de moi ce qu'elle était obligée d'acheter d'un autre. Mais comment faire ? Moi j'étais si pauvre. La plus petite partie de plaisir me forçait à vivre de panade pendant huit jours, panade que je faisais moi-même, en entassant rime sur rime, et tout plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette riante époque de ma vie, où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je me rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre du charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre. Employez bien ce qu'il vous en reste, ma chère amie. Aimez et laissez-vous aimer ; j'ai bien connu ce bonheur : c'est le plus grand de la vie. Mais n'aimez pas avec votre tête ; arrivée à mon âge, vous n'oseriez pas regarder en arrière, car vous ne seriez suivie que par les squelettes de vos illusions. Matérialisez un peu plus l'amour que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Il me semble que cela est aussi nécessaire aux femmes qu'à nous. Vous êtes dans un pays qui doit vous en dire plus

que mes paroles. Vous devez rougir, à l'aspect d'un si beau ciel, d'oser vous vanter d'avoir été seulement *occupée* par des hommes qui auraient pu vous procurer chacun quelques jours de bonheur. Un seul me déplaît dans la liste que vous me donnez. C'est l'abbé, allez-vous croire ? Non pas ; c'est votre homme *supérieur*. Je déteste les hommes supérieurs en herbe, qui ne tiennent jamais rien de ce qu'ils promettent. Presque tous ces jeunes prodiges avortent, et ce sont souvent ceux dont on n'attend rien qui portent les fruits qu'on semblait n'attendre que des autres. Au contraire, votre abbé me plaît fort, malgré ses pamoisons. La famille de Boniface, vaincue par une Française, m'aurait paru une chose charmante. C'eût été un nouveau soufflet dont l'ombre du vieux pape ne se fût pas plus consolée que de celui qu'il reçut jadis. Quant à votre M.***, je suis bien aise que vous ne vous soyez pas arrêtée là. Dieu vous préserve des poètes ! Ne croyez pas que je plaisante. Non, ces hommes-là ont généralement un égoïsme de pensée qui les rend des amoureux peu séduisants. Aussi, voyez comme ils réussissent peu. Leurs meilleurs vers attestent leurs mésaventures. C'est leur valoir des lauriers que de ne pas les couronner de fleurs, pour m'exprimer comme parlent ces messieurs. Seulement, après cette sortie, je vous prie de ne jamais les confondre avec les chansonniers. Ceux-ci sont d'autres gens. Pour eux, vivre c'est travailler. Il faut qu'ils mettent toute la vie dans leurs ouvrages : ils ne sauraient donc trop l'embellir. Aussi traitez-vous avec mépris ces êtres grossiers, qui sont hommes avant tout. Ah ! devenez femme tout à fait, et vous leur accorderez quelque estime.

Me voici à un passage de votre lettre qui pique furieusement ma curiosité. *Ne parlons pas encore d'aujourd'hui,* me dites-vous. Il y a dans cette réticence tout un avenir d'amour, pour parler le beau langage. Hélas! quand ma lettre vous parviendra, de nouvelles illusions se seront peut-être dissipées. Déjà peut-être ne saurez-vous plus ce que ce mot a voulu dire. Je ne le souhaite pas. Je voudrais, au contraire, que vous eussiez une longue histoire à me raconter, mais une de ces histoires qui finissent bien et qui n'intéressent pas du tout les gens étrangers au héros et à l'héroïne.

Vous trouverez peut-être que je vous parle trop de vous, c'est que je n'ai rien à vous dire de moi. Je suis dans un meilleur état de santé ; mes jours passent vite ; je suis beaucoup visité ; on a grand soin de renouveler mes provisions, et comme jusqu'à ce jour je ne suis pas sorti de ma chambre, j'ai en réserve les jouissances que doit me procurer la promenade dans les cours de la prison. Je travaille un peu. Vous sentez que j'ai des comptes à régler avec ceux qui m'ont fait emprisonner. Je commence par là.

P. S. — Vous pouvez m'écrire: *Béranger à la Force.* On ne décachète pas les lettres.

Je ne vous parle pas de l'ouvrage que vous venez de terminer, parce que vous faites toujours la mystérieuse sur cette matière. Je me hasarde pourtant à vous demander quand vous le ferez imprimer ?

Tout à vous,

BÉRANGER.

VII

(*Adressée à Paris, à mon retour d'Italie. Juin 1829.*)

La Force.

Quoi ! vous, femme intrépide, il vous faut des renseignements pour arriver jusqu'à moi. Allez à la police, où on prendra votre signalement, puis arrivez à dix heures à la Force, puisque cette heure vous convient. Peut-être ne me trouverez-vous pas encore seul, car j'ai d'humbles amis qui la choisissent pour éviter la rencontre des grandes visites, quoique je ne reçoive pas tout Paris, comme il vous plaît de le dire. Depuis quelque temps, les visites s'éclaircissent beaucoup, je vous assure ; ne vous effrayez donc pas trop, ma chère voyageuse, et soyez donc bien persuadée au moins de tout le plaisir que me fera votre présence.

En vous attendant, tout à vous.

BÉRANGER.

VIII

8 janvier 1830.

Vous devez plus que jamais m'accuser d'ingratitude. Voilà plus de deux mois que je ne vous ai vue, et vous n'êtes certainement point habituée à un pareil abandon de la part de ceux qui vous aiment. Aussi ne veux-je point

vous laisser ignorer la cause qui m'empêche de vous aller voir. Je suis indisposé, et le médecin me défend de sortir. J'ai pensé d'abord qu'avec du régime et de la retraite j'en serais bientôt quitte ; mais point ; et chaque tentative de sortie que je fais me convainc plus vivement de la nécessité d'obéir au docteur. Depuis huit jours, j'allais mieux ; hier, l'irritation s'est de nouveau emparée de la poitrine, et un accès de fièvre violente me tient encore aujourd'hui. Tout cela passera, il faut l'espérer. Et vous, comment avez-vous supporté ce froid rigoureux ? Il a dû vous faire regretter bien vivement votre doux ciel de l'Italie. Votre plume ne s'est-elle pas gelée dans vos jolis doigts ? On prétend que non : quelqu'un m'assure que vous êtes sur le point de publier un nouvel ouvrage. Celui auquel vous travailliez est-il déjà terminé ? Je ne reçois plus *le Temps ;* mais je le recevais encore lorsque parut un article sur *Jérôme*. Quelle est la personne de votre connaissance qui s'est avisée de vous juger ainsi, et de parler de votre héros d'une si singulière manière ? Cet article ne m'a pas satisfait. Qu'en pensez-vous ? Je vous ai répondu à la hâte le jour où vous avez envoyé chercher mes chansons. Savez-vous que vous m'aviez écrit la lettre la plus aimable possible? Vous êtes bien heureuse que je ne sois pas tant soit peu fat. C'est une lettre à montrer à tout le monde, comme preuve de bonne fortune. Une autre qui se connaîtrait moins, et vous connaîtrait moins aussi, se croirait en beau chemin avec vous. Ce qu'il y a de vrai dans tout cela, c'est que je crois que vous commencez à me juger mieux ; que vous voyez qu'il y a en moi un être qui ne se montre que rarement, et dont

j'ai fait quelquefois ressource pour varier le genre borné à qui je dois ma réputation. Cette portion de moi-même a besoin de solitude, et c'est pourquoi je me félicite presque de la prison et de la maladie quand elles me procurent cette jouissance. C'est à cet autre moi que je dois le bonheur dont j'ai joui, et ce bonheur s'accroît de l'attachement que je puis inspirer aux êtres bons et intelligents qui me devinent, même à ceux qui ne le font que par un instinct du cœur. Avec cette clef de mon caractère, vous pourrez vous expliquer des choses qui vous ont paru, ou de l'indifférence affectée, ou de la fausse modestie. Si aujourd'hui j'ai l'air d'attacher plus de prix à la réputation qu'à de plus doux sentiments, c'est qu'à mon âge cette disposition est plus sage, quand on est assez sûr de soi-même pour ne pas trop regretter cette réputation, à l'instant où elle déchoira. Ah ! si j'étais jeune ! Mais vous, qui l'êtes encore, que faites-vous de votre temps? Serait-il possible que votre tête n'eût pas encore trouvé l'occasion de se monter, au moins pour quelques jours.

Ce qui démonterait la mienne, si j'avais moins de philosophie, c'est la banqueroute de mon libraire. Figurez-vous que j'allais prendre quelqu'un pour me servir, car je suis bien seul. Mais je vous avais déjà fait part de ce projet : eh bien ! le voilà flambé ! Longtemps encore il me faudra allumer mon feu, et, par un pareil froid, c'est bien ennuyeux, surtout lorsqu'on est malade.

Voilà, je l'espère, une lettre qui me réconciliera avec vous, si vous étiez fâchée. Comptez sur ma sincère amitié.

BÉRANGER.

IX

8 février 1830.

Savez-vous que je commence à vous croire? Ne poussez pas trop loin les preuves, car j'en perdrais la tête de vanité. Quoi! l'humble chansonnier obtiendrait le suffrage de l'auteur des *Martyrs!* Chateaubriand saurait par cœur quelques-uns de mes refrains! Quelle gloire pour la chanson! N'allez pas penser que je veuille le dire à tout le monde. J'aurais trop peur de rencontrer des incrédules, ou, si je parvenais à convaincre les gens, de nuire à votre illustre ami. Et Dieu m'en garde, quoique sa politique ne soit nullement la mienne, à moi, homme des basses classes, qui regarde avec mépris tout ce qui est *là-haut*, parce que je porte un cœur français qui n'admet rien de ce qui ne sympathise pas avec la nation, telle que la Révolution l'a faite.

En lui répondant bien du secret, quant à moi, remerciez, je vous prie, celui qui vous a chargée de me transmettre de si douces louanges. Vous prétendez que je prends les suffrages à la quantité et point à la qualité. Si, en effet, il pense de moi le bien que vous dites, il en doit juger autrement. Car, pour le peu qu'il se soit donné la peine d'examiner quelques-unes de mes meilleures chansons, il doit voir le faire que j'y ai mis, et le long travail qu'elles ont dû exiger. Or, à ce signe, il verra bien que je ne travaille pour la multitude que lorsque la nature des sujets ou l'intérêt politique m'en font une loi. Il lui suffira de

cet examen pour juger la reconnaissance que m'inspirent ses éloges.

Venons à vous. Pourquoi dites-vous que vous êtes piquée contre moi ? Est-ce parce que je ne vous ai pas priée de me venir voir ? En vérité, il y a si loin de chez vous chez moi que je n'aurais osé le faire. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurais eu à recevoir votre visite, eussions-nous dû nous quereller encore. Ma porte n'est jamais fermée pour les dames, il n'en est pas de même pour ces messieurs. Je suis bien touché du conseil que vous donnait M. de Chateaubriand, vous auriez dû le suivre au lieu de me quereller injustement.

J'ai lu les articles sur l'Italie, et j'en tiens un nouveau que je trouve très bien. Celui que j'ai lu sur Milan m'avait également plu, et alors je n'en connaissais pas l'auteur. Je ne suis pas très bon juge de la matière, mais la forme en est excellente, les aperçus fermes et étendus, et tout cela sent un auteur qui est là sur son terrain. Courage! Il y a dans le dernier une contradiction apparente : *les Italiens ne vont pas au cabinet de lecture,* et plus loin *tout ce qui se passe chez nous les occupe.* Je sais que dans le 1er passage on parle de la multitude, et dans l'autre des hommes d'élite. Mais il y avait, selon moi, nécessité de peser sur la distinction. Il faut qu'à tort ou à droit je critique toujours, n'est-ce pas? Malgré cette observation pédantesque, courage encore une fois !

Adieu. Vous avez vu H. Passy. J'ai eu aussi bien du plaisir à le revoir. Quel savoir et que de bon sens! Adieu. Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

X

Mardi matin, s. d.

Votre lettre, datée de dimanche soir, ne m'arrive qu'à l'instant : je me hâte d'y répondre parce que je crains de ne pouvoir aller chez vous demain, quelque désir que j'aie de vous voir ou de vous revoir pour mieux dire.

Assurez M. de Chateaubriand de toute ma reconnaissance pour la preuve de bienveillance qu'il vous charge de me transmettre. Dites-lui, je vous prie, que j'en conserverai, un éternel souvenir ; que j'estime plus le suffrage qu'il veut bien m'accorder que ma nomination même, si je me mettais sur les rangs ; mais qu'il ne m'est pas possible de profiter de cette offre dont je sens tout le prix et qui va enfin me donner de l'orgueil, ce dont j'ai trop manqué, bien que vous disiez, vous qui vous vantez de me connaître.

Non, je n'ai et n'aurai vraisemblablement jamais de prétention à l'Académie. Je l'ai écrit, il y a peu de temps encore, à Andrieux, qui me prêche en vain depuis trois ou quatre ans. Ne croyez pas au moins que je dédaigne ce corps : depuis plusieurs années, il s'est relevé à mes yeux ; je serais fier d'être le collègue de beaucoup de personnes qui en font partie. D'ailleurs, j'y ai déjà beaucoup d'amis. J'ai, il est vrai, l'idée que l'Académie française a été plus nuisible qu'utile à la poésie, mais le mal est fait et peut-être il serait possible d'en modifier aujourd'hui l'influence. Vous voyez que je ne suis pas positive-

ment anti-académique. La question pour moi n'est donc pas dans l'Académie : elle m'est toute personnelle.

Ce que j'ai cherché toute ma vie c'est une position conforme, autant que possible ici-bas, à mes goûts et à mon caractère ; la Providence (car j'y crois), après bien des tourmentes, m'a poussé vers un petit coin de terre que tout le monde dédaignait, je veux dire la *chanson ;* ce genre est devenu ma vie et ma position. Il m'a procuré dequoi vivoter et me faire connaître. J'en suis heureux, et voilà plus de 15 ans que cela dure. Personne ne me porte envie et je suis à l'abri de l'envie que les succès des autres pourraient m'inspirer dans une plus haute carrière. J'ai dépensé à ce métier une partie du petit magasin d'idées que je m'étais fait. Je n'y suis forcé à rien de grand, à rien de solennel, je fais ce que je peux, je fais ce que je veux, parce que je suis, homme et bagage, en dehors de tout. En politique même, je n'en fais qu'à ma tête, me moquant du mot d'ordre des partis, et ne m'inspirant que de l'amour de la patrie, ma grande et durable passion.

Et vous voudriez que j'allasse me perdre dans un corps illustre, moi à qui tout esprit de corps est insupportable. Laissez-mon petit ruisseau serpenter à l'ombre, dans sa verte prairie, au milieu des fleurs, et, voisin de la mer, s'y précipiter, sans se perdre avant dans quelques fleuves qu'il ne grossirait pas. Il faut que je sois poète comme je suis homme. Je déteste ces gens qui sont autres dans leur vie que dans leurs ouvrages ; songez à mes goûts. Songez à mes opinions. Me voyez-vous dans la tribune académique, débitant un beau discours comme le mélancolique Lamartine ? Pensez à ce chansonnier condamné deux fois

à la prison pour injures à la dynastie, et qui, ayant obtenu du roi l'approbation des suffrages académiques, proclame au nez de toute la France la gloire de Charles X! Non, ma chère Hortense! J'ai plus de logique qu'il n'est, dit-on, donné à un poète d'en avoir. Je veux être conséquent, et je vous assure que cela ne me coûtera pas. J'ai bien étudié mon caractère : il ne veut pas que je sois autre chose que ce que je suis. N'être rien, voilà ma vocation. J'ai entendu quelquefois traiter cette abnégation de vertu. On avait tort; ce serait plutôt de l'égoïsme. La preuve c'est qu'on a voulu me faire le cens d'éligibilité pour que je fusse de la Chambre, et que les mêmes motifs m'ont fait refuser cet honneur qui m'eût pourtant mieux convenu que les titres académiques.

Si je voulais ajouter des raisons purement littéraires à celles que je viens de vous donner, elles ne me manqueraient pas ; mais elles seraient plus faciles à combattre, je m'en tiens donc à ce qui me regarde personnellement. Je vous ferais rire et votre ami aussi, si je vous disais que ce que je regrette le plus de l'Académie c'est le traitement qui eût pu me servir à avoir, comme vous le dites, une bonne pour me faire servir. Oui, certes, 1.500 francs me feraient un grand bien. J'apprends chaque jour à mieux connaître le prix de l'argent, mais je ne suis pas plus disposé à l'acheter trop cher. D'ailleurs je ne meurs pas de faim, et mes espérances de fortune n'ont jamais été au-delà.

Vous me direz peut-être, vous qui m'aimez, qu'un jour je regretterai le refus que je fais aujourd'hui. Vous pouvez avoir raison. Quand la réputation s'en ira, il est possible que je voie les choses d'un autre œil; mais alors l'âge aura

fait son travail, je ne serai plus qu'un sot et j'agirai conséquemment à ce que je serai. Qui sait aussi si, à l'article de la mort, je ne demanderai pas un confesseur? Mais alors le Béranger que vous aimez et que veut bien estimer un peu votre illustre ami, ne sera plus : ce sera un autre Béranger dont vous vous moquerez avec grande raison et dont l'Académie ne se souciera guères, non plus que le curé de sa paroisse.

Celui qui a encore bonne tête et bon cœur vous assure de toute sa tendresse et vous prie de ne pas l'oublier.

Adieu et à bientôt,

BÉRANGER.

XI

9 juin 1830.

Mille bons jours. Vous voilà revenue et vous me retrouvez encore malade. Je ne puis me tirer d'affaire : le temps variable que nous avons contribue bien sans doute à mon indisposition.

M. de Chateaubriand s'est donné la peine de me venir voir il y a trois jours, et mon portier, qui est nouveau dans la maison, l'a empêché de monter: il est vrai que j'étais ce jour-là peu en état de le recevoir. Je n'en ai pas moins été désolé. Je ne tarderai pas à sortir, je l'espère, et j'irai m'excuser auprès de lui. Sans doute il vous dira que j'ai été le déranger plusieurs fois; ce qu'il ne vous dira pas c'est que je l'aurais été voir plus souvent, si je n'avais

craint d'être importun. Il ne vous dira peut-être pas non plus que j'ai été pour lui une occasion d'injures de la part des journaux absolutistes. Vous devez croire que j'en ai été désolé. Je voudrais bien qu'il n'en doutât pas.

Je suis bien fâché d'apprendre que vous avez retrouvé votre fils malade. Heureusement que la saison, toute singulière qu'elle se présente, rend son mal moins dangereux. Allons, bonne et tendre mère, voilà encore de ces soins que vous devez prendre avec toute l'intelligence d'un cœur de femme. Quant à un amant ou un mari, je suis persuadé que vous ne vous y entendriez pas du tout.

Avez-vous fait un agréable voyage? Avez-vous rencontré *quelqu'un* là-bas? Voilà des questions auxquelles vous répondrez bientôt, si, comme je l'espère, je puis vous aller voir avant peu de jours.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

XII

29 août 1830.

Vous finissez votre lettre par les mots que m'adressa M. de Chateaubriand lorsque j'allai le voir après nos grands événements. Que de belles chansons à faire! me dit-il. Vous vous trompez tous les deux. Mon rôle est fini; pour faire de la politique en couplets, il me faut, moi, des persécutions à craindre, de l'oppression à subir. Je ne suis pas né pour être du parti vainqueur. Aussi me suis-je empressé d'aller visiter votre ami, aussitôt qu'il eut pris

position; jusque-là je crus devoir m'en abstenir, parce que rien ne doit influer sur ces sortes de déterminations qui décident de la vie d'un homme illustre. Beaucoup de personnes ont blâmé son discours; je ne suis pas du nombre; il lui sied bien, selon moi. Aussi nous sommes-nous bien entendus. Un seul point nous a fait différer: il veut quitter la France et je me suis permis deux fois de combattre cette idée de tout mon pouvoir. Mes raisons ont paru faire de l'effet sur son esprit. Je retournerai le voir incessamment, aussitôt qu'une nouvelle indisposition, fruit des fatigues que tout ceci m'a causées, me permettra de reprendre mes courses. Je vous avoue que son sort m'attriste beaucoup; le premier jour que je le revis, je tombai dans une mélancolie profonde. La France n'aura-t-elle pas à rougir de laisser un pareil homme en proie au besoin? Non, je ne suis pas né pour être du parti vainqueur, et pourtant j'ai versé des larmes de bonheur quand la tyrannie a expiré sous les coups des Parisiens. Une chose met ma conscience à l'aise, c'est qu'ainsi que Chateaubriand moi aussi j'ai refusé tout ce qu'on a voulu faire pour moi. On a prétendu que, dans notre grande semaine, j'avais rendu bien des services; on aurait voulu m'en donner le prix; j'ai prié qu'on me laissât ce que je suis; et je suis Gros-Jean comme devant, ce qui doit vous faire pitié. Cette pitié augmentera quand vous saurez que, sous ce règne comme sous le précédent, Béranger ne se laissera pas porter à l'Académie et qu'il a de nouveau signifié à ses amis de ne plus lui en parler. Le seul changement que mon sort va subir, c'est que mes chansons, cessant d'être fruit défendu, vont perdre les trois quarts de leur valeur

pour les libraires, ce qui diminuera sensiblement mes petits revenus déjà presque insuffisants. Mais qu'y faire? Mon règne a fini avec celui de Charles X. La fin de l'un doit me consoler amplement de la fin de l'autre.

Une des choses qui doivent attrister dans ce beau résultat de nos efforts, c'est que tous les amis ou se dispersent ou vont s'engloutir dans le pouvoir. Je ne suis pas homme à faire antichambre; d'ailleurs, ils en seraient affligés. Pourtant, il en faut passer par là ou ne plus se voir; et ne plus se voir, à Paris, c'est ne plus se connaître.

Mais vous, pendant toutes nos mitraillades, où étiez-vous fourrée? Est-ce la peur qui vous a fait fuir jusqu'à Saint-Valery? Y avez-vous vu votre enfant? J'ai été un soir chez ***, pour avoir de vos nouvelles.

J'ai dîné avec M. Libri, chez Mme Regnaud, peu de jours après la grande semaine, il s'est battu comme un déterminé. Il me paraît avoir une bonne tête et des pensées généreuses. Il pense beaucoup à sa patrie; cela me fait bien penser de lui.

Je vais peut-être partir pour la Picardie, afin d'éviter le flot des solliciteurs qui s'acharnent après moi; tous me supposent un immense crédit, par la raison peut-être que je n'en veux pas faire usage pour moi.

Voilà une bien longue lettre pour un malade qu'on a saigné avant-hier, et qui souffre encore beaucoup de la tête et de la poitrine.

Adieu, travaillez, écrivez-moi entre deux chapitres.

Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

Avez-vous pleuré ce pauvre M. Farcy, qui s'est fait tuer si héroïquement ?

XIII

Passy, 16 décembre 1832.

Au risque de me faire reprocher encore ce que vous appelez ma fausse modestie, je vous dirai que votre article me semble trop parfumé d'encens. Mais je me hâte de vous remercier même des éloges exagérés, parce qu'ils partent d'une manière de me juger qui me semble la plus honorable et la plus vraie. Je vous assure que jamais article ne m'a fait tant de plaisir à lire. Je le trouve aussi complet qu'il doit l'être, étant pris de haut, comme vous l'avez fait. Vous auriez peut-être dû indiquer que les commencements de ma carrière chantante portaient encore les signes d'une grande incertitude de vues et d'un mélange d'âges divers. C'est le seul détail qui soit nécessaire à ce morceau.

Depuis 15 ans surtout, la carrière s'est agrandie pour moi. C'est vraiment depuis cette époque que j'ai fait l'application de mon principe : l'utilité de l'art. L'art sans application me paraît un enfantillage. Vous sentez toutefois qu'il n'y a rien de complètement absolu dans cette idée, mais je la regarde comme la base essentielle. Si je voulais faire l'histoire de tous les grands poètes, de tous les grands artistes, je vous prouverais que tous ont été occupés de satisfaire à la pensée de leur époque, qu'ils semblaient chargés de féconder.

Vous voyez par là pourquoi votre article m'a fait tant de plaisir et pourquoi le point de vue d'où vous l'avez écrit me semble si honorable. La jeune école repousse mon système, qui n'est pour moi qu'un besoin de ma propre nature. Nous verrons si elle a mieux jugé.

Grand merci donc de votre prose que je n'ai jamais trouvée plus belle, moi, qui la trouve si belle, que je suis encore à désirer pour vous un sujet qui en soit digne. Pour que j'en méritasse quelques pages, vous avez été obligée de me mettre sur des échasses, et de me couronner d'une auréole. Il est un mot qui me fait frisonner d'effroi quand on me l'applique, c'est celui de *grand homme*. Il est vrai que rarement on s'en est avisé, et il faut être vous, pour avoir pensé à l'imprimer. Pour Chateaubriand, on est habitué à le lui entendre donner et il va à sa taille. Mais il ne faut pas abuser de ce mot. Si vous faites imprimer cet article, ôtez, je vous prie, cette phrase : elle me fait peur. J'aurais tant voulu mériter cette épithète ! J'ai quelquefois eu l'idée que la nature m'avait destiné à l'obtenir. Mais l'éducation m'a manqué et mon caractère s'est usé à lutter contre la fortune, ou, pour mieux dire, il s'est laissé effrayer par elle ; car il était trop paresseux pour soutenir une lutte ouverte.

Mais en voilà bien long pour une personne qui garde mes chiffons et les livre au public sans m'en demander la permission. Je ne vous croyais pas dévote à ce point de faire reliques ainsi des rognures d'un saint de mon acabit. Il faut vous pardonner vos indiscrétions : vous êtes si bonne pour moi que je vous passerais même d'avoir fait imprimer dans votre article quelques-unes de ces chansons dont

vous dites un mot en passant. N'est-ce pas qu'elles sont jolies ? Oh ! çà ! faut-il que je garde votre manuscrit ? Qu'en ferez-vous ? Il me semble que le comble de la gloire pour moi eût été de le voir rendre public (1). Songez-vous combien l'amant de Lisette a dû désirer de voir son éloge fait par une femme, et par une femme d'un beau talent !

Adieu. Je suis à ma préface, qui va bien m'ennuyer. Après quoi, je lancerai ma barque au risque de tous les mauvais vents.

Tout à vous et de cœur.

BÉRANGER.

P. S. — Je suis bien fâché d'apprendre l'indisposition de M. de Chateaubriand. Je redoute aussi sa brochure, même pour lui. Il vise trop à se faire persécuter ; il passera les bornes. Malgré tout son génie, il ne peut se rendre compte de notre époque. On me trouvera peut-être le même tort, mais, moi, au moins, je marche avec mon temps : et Chateaubriand, au contraire, veut lui barrer le chemin, et cela, peut-être, sans s'en douter.

XIV

Passy, 22 février.

Me voici un peu moins souffrant de la tête, et j'en profite pour répondre plus clairement à tout ce que vous avez eu la bonté de m'écrire relativement à votre article, que vous devez bien maudire.

(1) Béranger obtint satisfaction, nous le verrons tout à l'heure.

Je ne l'ai pas relu, mais vous me dites que vous y ajoutez quelques critiques. Tant mieux, vraiment. La peur d'en faire qui me déplaisent est fort aimable de votre part, bien que peu raisonnable. Parce que vous avez la bonté de vous occuper de moi et d'en occuper le public, pensez-vous que je puisse vouloir vous ôter la liberté de le faire à votre fantaisie, et vous imposer une admiration sans bornes pour ma petite poésie et pour ma prose écolière? Les critiques de mauvaise foi et vraiment malveillantes, je les hais, parce qu'on se sent peu disposé à en profiter, même quand elles tombent juste. Il n'en est pas de même des autres. D'ailleurs, je sais que votre amitié pour moi vous empêchera de dire toute la vérité. Vous prétendez qu'on croit que nous avons été bien ensemble, jugez de ce qu'on penserait de vous, si vous alliez vous montrer trop sévère. Oh! diraiton, on voit bien qu'il l'a quittée. Ce sont là de ces choses qu'elles ne pardonnent jamais, etc., etc., etc., et mille autres propos semblables. Oui, si vous ne mettez du miel dans votre encre, voilà ce qui vous attend. Je n'ai donc pas de raison de m'inquiéter de la prétendue sévérité dont vous avez peur vous-même.

Mais dites-moi donc quels sont les braves gens qui prétendent m'enrichir de vos faveurs. Si je les connaissais, je les baiserais sur les deux joues pour l'honneur qu'ils veulent bien me faire. Vous avez bien cherché, coquette (car vous l'avez été avec moi et peut-être avec moi seul), à me faire tomber à vos genoux, mais j'ai si bien deviné que c'était pour voir comment je m'en relèverais que je n'ai fait que sourire de vos agaceries. Bien m'en a pris, ma foi! Comme vous vous seriez amusée à bouleverser ma pauvre

tête ! Quand on est sujet aux migraines, on évite avec grand soin les voitures qui cahotent leur monde, surtout quand il n'y a que des cahots à attendre. Les bonnes places n'auraient pas été pour moi, qui n'aurais servi qu'à compléter l'équipage, en singe ou en lapin. Oh ! je ne m'embarque pas ainsi. Dites-le de ma part à ceux qui vous calomnient. Je n'en suis pas moins reconnaissant de la bonne idée qu'ils ont de moi, car, à vous en croire, ce n'est pas le mauvais rôle qu'ils me font jouer.

Mais parlons de choses plus sérieuses. Concevez-vous le procès fait à M. de Chateaubriand ? Quoi ! la brochure paraît et elle passe sans poursuites, et à propos de je ne sais quelle visite qu'on lui fait, le voilà en jugement pour cette même brochure ! Je suis sûr qu'il est loin de s'en affliger. A sa place, je m'en réjouirais. Pourtant, une chose m'inquiète. Selon moi, une fois sur les bancs, il sera condamné. Or, la prison ne lui va pas du tout. Il lui faut la liberté matérielle ; la vue d'un verrou doit lui agacer les nerfs. Comment fera-t-il pour passer trois mois (il ne peut être condamné à moins) entre quatre murailles? Je crains pour sa santé. Il ne tient pas assez aux témoignages d'attachement et d'intérêt, pour qu'ils lui soient une compensation suffisante. Vraiment, ces réflexions m'affligent, et vous ne m'en dites pas un mot ! Je voudrais qu'on pût se donner un remplaçant en prison, je serais son homme. Moi, cela me va. Dites-lui que, si on veut faire cet arrangement, mon paquet sera bientôt fait. Certes, j'aimerais mieux me voir encore là que lui. Je vous assure qu'il y sera malade. La captivité aura bien vite dissipé tout ce qu'il aura eu de plaisir à glorifier Henri V devant le tribunal. Mais, encore

une fois, concevez-vous des stupides comme les gens qui nous gouvernent ! Chateaubriand en prison ! quelle victoire !

Je suis bien aise que vous l'ayez consulté pour votre article. Vous voyez qu'il n'aime pas le mot de grand homme, lui à qui ce mot va pourtant. Mais, dites-vous, Sainte-Beuve l'a employé. Jamais directement, si j'ai bonne mémoire. Et puis, il ne m'a pas consulté pour son article, sauf pour les passages biographiques.

Puisque vous êtes si bien avec M. Pichot, vous devriez le prier de m'envoyer le nº de la Revue où sera votre article (1). Vous devez croire que je serai très empressé de le lire, surtout sachant que vous y avez fait des changements et que vous vous permettez de me critiquer.

Adieu. A vous de cœur,

BÉRANGER.

Rue Basse, 22.

XV

Passy, 2 juillet 1832.

Votre lettre, qui ne fait que de me parvenir, est bien

(1) Cet article d'Hortense sur Béranger parut dans la *Revue de Paris* le 17 mars 1833. Il était si dithyrambique, que la direction crut devoir le faire suivre de la note suivante :

« En acceptant l'article qu'on vient de lire, nous l'avons moins considéré comme une appréciation critique du beau talent de M. de Béranger que comme une réponse à ceux qui voudraient que cette muse populaire fût exclusivement la muse du peuple. M. de Béranger jugé avec amour par une femme, M. de Béranger réclamé par elle comme le poète des esprits aristocratiques, voilà ce qui nous a frappé dans cette espèce d'apothéose de notre grand chansonnier, qui nous permettra de le juger à notre tour plus froidement. »

vieille de date. Elle ne m'en fait pas moins de plaisir. Après avoir reçu *Sextus*, j'avais été pour vous en remercier et en causer avec vous. Malheureusement vous veniez de nous quitter. Je n'ai pu savoir le motif d'une fuite si prompte : je crois pourtant que Jouffroy m'en a dit la raison, mais je ne me la rappelle pas.

Vous voulez savoir mon avis sur votre ouvrage; cela vous est-il bien nécessaire ? Vous ne tenez pas beaucoup plus compte des éloges que des critiques. D'ailleurs, les critiques, comme vous le dites fort bien, vous les devinez. Oui, vous avez raison, car elles seraient celles que je vous ai déjà faites pour *Gertrude* et *Jérôme*. Quant aux éloges je n'ai qu'à ajouter à ceux que je vous ai adressés sur ces deux romans. Votre style me paraît avoir acquis encore, Il y a à la fois plus de flexibilité et plus de fermeté. Il est vraiment de main de maître. Plusieurs de vos amis et des personnes que vous ne connaissez pas en jugent ainsi. Il m'a surtout charmé dans vos fragments sur l'Italie. Là, dégagée des obligations du roman, il m'a quelquefois étonné. Je ne veux pas dire toutefois qu'il n'y ait pas souvent le même mérite dans les pages du roman ; il y en a certes de fort belles, ce qui n'empêche pas votre madame de Longueville de porter malheur au pauvre Sextus, qui ne me semble plus être qu'un idiot dès qu'il s'amourache de cette pédante vaniteuse.

Tout ce qu'il y a de justes réflexions, de faits résumés, de peintures heureuses et concises dans vos fragments, doit vous consoler d'échouer dans la peinture de cet amour aristocratique. Ne vous obstinez pas *au moins*, vous pouvez *le plus*.

Bien des choses ici se sont passées depuis que vous m'a vez écrit. Je ne sais ce que vous en pensez là-bas. Le parti républicain, avec lequel vous savez que je sympathise, a commis une faute énorme qui a eu d'affreux résultats. Le gouvernement n'a pas voulu être en reste ; on venait de lui procurer un triomphe facile, il l'a sur-le-champ compromis par sa mise en état de siège.

Je vis loin du monde, au fur et mesure je romps toutes mes anciennes relations et me prépare une vie d'ermite. Malgré les perturbations présentes, malgré toutes celles qui doivent avoir lieu encore, je sais où nous arriverons. La révolution de Juillet m'en a donné la ferme assurance. Je ne suis donc pas inquiet de l'avenir. Aussi ne me coûte-t-il pas de ne me point mêler des affaires présentes. Elles sont dirigées par des hommes incapables et souvent aveugles. Les antagonistes de ces hommes sont, comme eux, aveugles et incapables. Il en est toujours ainsi à des époques de transition. Ce qui me fâche, c'est de voir toujours les sales petites passions personnelles mêler leur boue infecte à la vase du grand fleuve troublé par tant de tempêtes.

Vous avez raison, je m'applaudis de ce qui arrive en Angleterre, non comme un ennemi des Anglais, loin de cela, mais comme un ami de l'humanité, qui a toujours vu qu'en Angleterre était le plus grand obstacle à la révolution sociale que j'ai rêvée, cette révolution sainte, celle de l'égalité, complément de la révolution faite par le christianisme.

Ce mot me fait penser à M. de Chateaubriand. Je l'ai été voir deux fois dans sa prétendue prison, il me paraît

bien enfant. Bon Dieu! qu'il a besoin de gloire et de bruit! Du reste, il est toujours fort spirituel et fort aimable. Mais il ne devrait pas écrire si souvent dans les journaux. Sa première lettre, datée de la prison, le met dans la nécessité, pour être conséquent, de sortir de France à présent que le voilà libre. Heureusement les inconséquences ne lui coûtent pas. Je voudrais bien qu'il nous restât. Il fait semblant de m'aimer; moi, je lui suis vraiment attaché, mais je ne puis prendre sur moi de le lui prouver autant que je le voudrais.

Me voici à bout de papier. Adieu, portez-vous bien et écrivez-moi,

A vous de cœur,

BÉRANGER.

XVI

Paris, 6 décembre 1832.

Grand merci de *l'Indienne*. Vous voici en Angleterre. Je pars pour Passy et j'emporte le volume que j'ai déjà parcouru.

Ce n'est pas tout que bien écrire, faites-vous donc louer. Vous devez avoir un monde autour de vous. A quoi l'employez-vous, s'il ne vous sert à répandre votre réputation? Sainte-Beuve, qui a travaillé à tant de réputations qui sont bien heureuses de la sienne, à laquelle elles se sont peu dévouées, devrait se charger de vous faire rendre justice. Il a tout ce qu'il faut pour cela, surtout l'opiniâtreté. Voyez comme il m'a séduit, moi qui tranchais du Caton; qui ne voulais pas entendre parler de connivence avec la

critique; qui me faisais fier de n'être pour rien dans les articles faits sur moi! je n'ai pu lui résister. La souris a fait un trou dans mon grenier. Souvenirs et vieilles paperasses, tout est devenu sa proie. Et vous, traîtresse, qui allez lui livrer le secret de notre correspondance, que vont dire les prudes du fragment qu'il vous a emprunté? J'ai bien envie de me venger en livrant au public toutes les déclarations d'amour que vous m'avez adressées; oui, toutes, jusqu'à la proposition de voyage que vous m'avez faite en dernier lieu, et à laquelle je crois n'avoir pas même répondu. Arrangez-vous donc pour que je prenne toutes ces belles choses au sérieux, comme certain grand homme qui a trop de disposition vraiment à prendre ainsi les choses les plus ridicules. Qu'en dites-vous?

Je suis venu passer un jour à Paris ; je retourne tâcher de travailler à Passy. Dans six semaines, j'espère avoir vendu mon fonds et être enfin hors des affaires. Alors, j'irai vous voir et bavarder avec vous. Nous nous querellerons. En attendant, je vais vous lire. Julien Warwich est-il à Paris? A quel nom attachez-vous vos idées? Oh! dans six semaines, je saurai tout cela, si vous ne me l'écrivez avant.

Adieu. Je vous baise les mains bien respectueusement et bien tendrement.

BÉRANGER.

Celle-ci, vous ne la laisserez pas imprimer.

XVII

Paris, jeudi 7, 1833.

Je suis à Paris depuis deux jours pour affaire. Je voulais vous aller voir hier et n'en ai pas eu le temps. Tâchez d'arriver assez tôt pour empêcher MM. Didier et Lherminier de m'aller chercher à Passy. S'ils veulent remettre leur visite à la semaine prochaine, j'en serai charmé. Je désire beaucoup faire la connaissance de M. Lherminier.

Je fais chercher à Passy un appartement. Vous ne me faites pas peur pour voisine. Pour toute autre chose, il n'en serait pas de même.

Quant à la lettre de M. de Chateaubriand, je ne puis être trop reconnaissant de l'autorisation qu'il veut bien accorder à son impression. Mais l'intérêt de mes amis passe avant le mien ; or, malgré ce qu'il y a de glorieux pour moi dans ce nouveau témoignage d'estime et d'intérêt, je pense que pour M. de Chateaubriand il est inutile au moins que cette lettre soit publiée. Au reste, je ne l'ai pas là sous les yeux ; je l'examinerai de nouveau. Mais je crois ne pas me tromper, car je la sais par cœur.

Avant de retourner dans mon ermitage, je tâcherai de vous aller remercier de toutes vos bontés.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

Votre admiration pour madame Sand est un nouveau trait de votre bon et noble caractère. Ce n'est pas vous qui

jamais serez envieuse ou jalouse du mérite d'une autre femme. Je vous dirai à ma honte que je ne connais les romans de cette dame que par les journaux.

XVIII

Paris, 16 avril 1835.

J'ai passé hier chez vous, pour savoir si on vous faisait parvenir les lettres qui vous y étaient adressées. Votre portier m'en a donné l'assurance. Je vous écris donc pour vous remercier de tout ce que vous me transmettez de choses flatteuses. Vos Anglais sont bien bons pour moi, et vous finirez par me faire croire que je jouis de quelque considération au-delà du détroit, ce qui, je vous l'avoue, me semble un peu singulier, étant aussi éminemment poète français de fond et de forme que je le suis, dans mon petit genre tout familier. Au reste, je ne puis mieux faire que de m'en rapporter à vous. Ce n'est pas seulement avec les Anglais que je suis dans le doute à cet égard. Un professeur d'Iéna m'étant venu rendre visite il y a peu de jours, j'opposai la même incrédulité aux louanges qu'il avait la bonté de m'apporter d'Allemagne. Il souffla tant et si bien dans ma vanité d'auteur, comme vous le faites vous-même, qu'il parvint à ébranler ma raison. Malheureusement, j'ai une vanité qui se désenfle bien vite. Vous m'avez envoyé un *article* que Martin, qui est encore ici, m'a analysé, et qui m'a fait beaucoup de plaisir. Mais il m'en eût causé davantage, si je n'avais vu que son auteur, sur la foi de je ne sais quelle autre feuille, m'attribuait une chanson

intitulée *le Lion muselé*, qui finit par des vœux pour le triomphe de Henri V. Je ne connais pas l'original français de cette chanson : elle peut être meilleure que les miennes ; mais ceux qui ont lu avec quelque attention mes chansons et mes préfaces peuvent-ils se laisser prendre à me croire l'auteur de vers écrits dans un pareil esprit? Ce sont toutes les erreurs de ce genre que je remarque dans ce que les étrangers écrivent sur les autres Français, qui me font douter de ma réputation hors des frontières de notre langue. Je me suis quelquefois demandé si j'étais bien compris, même, hors de Paris.

Je vois que vous êtes mieux disposée pour l'Angleterre cette année que dans vos précédents voyages. J'en augure bien pour votre avenir, qui, m'assure-t-on, pourrait devenir tout anglais — qu'en dites-vous? Nous sommes toujours maintenant en attendant des nouvelles de Londres. Les arrangements ministériels de ce côté de la Manche peuvent avoir beaucoup d'influence ici : du moins on le croit, je pense un peu différemment.

Vous aurez peut-être entendu dire que j'étais ruiné, ou vous l'entendrez peut-être dire. N'en croyez rien, quelque journal qui vous en porte la nouvelle. Il est vrai que mes petits revenus peuvent aller en s'amoindrissant beaucoup, pendant que ceux de mes libraires vont en croissant outre mesure. Mais je ne suis pas ruiné. Seulement, je pense à me retirer à Fontainebleau pour y vivre avec plus d'économie. Cela est un peu triste sans doute ; mais il le faudra. Dans cette circonstance, grand nombre d'offres obligeantes m'ont été faites. J'aurais voulu pouvoir en accepter quelques-unes ; mais, tout bien pesé, j'ai trouvé dans

toutes plus d'inconvénients que ne m'en fait redouter ma retraite loin de Paris ; retraite qui ne sera pas telle que je ne puisse venir de temps à autre voir les bons amis que je laisserai ici. Je ne regretterai qu'eux, car le monde, qui ne m'a jamais beaucoup charmé, commence à m'inspirer bien du dégoût.

Adieu, ma chère Hortense. Soyez heureuse, à Paris ou à Londres, et donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, que je recevrai toujours avec un vif plaisir, à Paris comme à Fontainebleau.

Votre tout dévoué,

BÉRANGER.

XIX

Avant-hier, en vous parlant d'une souscription que je repoussais, je ne savais pas m'adresser si bien. Hier, à Sainte-Pélagie, j'ai appris avec peine et surprise qu'un volume de listes écrites courait tous les coins de Paris, et que vous étiez, contre moi, à la tête de cette souscription. Nous avons eu déjà bien des sujets de querelle; mais celui-ci serait bien autrement grave que tous les autres. Je vous l'ai dit l'autre jour : je ne permettrai jamais que, même avec la meilleure intention, on me traîne en public, et l'on me fasse contracter des obligations qui me répugnent. Je vous prie donc de vous hâter de mettre fin à cette tentative à la fois blessante et inutile. Votre amitié pour moi s'est complètement égarée dans cette circonstance. Vous auriez au moins dû faire comme Carrel, qui a pris la précaution de me consulter pour une démarche

de même genre. Quand on sait qu'on a affaire à un homme dont le caractère n'est pas tout à fait celui des autres (et l'on peut, sans supériorité aucune, différer de tout le monde), on doit se garder de toucher à sa vie sans sa permission. Vous savez que nous n'avons jamais pu nous comprendre : c'eût été une raison de plus de ne rien entreprendre sans m'en parler. Encore un coup, votre amitié pour moi, votre bon cœur, vous ont égarée. Réparez le mal qui peut être fait, et évitez surtout que rien de cela ne s'ébruite, car vous me placeriez dans une situation très douloureuse.

Retenez bien que si j'avais besoin du public, j'y recourrais moi-même. Je l'ai déjà dit.

XX

6 juillet 1834.

Je conçois bien que vous disiez que vous vous attendiez à une lettre plus dure de ma part. Peut-être l'eût-elle été en effet si j'avais su que ce que je croyais des listes manuscrites étaient des listes imprimées ; si j'avais su qu'on en avait fait envoi en province. J'ai appris tout cela hier et aujourd'hui. Un ami tout scandalisé m'a apporté un de ces prospectus, et sur-le-champ j'ai écrit à M. Guyet (1), qui vient de me faire exprimer par un de mes amis, son client, tout le regret qu'il avait eu de cette avanie qui m'est faite, et toutes les objections qu'il vous avait opposées.

(1) M. Guyet-Desfontaines, notaire, chez qui Félix Arvers fut clerc pendant quelque temps.

C'est par lui que j'ai su qu'un envoi avait été fait dans les départements. Je vais donc me voir obligé d'entretenir ou de faire entretenir le public de moi, pour mettre un terme à ce beau charivari. En vérité, ma chère Hortense, ce n'est pas de vous que je me serais attendu à avoir jamais pareil désagrément! Sans comprendre les gens, on doit pouvoir les connaître. Or, vous deviez assez m'avoir vu de bizarreries, pour vous figurer qu'il ne me conviendrait pas d'être à la merci du public ; qu'il y avait une portion de moi que je ne voulais pas livrer aux regards de tout le monde, et qu'on peut être chansonnier et avoir pourtant une certaine pudeur. On me semble peu mon ami si on ne s'est aperçu de ces ridicules, dont je m'accuse, mais que je prie de respecter. Si, en effet, vous n'avez pu retirer vos maudites listes, ayez la bonté et la franchise de me le faire savoir, pour que je fasse réclamer dans les journaux, ou que même j'y mette quelques lignes, si, malgré l'aversion que j'ai pour ces sortes de moyens, je juge nécessaire d'user de cette dernière ressource, qui me répugne tant. Que diable aviez-vous besoin de revenir de Londres pour cette équipée! Soyez sûre que vous ne connaîtrez plus l'état de mes affaires.

Tout à vous du reste.

BÉRANGER.

XXI

Fontainebleau, 12 janvier 1836.

A mon retour de la Picardie, j'ai trouvé vos deux lettres,

Adieu. Rappelez-moi au souvenir de nos amis communs, et surtout à celui de votre sœur.

A vous de cœur,

BÉRANGER.

XXIII

(*Adressée à Florence.*)

Saint-Cyr, près Tours, 9 décembre 1837.

Votre aimable lettre m'a trouvé au milieu des plantations que je fais faire et que je fais moi-même, car j'ai pris un goût très vif au jardinage : ces occupations, qui ont duré près d'un mois, m'ont empêché de vous répondre plus tôt. Oui, certes, ce serait un beau voyage à faire pour moi que d'aller visiter la Toscane ! Non que je croie le moins du monde qu'on m'y adore, comme il vous plaît de le dire, mais j'ai toujours eu le désir de voir cette Italie, car si j'y étais une fois, ne croyez pas que je m'en tienne à Florence; il me faudrait un peu de Rome, de Naples, de Venise, etc., etc. ; sauf à venir compléter mon année auprès de vous dans les belles campagnes florentines. Tout cela serait charmant, mais je suis trop vieux maintenant pour faire de si longues courses. Plus que jamais je redoute de me déranger. Croiriez-vous que le voyage de Paris m'épouvante, et qu'il y aura bientôt deux ans que je n'y ai mis le pied? Il est vrai que le nombre des connaissances à voir, des dîners à faire, des soirées à passer est pour beaucoup dans mon effroi. En Italie, je

serais à l'abri de cesinconvénients. Mais, je vous le répète, tout le plaisir que je me promettais de la belle nature, des arts, de la fréquentation des hommes distingués du pays où vous êtes ne suffit pas pour vaincre mon antipathie de mouvement qui ne fait que croître chaque jour. Ainsi, à moins d'événements majeurs, n'espérez pas être jamais mon cicérone à l'étranger, malgré tout l'honneur que cela pourrait me faire. Mon Italie à moi c'est le coin que j'habite en Touraine, et je prie Dieu de m'y laisser vieillir et mourir, non en égoïste, mais en ermite qui rêve pour le monde un avenir consolant vers lequel les folies de ce temps, comme un cocher ivre, nous mènent plus droit et plus vite, peut-être, que ne le pourrait faire la raison avec toutes ses brides et tous ses fouets.

J'aurais bien voulu pourtant me plonger dans le passé avec vous ; mais Didier a oublié de faire votre commission et j'attends encore le 1er vol. de votre *Histoire de Florence*. Je vais tenter d'en avoir des nouvelles, car je suis non-seulement très curieux de connaître votre nouvelle tentative, mais il m'est nécessaire, dans ce moment, de savoir mieux que je ne la sais l'histoire de cette république. Avec ma manière de voir, les derniers historiens sont toujours les meilleurs, sans compter que je vous crois bien capable d'effacer ceux de nos Français qui se sont déjà emparés de ce sujet fécond et brillant.

Mais l'histoire ancienne vous fait-elle oublier ce que vous devez à la grande affaire de notre époque. Je veux parler de l'émancipation de la femme. Avez-vous rompu avec la célèbre madame ***. J'ai eu des nouvelles de vos assemblées et j'aurais fait volontiers 60 lieues pour y assis-

ter. Quoi ! vous étiez présidente ? Quoi ! vous et vos acolytes portiez de larges rubans rouges ! Mais, vraiment, cela devait être d'une magnificence et d'une grandeur à désespérer Dupin avec son crachat et M. Pasquier avec sa fameuse robe puce. Et que de beaux et d'éloquents discours on prononçait là, m'a assuré la dame qui les a entendus et qui m'a prédit qu'il en résulterait infailliblement l'asservissement de notre sexe ; heureux encore qu'on nous laisse la vie, par simple intérêt de propagation, chose reconnue indispensable jusqu'à l'invention de quelque machine à vapeur ou autre qui fasse enfin disparaître cet inconvénient trop bourgeois. Tout cela est-il vrai, dites-moi ? Je n'ose croire le siècle en si beau chemin. Vous avez fait bien des progrès, s'il faut en croire mon historien.

Vous me parlez de votre sœur et de sa position heureuse de manière à me faire plaisir.

Adieu. Ecrivez-moi plus souvent et je serai plus exact à vous répondre.

A vous de cœur.

BÉRANGER.

XXIV

(Adressée à Herblay.)

Passy, 6 décembre.

Je vous ai attendue avant-hier jusqu'à deux heures. Est-ce que vous et votre Plutarque vous auriez fait naufrage

en route ? Je ne regretterais pas votre vieux chéronéen, l'un des oracles de l'antiquité auxquels j'accorde le moins de croyance et d'admiration; l'homme des biographies et des parallèles, c'est-à-dire le moins historien des historiens ; rempli d'ailleurs de contradictions, ainsi qu'on peut le voir en lisant ses œuvres diverses.

Sainte-Beuve est venu hier ici, mais je n'y étais pas. Je recevais la pluie dans les Champs-Elysées, le bois de Boulogne étant devenu impraticable de notre côté, grâce aux fortifications que je voudrais voir à tous les diables ainsi que ceux qui nous embastillent.

On assure que *** espère peu de la Revue : je crains qu'il ne voie juste sur ce point, car le pauvre Leroux a bien besoin que cette entreprise se soutienne; ***, que j'ai rencontré chez Lamennais, a aussi fort mauvaise opinion du succès. Quant à moi, je trouve qu'il y a plus de bon sens dans le petit journal *l'Atelier*, que de braves ouvriers font paraître tous les mois et rédigent entre eux. Mais vous savez comme je suis *terre à terre*, *sens commun et bête*, pour tout dire en un mot. Toutefois, la seconde lettre de Leroux m'a beaucoup plu, malheureusement la conclusion à tirer c'est qu'il faut se taire si on n'a une religion toute faite à nous donner. Or, vous savez que la sienne est loin d'être complète encore. Dieu et l'âme sont les deux petits articles qui restent à faire; mais c'est bien peu de chose pour un philosophe. J'attends donc avec patience.

Adieu : ne me donnez plus de rendez-vous, ou n'y manquez pas.

Tout à vous.

BÉRANGER.

XXV

Ah ! que vous faites sagement de vous occuper des poules et des canards. Voilà des individus avec lesquels on peut faire de la politique, même en leur accordant le vote universel. Les Guizot de ces espèces ne vous accablent pas de sots livres et de plats discours, et s'il y a là des présidents et des princes, ils sont toujours bons à rôtir ou à bouillir. Philosophez donc avec votre basse-cour et apprenez la langue des canards.

Est-ce que vous ne riez pas lorsque votre plume me donne du *grand homme?* Je ne vous le pardonne que parce que je m'imagine vous voir en gaîté lorsque vous prodiguez ce mot. Il n'est pas moins plaisant de vous entendre parler *de la volée* sortie de dessous mes ailes. Si vous disiez pareille chose à ces grands esprits, ils rougiraient de honte.

Etc., etc.

XXVI

(*Adressée à Herblay.*)

Passy, 30 mai 1849.

Votre historiette est charmante (1), sans être beaucoup

(1) Ma jeune servante de 15 ans, Désirée, avait enlevé une chanson de Béranger d'un exemplaire de mon fils aîné. Mon fils la menaça, pour faire rendre la chanson, de brûler une jolie robe rose que je venais de lui donner. Désirée rendit la chanson en pleurant ; je contai cela à Béranger, qui envoya deux exemplaires, un pour Désirée, un pour mon fils. J'ai donné le plus beau à Désirée. (Note d'Hortense.)

plus vraie peut-être que tant d'autres histoires qu'on nous fait tous les jours. Vos grands poètes dédaigneraient ce tribut d'en bas. Un chansonnier s'en glorifie.

Vous recevrez un de ces jours deux exemplaires de mes chansons, que vous distribuerez comme vous l'entendrez. J'espère que M. Marcus voudra bien en agréer un en échange de celui qui a été mutilé. Quant à l'autre, offrez-le de ma part, je vous prie, à la bonne Désirée, puisse-t-il effacer les larmes que l'autre a fait couler.

Tout à vous.

BÉRANGER.

J'aurais voulu vous éviter le port du petit paquet, mais on m'a fait observer qu'affranchir c'était courir le risque qu'il n'arrivât pas.

XXVII

(*Adressée à Herblay.*)

La Celle-Saint-Cloud, 10 octobre 1849.

Quoi, vous qui correspondez avec les ambassadeurs, avec des ministres, vous daignez écrire à un pauvre ermite, qui ose à peine lever les yeux sur de tels personnages ! Non seulement vous correspondez avec eux, mais vous leur dictez, pour ainsi dire, des lois. Voulez-vous ravoir la Belgique, même aussi les provinces rhénanes, je le suppose, on vous le promet. Peste ! quel train vous allez ! Que

va devenir ce malheureux Léopold? lui que bien des républiques pourraient désirer pour président. Ce que je regrette au rôle que vous prenez, c'est le titre de philosophe que j'aimais tant à vous donner.

J'étais en Normandie quand j'ai reçu votre lettre, et j'y réponds d'un village à quelques lieues de Paris. Je me suis mis tard en route, cette année, et je pense que l'année prochaine je renoncerai complètement aux voyages, qui sont choses contrariantes pour moi, et dont ma santé ne s'arrange pas. Vous avez la bonté de m'en demander des nouvelles. Je vous dirai que j'ai mal débuté dans ma 70e année. Mais les petites indispositions ont cessé et je me porte bien maintenant. Qui, à me voir, il y a 40 ans, eût prédit que je vivrais si longtemps. Cela commence à me faire peur, car presque tous ceux de mes amis que j'ai vus dépasser les 70 ans ont fini assez sottement. Il est vrai qu'il n'est pas toujours nécessaire d'arriver là, pour faire et dire des sottises. Aussi ne parlé-je que de ceux à qui j'aurais souhaité de mourir tout entiers d'intelligence. Il me semble que, sous ce rapport, je commence à décliner furieusement. Je crains même d'arriver à la folie. Cette crainte, je la puise dans l'idée qui me poursuit, que tous ceux qui s'agitent aujourd'hui sont fous et sots. Que mes semblables sont bêtes! m'écrié-je sans cesse. Or, pour se croire seul sage, il faut être fou. N'êtes-vous pas de cet avis? Peut-être êtes-vous aussi atteinte de mon mal?

Adieu, chère philosophe: je porte envie à la solitude où vous avez su vous confiner. Moi je suis resté le chargé d'affaires de tout le monde. Mais j'ai déclaré que si j'accomplissais mes 70 ans je me croirais en droit de donner

ma démission et m'en irais vivre dans quelque coin, à porte bien fermée.

Tout à vous.

BÉRANGER.

XXVIII

(*Adressée dans la vallée de Talouan.*)

15 janvier 1850.

Il me semble que vous devez avoir plus froid dans votre vallée que nous n'avons ici, où j'ai passablement grelotté. Je deviens frileux, moi qui ai été sans feu, dans un logement humide, jusqu'à 42 ans. Il y en 28 de cela, car j'ai déjà émietté plus du tiers de ma 70e et je sens que je vieillis beaucoup. Je ris encore assez bien, mais je ne peux plus rimailler, ce qui était mon unique plaisir.

Je vais vous prouver combien je suis vieux. Je n'ai plus de curiosité pour les belles choses qui se font ou disent à Paris.

Quant aux articles de Sainte-Beuve, comme je ne reçois pas *le Constitutionnel*, je ne les lis point. Je leur préférerais son *Port-Royal;* aussi l'ai-je demandé à un de mes amis.

Il me semble que vous avez découvert bien tard que l'association était le principe mis en avant par les socialistes. La difficulté est de savoir comment ils nous associeront. Là, commence la division des camps. Et Dieu sait quel tas de boue les chefs se jettent à la figure. On peut

juger, d'après cela, comment ils se traiteront quand la victoire leur arrivera. Et elle peut leur arriver. Quand j'y pense, je me trouve beaucoup trop jeune, moi qui pourtant ne suis pas *réac*.

Il y a bien longtemps que je n'ai vu madame***. Elle m'a fait demander si je voulais faire partie d'une société qu'elle veut fonder, dit-on. Êtes-vous de cette société-là? On prétend que c'est une espèce de club. J'y courrai, si vous devez y parler.

En attendant, je vous baise les mains et suis tout à vous.

BÉRANGER.

XXIX

S. d.

Ma chère philosophe,

Vous êtes bien sûre que j'ai lu sur-le-champ le premier chapitre de votre œuvre nouvelle et j'en suis charmé autant par le ton que vous y prenez que par la plupart des idées qui en sont la matière. Tout ce que vous dites de la nature, de la lenteur des villageois, me semble parfait. Vous parlez admirablement sur la justice. S'il y a, selon moi, à reprendre sur l'échelle des qualités, sur la valeur que vous donnez à Pascal, par exemple, le reste me plaît infiniment, et votre cœur ne vous a jamais mieux inspirée.

Tout à vous.

BÉRANGER.

XXX

7 janvier 1853.

Quoi ! vous faites des vers et vous ne me les envoyez pas. Vous savez pourtant que je suis un critique moins sévère que Sainte-Beuve.

Je ne vous oublie pas, mais tant de choses me rappellent que j'ai 73 ans, que je crains toujours de ne parler que de cela. Et puis la paresse ! D'ailleurs puisque vous paraissez avoir de mes nouvelles, peu exactes il est vrai, vous devez savoir que je suis toujours accablé des affaires de tout le monde, ce qui use tout mon temps en courses et en sollicitations. Je n'ai jamais été plus occupé que depuis que je ne fais plus rien. Quand j'ai dit adieu aux rimes, j'ai cru que j'allais n'avoir plus qu'à dormir, lire et rêvasser. Oh ! bien oui ! il n'y a pas de commissionnaire dans Paris pour faire plus de courses que moi. Dernièrement, malgré ce que vous dites de mes forces, les jambes m'ont manqué à la suite de grippes successives : il m'a fallu garder la chambre quelques jours. On en a profité pour me dire mort ; et il y a encore des gens qui s'obstinent à me croire enterré.

Au reste, en effet, je ne suis plus de ce monde. Je vis plus retiré que jamais. Je me contente des rencontres que je fais dans la rue. Cette façon d'être m'est assez heureuse.

Quand vous serez plus près de Paris, j'espère bien me trouver quelquefois sur votre route. Seulement, je vous pré-

viens qu'il vous faudra m'arrêter si vous voulez que nous causions, car ma vue n'est pas des meilleures. Vous allez donc cesser d'être ermite. Il me semblait que vous deviez finir par là, surtout d'après l'éloge que vous me faisiez de vos campagnes.

Je ne devine pas quel est le ministre qui vous dit qu'il a reçu des leçons qui l'ont rendu sage. D'après tout ce que j'ai vu et vois encore depuis 1848, je suis loin de croire qu'aucun de nos anciens hommes d'État, s'applaudisse beaucoup d'avoir laissé tomber son fromage. Je suis tenté même de croire qu'ils ne pardonnent pas au Renard, qui l'a croqué.

Quant à moi, qui n'aime guère les renards, je n'en suis pas moins disposé à les regarder comme les exécuteurs des hautes-œuvres, chargés de temps à autre de châtier les sottises de nos prétendus grands hommes.

Adieu, chère muse, puisque vous voilà devenue de philosophe, femme poète, faites-moi part de vos essais, dussent-ils ressembler aux vers de Malebranche :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde,

Vous savez que le philosophe s'en est tenu à ce distique, Ne faites pas comme lui, en dépit des censeurs.

Tout à vous.

BÉRANGER.

XXXI

27 janvier 1855.

Je suis maintenant au Marais, rue de Vendôme, n° 5 ; j'habite les combles d'un vieux château royal, où sont venus souvent Voltaire, Chaulieu, Lafare, etc., etc. Tout près du grand jardin où ces messieurs se sont sans doute promenés souvent. Un chansonnier n'a pas droit à de si grands honneurs, bien que ce soit un ancien épicier qui possède ce reste des propriétés des enfants de Gabrielle.

J'achève ici ma vie, moins tranquillement toutefois que je le désirerais. Tant de gens me croient du crédit qu'on me relance ici pour tirer parti de ma faveur prétendue : je n'ai qu'un peu celle des libraires, rois qui sont fort chiches.

Et vous, chère amie ? N'allez-vous pas recommencer à courtiser ces rois-là ? Votre histoire est-elle enfin terminée ? dépêchez-vous. L'ancien monde s'en va. Il en naît un tout nouveau qui rira bien de celui qui l'a précédé. Voyez quel chemin il a fait depuis 89.

Adieu. Tout à vous de cœur.

BÉRANGER.

IV

CHRONOLOGIE

DES ŒUVRES DE Mme DE MÉRITENS

(*dressée par elle*)

1822. — *Conjuration d'Amboise.*
1824. — *Lettres sur Mme de Staël.*
1826. — *Gertrude.*
1829. — *Jérôme.*
1832. — *Sextus.*
1833. — *L'Indienne.*
1836. — *La Femme et la Démocratie.*
id. — *Settimia.*
1839. — *Le petit Henri.*
1843. — *Histoire de la République de Florence.*
1857. — *Novum organum ou Sainteté philosophique.*
1857. — *Essai sur l'Histoire politique depuis l'invasion des Barbares jusqu'en 1848.*
1858. — *Histoire d'Athènes.*
1860. — *Etude sur Cicéron.*
1862. — *Nouvelle concorde des quatre Evangélistes.*
1864. — *Essai sur la religion intérieure.*

1864. — *Lettres choisies de Béranger.*
1865. — *Clémence.*
1869. — *Lettres de Mme Prudence de Saman à Lord Walter North* (Bulwer-Lytton).
1873. — *Les Enchantements de Prudence.*
1873. — *Les Nouveaux enchantements.*
id. — *Les Derniers enchantements.*

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE

A

About (Edmond), 81.
Abraham, 181.
Agoult (Mme d'), 186, 195, 197, 200, 201, 202, 204, 205, 207, 208, 209, 210, 211, 214, 215, 218, 219, 233, 238, 241.
Ajax, 58.
Allart (Nicolas-Jean-Gabriel), 32, 33, 35, 36, 38, 39, 40, 57.
Allart (Marcus), 27, 28, 46, 63, 67, 68, 69, 76, 77, 307.
Allart (Sophie), 104.
Allart (Henri-Marcus-Diodati), 50, 72, 76, 203.
Alton-Shée (d'), 42.
Anacréon, 156.
Andilly (Arnauld d'), 232.
Andrieux, 278.
Angély (Mme Régnault de St-Jean d'), 45, 69, 89, 105, 109, 259, 265, 285.
Arbouville (Mme d'), 176, 177, 195, 196, 210.
Arnault (Antoine), 34, 35, 39, 89.
Augustin (saint), 73, 215, 216, 236, 241.
Aurevilly (Barbey d'), 14, 15, 25, 26, 27, 75, 128, 218.
Aycard, 214.

B

Bacon, 31, 194.
Balzac (H. de), 233.
Baour-Lormian, 81.
Barthe, 267.
Baudelaire, 80.
Bayle, 225.
Beauharnais (Joséphine de), 36.
Beaumont (Pauline de), 8, 13, 97, 98, 106.
Belgiojoso (la Princesse), 235, 240, 241.
Béranger (P. J. de), 10, 11, 25, 28, 59, 69, 76, 80-174, 254-315.
Bernard (Thalès), 86.
Berry (duchesse de), 149, 153, 159.
Berryer, 149.
Bertrand (le gal), 45.
Bertrand (la gale), 45.
Bertrand (l'abbé), 57.
Biré (Edmond), 11.
Boiteau (Paul), 72.

Bonald (de), 158.
Bonaparte, 105.
Bonstetten (de), 228, 229.
Bossuet, 232, 235.
Bougainville, 36.
Bourgeois (Magdeleine), 86.
Bourgeois (Nicolas), 86.
Briqueville, 141.
Brunetière (Ferdinand), 80.
Brutus, 112.
Buffon, 61.
Buloz, 157, 206.
Bulwer-Lytton, 49, 53, 54, 58, 59, 69, 188, 190, 194, 207, 226, 228.
Burdet (François), 113.

C

Camoëns, 187.
Campenon, 81.
Capellari (Mauro), 162.
Capponi (Gino), 27, 28, 30, 48, 50, 56, 198, 249.
Carrel (Armand), 28, 141, 148, 298.
Caton, 112.
César, 61, 112, 210.
Chatam, 226, 227, 228.
Charles (Mme), 8, 86.
Charles X, 15, 153, 279, 283.
Charlemagne, 185.
Charrière (Mme de), 65.
Chateaubriand (le Vte de), 8, 11, 12, 13, 14, 25, 26, 31, 45, 49, 59, 67, 76, 81-174, 277, 281, 283, 285, 286, 288, 289.
Chateaubriand (Lucile de), 12.
Chateaubriand (Mme de), 138, 139, 171.
Chaulieu, 313.
Chénier (André), 28, 90.
Chénier (Marie-Joseph), 41.
Chérubini, 35.
Chopin, 157, 158, 207.
Cicéron, 60, 61, 180, 187, 226.
Clément (Mme), 167, 168, 241.
Cœur (l'abbé), 238.
Cœur-de-Lion (Richard), 55.
Colet (Louise), 88.
Collé, 21, 82.
Combalot (l'abbé), 238.
Conches (Feuillet de), 21.
Confucius, 243.
Constant (Benjamin), 65, 115, 222.
Corday (Charlotte), 236.
Cornuau (la Sœur), 235.
Cousin (Victor), 158, 225.
Custine (Mme de), 13.

D

Dacier (Mme), 185.
Darboy (Mgr), 161.
David d'Angers, 107.
Davilliers (Mme), 257.
Déjazet (Virginie), 83.
Delavigne (Casimir), 81, 89, 259.
Desaugiers, 82.
Desbordes-Valmore (Mme), 90, 129, 214.
Deschamps (Emile), 91.
Desgarcins (Mlle), 36, 39.
Diderot, 58, 90.
Didier (Charles), 204, 208, 246, 294.
Dillon (Auguste), 57.
Dode (Mme), 40.
Dorval (Mme), 8.
Droin (Moïse), 50.
Drouet (Juliette), 8.
Dubois, 40.
Ducis, 34, 89.
Ducis (le peintre), 74, 75.
Dufourg (Mme), 57.
Dupin, 302.
Duroc, 40.

E

Epinay (Mme d'), 90.
Espartero, 133.

F

Fénelon, 235.
Fitz-James (duc de), 149.
Fontaine, 238.
Fontanes, 39.
Fontaney, 91.
Fortoul (Hippolyte), 94.
Fournel (Albert), 10, 12, 17.
Frédéric (le Grand), 44, 234.
Frère (Judith), 86, 87.
Frère (Louis), 86.
Frère (Charles), 86.

G

Gabriac, 104.
Gaby (Marie), 33.
Gay (Sigismond), 33, 34, 35, 42.
Gay (Marie-Françoise), 32, 33, 34, 35, 39, 57.
Gay (Delphine), 33, 107.
Gay (Joseph), 33.
Gay (Anne-Sophie), 34, 41.
Gay (Sophie), 42.
Gerbet (abbé), 163.
Gerson, 215, 216.
Gichard, 95.
Girardin (Mad. de), 33.
Gœthe, 14.
Goulard, 41.
Granghon (Etienne), 57.
Gravier (Mme du), 177.
Grégoire XVI, 164.
Grégoire (l'abbé), 34.
Guéméné (Mme de), 233.
Guyet-Desfontaines, 299.
Guizot, 306.

H

Hamelin (Mme), 50, 105, 106, 204, 246, 251.
Hatton, 251.
Haussonville (Cte d'), 108.
Hauterive (d'), 32.
Henri V, 150, 151, 296.
Hoche (le gal), 35.
Holbach (baron d'), 62, 90.
Homère, 181.
Horace, 234.
Hugo (Victor), 8, 90, 92, 93, 197.
Hugo (Mme), 8.
Humboldt (de), 243.
Hume, 56, 226, 229.
Hyacinthe (le P.), 161.

J

Jainville (Louis), 32.
Jansénius, 231, 237, 238.
Jehé (Mme), 213.
Jérôme (Saint), 236.
Jésus-Christ, 62.
Joubert (le philosophe), 225.
Joubert (Françoise), 86.

K

Kertanguy (Elie de), 161.
Krudener (Mme de), 222.
Kubly (Jean-Jacques), 50.

L

Ladvocat (l'éditeur), 145, 268.
Lafare, 313.
La Fontaine, 81.
Lalanne, 252.
Lamartine (Alph. de), 8, 27, 80, 81, 84, 85, 90, 93, 94, 95, 208, 219, 259, 279.
Lamartine (Valentine de), 96.

Lamennais (Féli de), 76, 89, 156-174, 305.
Latouche (Henri de), 90, 91, 144, 146.
Lebrun, 94.
Le François, 95.
Legouvé (Gabriel-Marie), 81.
Legouvé (Ernest), 90, 92.
Lehmann (Henri), 205, 208, 213.
Leibnitz, 235.
Le Normant (libraire), 148.
Lemaire (Mme), 156, 167.
Léopold Ier, 308.
Leroux (Pierre), 59, 172, 305.
Lévy (Michel), 24.
Lherminier, 294.
Libri, 25, 58, 59, 68, 179, 250, 284.
Lisette (la), 85.
L'Isle (Rouget de), 91.
Liszt, 197, 200, 201.
Littré, 242.
Louis XIV, 219.
Louis-Philippe, 67, 301.
Lovenjoul (Vte de Spoelberch de), 180.
Lucrèce, 241, 242, 243, 244.

M

Machiavel, 56.
Macqueron, 158, 159, 165.
Malebranche, 312.
Maléchard (Sophie), 32.
Manuel, 113, 258, 262.
Marcellus (de), 108.
Maréchal (Christian), 168, 241.
Marliani, 157.
Marmont (le Mal), 33, 40.
Martin (Henri), 230.
Mazeau (C.), 32.
Mazzei (Jacopo), 50.
Mercœur (Elisa), 129.
Mérimée, 67.
Meritens (Napoléon-Louis-Frédéric), 55, 56.
Meritens (Bernard-Martin), 57.
Michaut (G.), 177, 179.
Michelet, 230.
Mignet, 25, 46, 113, 229, 336, 239, 240, 258.
Mirabeau, 80.
Moïse, 194.
Molé, 196.
Molènes (de), 206.
Mongis (Louis-Bienaimé), 57.
Montaigne, 48, 52, 231, 232, 244.
Montesquieu, 181, 183, 234.
Moreau (Hégésippe), 82.
Mouchy (Mme de), 13.
Musset-Pathay, 91,
Musset (Alfred de), 8, 11, 42, 90, 91, 92.

N

Napoléon Ier, 45, 201, 226, 229.
Narvaez, 49.
Neuville (Hyde de), 149.
Nicolini, 198, 269.

O

O'Donnell (Mme), 26.
Olivier (Juste), 170, 201, 229.
Osborne (lord), 46.

P

Pailhès (l'abbé), 106, 134.
Palmerston, 49.
Panard, 82.
Pascal (Blaise), 30, 199, 231, 232, 233, 311.
Pasquier (le duc), 106, 304.
Passy (Antoine), 31.
Passy (Hippolyte), 30, 179, 277.
Peel (Robert), 187.

Pelletier (le g[al]), 195.
Pépé (le colonel), 259.
Périgon (Mme), 40.
Petiet, 32, 41.
Pétrarque, 258.
Peyrat (Napoléon), 89, 135, 160, 165, 167.
Pichot (Amédée), 289.
Pilorge (Hyacinthe), 99, 101, 145.
Pitt, 60, 185, 226, 227.
Platon, 222, 223.
Polignac (le prince de), 114, 115, 124.
Polignac (la duchesse de), 58.
Pontmartin (Armand de), 14, 15, 25, 26, 128.
Prudhomme (Sully), 10.
Pyrrhus, 39.

Q

Quinet (Edgar), 94.

R

Rachel, 156, 157, 158.
Radcliffe (lord), 49.
Radcliffe (Anne), 35.
Ramsay (lord Sidney), 87.
Récamier (Mme), 25, 98, 105, 107, 129, 135, 171, 223, 234, 241.
Révoil (Mme Colet, née), 129.
Rielle, 32.
Rolland (Mme), 214.
Rollin, 249.
Romulus, 112, 250.
Ronchaud (L. de), 208, 213.
Rothschild (de), 72.
Rousseau (J.-J.), 26, 44, 48, 90, 137, 225.
Ruboli, 32.

S

Sacy (de), 232, 234.
Saint-Cyran, 215, 231, 232.
Sainte-Beuve, 8, 11, 13, 15, 16, 17, 21, 25, 46, 48, 50, 51, 52, 56, 57, 59, 63, 67, 70, 90, 91, 93, 101, 124, 133, 164, 176-247, 293, 306, 311.
Saint-Pierre (Bernardin de), 14.
Salluste, 229.
Sampayo, 46, 47, 48, 53, 66, 109, 114, 179.
Sand (George), 8, 12, 13, 22, 23, 24, 70, 75, 76, 116, 135, 152, 158, 178, 295.
Ségalas (Mme), 129.
Simon (Jules), 230.
Sismondi, 229, 258.
Solms (Mme de), 16, 82, 185.
Soulié (Frédéric), 223.
Staël (Mme de), 16, 59, 112, 190.
Sue (Eug.), 223.

T

Tacite, 226, 229.
Talleyrand (le prince de), 50, 171.
Tallien, 105.
Talma, 35, 36, 37.
Tasse (le), 112.
Tastu (Mme), 129.
Theuriet (André), 76.
Thiébault (le g[al]), 106.
Thiers (Ad.), 25, 46, 59, 60, 69, 70, 72, 73, 113, 115, 134, 149, 172, 185, 196, 227, 231.
Tissot, 113.
Tréqui, 259.
Troubat (Jules), 60, 76, 176, 203, 221.

V

Vallette (Sophie Nichault de la), 33.
Valmore (Ondine), 195.
Valois (de), 171.
Valombrosa (duc de), 258.
Victor-Amédée (le roi), 33.
Vieusseux (André), 50.
Vigny (Alfred de), 8.
Villèle (de), 264.
Villemain, 97.
Virgile, 243.
Voltaire, 26, 44, 225, 233, 234, 311.

W

Waldor (Mélanie), 129.

Z

Zénon, 222.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

HORTENSE ALLART DE MÉRITENS.................... 19

I. — Sainte-Beuve et *les Enchantements de Prudence.* — Fragment qu'il en publie dans *Chateaubriand et son groupe littéraire.* — Lettre inédite de George Sand sur la première édition des *Enchantements.* — Article qu'elle leur consacre dans *le Temps.* — Accueil fait à ce livre par la presse religieuse et monarchiste. — Comment Armand de Pontmartin et Barbey d'Aurevilly traitèrent Chateaubriand et Mme de Méritens. — Marcus Allart envoie ses témoins à Barbey d'Aurevilly. — Il est condamné pour coups et blessures. — Lettres inédites de Capponi, d'Hippolyte et d'Antoine Passy sur *les Enchantements.* — La clef de ce livre.

II. — Acte de naissance d'Hortense Allart. — Ses parrain et marraine. — Ses origines maternelles. — Marie-Françoise Gay, sous la Terreur, en Savoie. — Elle se lie avec Ducis, Arnault et Marie-Joseph Chénier. — Lettre inédite de l'abbé Grégoire. — Marie-François Gay traduit les œuvres d'Anne Radcliffe. — Nicolas-Jean-Gabriel Allart. — Sa réputation d'homme de plaisir. — Sa liaison avec Mlle Desgarcins d'après les *Mémoires* d'Arnault. — Il épouse Marie-Françoise Gay. — Lettres inédites de Talma, de Duroc et de Marie-Joseph Chénier. — Grandeur et décadence d'Allart et de Sigismond Gay, trésorier général, son beau-frère. — Un mot de Sophie Gay à l'empereur.

III. — Hortense Allart orpheline à vingt ans. — Sa première éducation, sa jeunesse. — Son admiration pour l'Empereur. — Elle entre comme institutrice chez Mme la générale Bertrand. — Mme Regnault de Saint-Jean d'Angély la prend sous sa protection et éveille sa sensibilité. — Hortense se lie avec le comte de Sampayo, le faux « prélat

romain » des *Enchantements*. — C'est lui qui forma sa jeunesse. — Origine de Sampayo. — Hortense le quitte en 1826 et accouche à Florence de son fils Marcus. — Elle y fait la connaissance de Capponi, qui l'engage à cultiver spécialement l'histoire. — Comme quoi il n'y a que le premier pas qui coûte. — Les aventures galantes d'Hortense, de 1829 à 1842. — Ce qu'en pensait George Sand. — Du nombre d'amants que peut avoir décemment une femme. — Une lettre inédite d'Hortense à Sainte-Beuve à ce sujet.

IV. — Hortense épouse M. de Méritens en 1843. — Portrait de ce gentilhomme. — Opinion d'Hortense sur le mariage. — Elle rompt avec son mari au bout de quelques mois. — Sa retraite laborieuse d'Herblay. — Ses historiens préférés ; son admiration pour Cicéron et pour Pitt. — Sainte-Beuve l'appelait « Femme à la Staël ». — Ses opinions religieuses. — Elle fait baptiser son second fils à l'église évangélique de Florence. — Une brochure de Marcus sur *le Concordat, Napoléon et le Catholicisme*. — Manière dont il fut élevé par sa mère. — Histoire d'un petit chapeau rose racontée par Hortense à Sainte-Beuve. — Lettres inédites.

V. — Après le coup d'Etat. — Dispersion des amis d'Hortense. — Elle quitte Herblay et habite successivement Bezons, Coulanges, la vallée de Talouan, Thiais, Bourg-la Reine et Montlhéry. — Son pied-à-terre de la rue Nicaise à Paris. — Ses derniers écrits. — Son *Novum organum* apprécié par George Sand. — Influence du « philosophe inconnu » sur elle. — Deux lettres inédites de M. Thiers. — Elle obtient une pension comme femme de lettres par son intervention. — Ses derniers jours à Montlhéry. — « La bonne dame ». — Elle brûle sa correspondance amoureuse et littéraire. — Sa tombe à Bourg-la Reine.

CHAPITRE II

HORTENSE, BÉRANGER ET CHATEAUBRIAND. 78

I — A propos du cinquantenaire de la mort de Béranger. — Pourquoi son nom ne peut périr. — La chanson dans « l'évolution des genres ». — Béranger comparé à Lamartine et à Casimir Delavigne, de 1825 à 1828. — Caractère de son talent. — Béranger et La Fontaine. — Un mot d'Edmond About. — La chanson jugée par Béranger. — L'ancien Caveau des Panard et des Collé. — La chanson de Béranger et la *Ménippée*. — Souvenirs d'enfance et de jeunesse. — Dejazet et *la Lisette*. — L'homme chez Béranger apprécié par Lamartine. — Son désintéressement. — Quelques mots sur la Lisette. — Qui fut elle ? — Acte de baptême de Judith Frère. — Une erreur de Thalès Bernard à ce sujet. — La chanson du *Grenier*. — Lettre de Béranger à Hortense Allart sur un vers de cette chanson. — Le carnet de Lisette au

Musée Carnavalet. — La bonhomie de Béranger. — Ce qu'en pensait Sainte-Beuve. — Comment avait été formé le chansonnier. — Ses premiers essais poétiques. — Influence de Henri de Latouche sur lui. — Béranger et le Romantisme. — Une lettre de lui à Sainte-Beuve. — Ce qu'il disait à Alfred de Musset et à Victor Hugo. — Ses relations avec Lamartine.

II. — Chateaubriand à Rome, à 1828. — Une lettre de lui à Villemain. — Le tombeau de Mme de Beaumont. — Promesse mal tenue. — Lettres d'amour de Chateaubriand à Mme de C... en 1823. — Ses relations avec Mme Hamelin. — « Rivale de Mme Récamier à sa manière ». — Hortense Allart rend visite à Chateaubriand. — Sa liaison avec lui. — Témoignage du comte d'Haussonville à ce sujet. — Quand Chateaubriand revient en congé à Paris, Hortense l'accompagne et descend auprès de chez lui.

III. — Béranger à la prison de la Force. — Hortense va l'y visiter et le met en rapports avec Chateaubriand. — Lettres de Béranger à cet égard. — Chateaubriand et le parti libéral. — Son amour de la popularité. — Un mot de Benjamin Constant. — Chateaubriand offre à Béranger un siège à l'Académie française. — Leur liaison fait le scandale dans la presse monarchiste.

IV. — Le roman de René et d'Hortense. — Le restaurant de *l'Arc-en-ciel*. — Leurs promenades au Champ de Mars et au Jardin des Plantes. — Une page des *Enchantements de Prudence*. — La chanson préférée de Chateaubriand. — Reproche que Sainte-Beuve adresse au grand enchanteur. — Voyage d'Hortense en Angleterre. — Elle y fait la conquête de Bulwer. — Chagrin de Chateaubriand à cette nouvelle. — Il s'en console et pardonne à l'infidèle. — Quelques lettres de lui à elle. — Preuve que leurs relations durèrent jusqu'à la mort de René. — Extraits de la correspondance inédite d'Hortense avec Sainte-Beuve. — Sur la mort de Mme de Chateaubriand. — Comme quoi Mme Récamier fit bien en refusant de se marier *in extremis* avec René.

V. — Comment Chateaubriand écrit l'histoire. — Ce qu'il dit dans ses *Mémoires* de la chanson que lui fit Béranger. — Son départ pour la Suisse en 1831. — Béranger le désapprouve. — Pensée de derrière la tête de Chateaubriand. — Il voulait une chanson et prie Béranger de la lui faire. — Béranger consulte Henri de Latouche et cède. — Impatience et intrigues de Chateaubriand à ce sujet. — Béranger lui lit quelques couplets lors de son passage à Paris. — La chanson paraît enfin dans *le National*. — Effet qu'elle produit. — Chateaubriand y répond et rentre en France. — Son arrestation. — Son internement, sa mise en liberté. — Il repart pour la Suisse. — Son *Mémoire sur la captivité de la duchesse de Berry* — Il est poursuivi de ce chef. — Craintes de Béranger à cet égard. — Lettres de Chateaubriand à Hortense Allart. — Son roman projeté de *Valentine*.

CHAPITRE III

HORTENSE, BÉRANGER, CHATEAUBRIAND ET LAMENNAIS 155

I. — Lamennais et les femmes. — Une lettre inédite de George Sand. — Pour voir Rachel. — Béranger et Lamennais se rencontrent chez Hortense Allart. — *Le Conservateur* de 1818. — Lamennais y collabore avec Chateaubriand. — Leur séparation momentanée. — Ils se rapprochent après la publication des *Paroles d'un croyant*. — Une lettre inédite de Chateaubriand à ce sujet. — Caractère de l'amitié de Béranger pour Lamennais. — Le chansonnier dissuade le prêtre de rompre avec l'Eglise. — L'encyclique *Singulari nos*. — Lettre inédite de Lamennais à Elie de Kertanguy à l'occasion de cette encyclique. — L'abbé Gerbet s'éloigne de lui. — Lamennais fonde le journal *le Monde* et s'y ruine. — Opinion de Béranger sur ses rapports avec Liszt et George Sand. — Lamennais chez Mme Clement. — Ses démêlés avec la police. — Chateaubriand lui offre un asile. — Lamennais à Sainte-Pélagie. — Béranger et Chateaubriand vont l'y visiter.

II. — Béranger à Passy. — Ce qu'écrivait Sainte-Beuve de ses entretiens avec Chateaubriand et Lamennais. — Cause de l'ennui de Chateaubriand, d'après Béranger. — Un mot de Talleyrand sur l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*. — Le droit à la propriété d'après Pierre Leroux. — Ce que M. Thiers disait de Béranger. — Comme quoi les vœux de Chateaubriand et de Lamennais ne furent pas exaucés. — L'impénitence finale des *Paroles d'un croyant*. — Sa mort jugée par Béranger et Hortense Allart.

CHAPITRE IV

HORTENSE, SAINTE-BEUVE ET Mme D'AGOULT 175

I. — Sainte-Beuve et *le Clou d'or*. — Comme quoi ce chapitre fait suite à celui de Mme d'Arbouville dans mon livre sur Sainte-Beuve. — C'est Béranger qui avait mis l'illustre critique en rapports avec Hortense. — Le pied-à-terre d'Hortense, rue Saint-Nicaise — Ses premières lettres à Sainte-Beuve. — Sentiment qu'elle éprouve pour lui. — Il lui fait, en 1841, les vers qu'il a publiés à la suite de *Joseph Delorme*. — Pourquoi Sainte-Beuve se contenta de planter « le clou d'or » avec Hortense. — Influence de M. Molé sur lui. — Tory par nécessité. — Hortense et Mme d'Agoult.

II. — La « Corinne du quai Malaquais ». — Sonnet de Sainte-Beuve à la comtesse Marie. — Fut-il l'amant de Mme d'Agoult ? — Lettres de Mme d'Agoult à Hortense et à

Sainte-Beuve. — Lehmann et Charles Didier. — A propos des romans de *Lucrezia* et de *Nélida*. — Hortense prend parti pour Mme d'Agoult contre George Sand et la raccorde avec Sainte-Beuve. — Lettres inédites d'Hortense à ce sujet. — Séjour de Mme d'Agoult à Herblay. — Sainte-Beuve l'y rejoint. — Lettre inédite de Mme d'Agoult sur *Port-Royal*. — Mme d'Agoult jugée par Barbey d'Aurevilly. — Comme quoi elle était autre chose qu'un bas-bleu et qu'un « pantalon bleu ».

III. — Lettre inédite de Sainte-Beuve à Hortense. — Il lui demande de rester sur « le clou d'or ». — Hortense en prend malaisément son parti. — Sa correspondance littéraire avec lui. — Son opinion sur Bayle, Senancour et Joubert. — Son faible pour Cicéron et Tacite. — Les hommes politiques contemporains qu'elle préférait. — Chatam et Pitt. — Ce qu'elle pensait de Hume. — C'est elle qui procura à Sainte-Beuve les lettres de Bonstetten et qui lui donna le *Pline* de cet écrivain. — Mignet et Sismondi. — Le style dans les ouvrages de longue haleine. — Ce qu'Hortense écrivait à Sainte-Beuve sur l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. — Ses lettres sur *Port-Royal*. — Elle envoie à Sainte-Beuve le livre de la princesse Belgiojoso sur la *Formation du dogme catholique*. — Son opinion sur ce livre. — Jugement définitif qu'elle portait sur le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. — Elle lui reprochait de préférer Lucrèce à Virgile. — Lettre inédite à ce sujet. — Comment Sainte-Beuve expliquait ses différentes mues. — Le Cygne de Léda. — Hortense rend hommage au désintéressement et à la sincérité de Sainte-Beuve. — Pourquoi brûla-t-elle les lettres du grand critique? — Perte irréparable.

APPENDICE

I. — LETTRE INÉDITE DE CAPPONI 249

II. — LETTRE INÉDITE DE LIBRI 251

III. — LETTRES CHOISIES DE BÉRANGER 255

IV. — CHRONOLOGIE DES ŒUVRES DE Mme DE MÉRITENS 316

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES CITÉS DANS CET OUVRAGE 319

TABLE DES GRAVURES

SOPHIE ET HORTENSE ALLART . . . . en frontispice
ANTOINE ARNAULT 32
BÉRANGER 80
CHATEAUBRIAND 160
MADAME D'AGOULT 192

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix janvier mil neuf cent huit

PAR

BLAIS & ROY

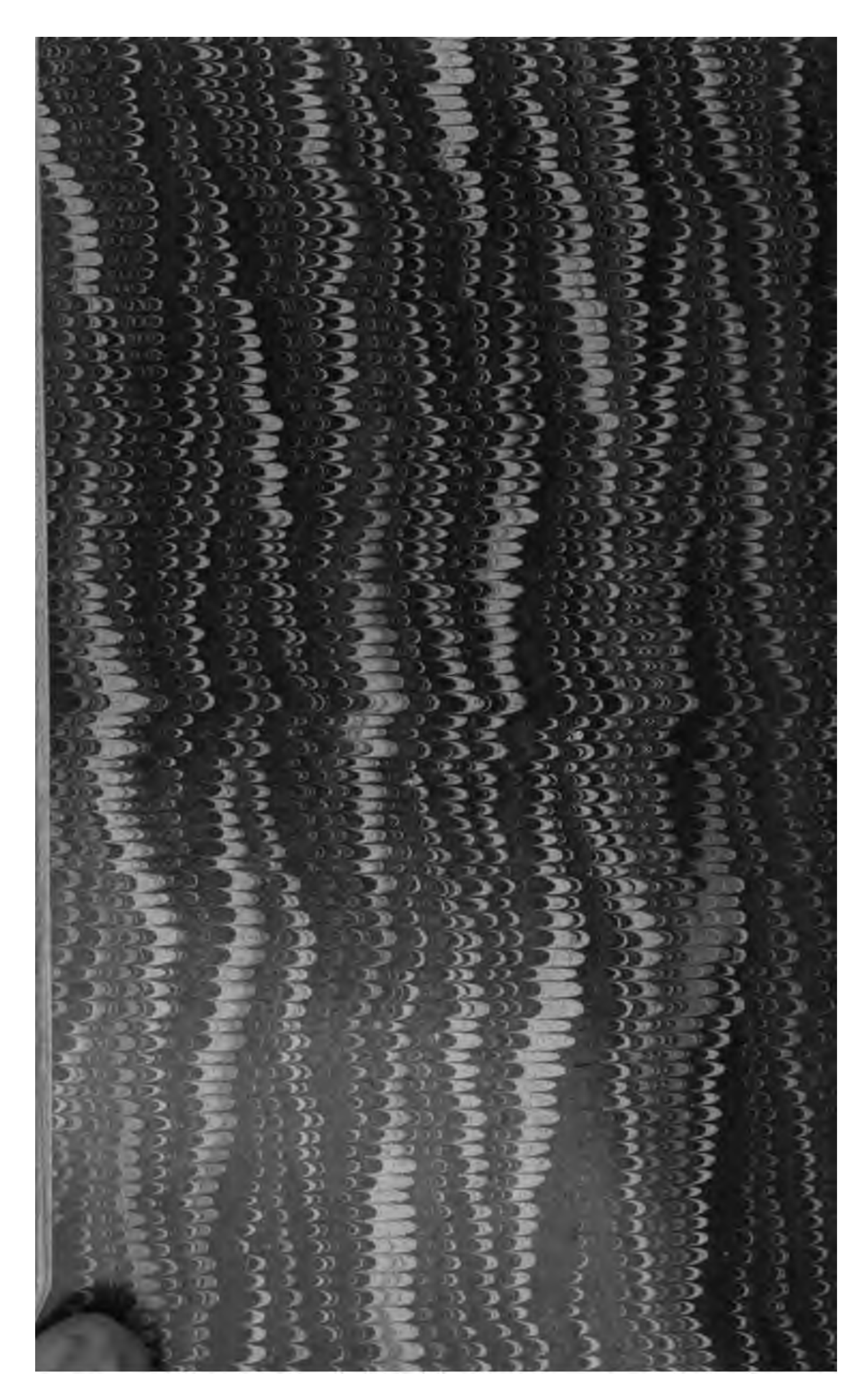
A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE



DATE DUE
